

mensuel

charlie

Janv. 81 - n° 144 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95





Qu'ils
crèvent !

Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1981 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1971 ?



5 VÉRITABLE DICO B.D.	59 SCHLINGO
6 DÉCOUPAGES	64 PETIT-ROULET
8 PETITS MIQUETS	67 HUGOT
12 CONTE DE CHARLIE	73 CARALI
16 PETITES CHOSES SUCRÉES	83 POLARS
17 ÉCRIT A LA MAIN	86 MADIE FÉE DU LOGIS
18 WHAT'S UP DOC?	88 JEANNE FOLLY
22 JEU DES 7 FAMILLES	90 DOMMAGES DE GUERRE
28 ARDEUR	92 ANDY CAPP
35 LE POLAR DE RENARD	94 ALOYS
43 GOLO-FRANK	96 CARNETS FRANÇAIS
53 POUSSIN	98 GAUTIER



C'est la mode de faire ses adieux. Adieux au music-hall, adieux à la société, adieux à la vie. Adieu, adieu. Moi aussi, je m'en vais. Ça fait plus de dix ans que je suis là, à vous raconter tous les mois ce qu'il y a dans le journal, à ricaner, à m'émerveiller, à m'indigner, à m'aigrir, à vieillir.

Ce journal a été créé par Delfeil de Ton. J'ai pris la suite quand il en a eu marre, au bout de deux ans. J'ai tenu le coup plus que lui. Mais, vraiment, dix ans, ça suffit.

Je vous laisse entre deux bonnes mains : celles de Willem. Il sait tout, il a tout vu, il ne fait pas de concessions. Dans le monde entier, il compte des amis avec lesquels il a passé

des soirées pleines de fumée et d'alcool. C'est un grand supputeur, un grand cogitateur, un grand agitateur. Nous sommes tous curieux de savoir ce qu'il va faire avec « Charlie-Mensuel ». Vous avez de la chance, il s'intéresse à la bande dessinée. Moi, ça ne m'intéresse plus beaucoup, mais j'aime encore ça.

Je conserve quelques fiertés, celles d'avoir fait connaître en France Buzzelli, Crépax, Cathy Millet, Alex Barbier, Varenne, Munoz et Sampayo, Bill Tidy, Jeff Hawke, Golo et Frank, Maa et Xhi, Di Muro, etc. Ce sont mes décorations.

Adieu.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Éditions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 329.74.50
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 4^e trimestre 1980.
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
 92200 Neuilly-sur-Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



LE VÉRITABLE DICO DE LA B.D.

BECILE (Alain-Alex). Fabuleux dessinateur de cheminées.

BEDOUINS (LA FORFAITURE DES). Titre d'une aventure du « Capitaine Blanc », le justicier du désert à la cape immaculée.

C'est dans cette histoire que le Capitaine Blanc sauve le fils du bey enlevé par des bédouins rebelles. Comme il remarque que le bambin n'a subi aucun préjudice physique, il laisse la vie sauve aux scélérats, se contentant de châtrer les mâles.

BEDIGLET, LE GIEN ENRHUBÉ. Bédiglet était un petit chien toujours enrhumé. Aussi quand il éternuait ne faisait-il pas « atchoum » mais « adchoub ». Pour cette raison les lecteurs crurent pendant longtemps que Bédiglet était Allemand, ce qui nuisait à sa popularité. Hans



Doerferglenbühr, le créateur, convaincu par son éditeur, guérit Bédiglet dont les aventures s'intitulèrent alors : Pédigret, le chien français en bonne santé.

BÊÊÊ ET BEUARK, les inséparables dégoûtés de la B.D. française. Leurs innombrables chutes dans les ca-



binets, glissades sur des bouses, baignades dans les marées noires, repas dans les poubelles d'hôpitaux, vacances chez les lépreux, pipis sur les chaussures et dernière goutte pour le slip, ne les satisfont jamais. Tout les rebute. Assurément des héros négatifs.

BEGUE-LE-GAZ. Nom donné à Bec-de-gaz par Gaz-de-bec lorsqu'il est enrhumé. (Voir à Bec-le-gaz.)

BEGUE YORPARDON. Désopilant valet de chambre anglais qui accumule les farces les plus imprévisibles



et les gaffes les plus monumentales, le tout avec un délicieux accent britannique qui ne fait qu'ajouter au comique des situations. Un exemple, au hasard :

Bègue se trouve au lit avec la comtesse. Entre le comte :

- Quelle gaffe êtes-vous encore en train de commettre, Bègue ?

- Jieu souïs on trlèin de onquioulèï madame le caountèisse, bien qu'elle aïï ses cas.

BEIGNETS EN VRAC. Titre d'un album des aventures de Bob Ramone, l'agent secret des pays libres.

Bob Ramone a affaire à un gang international qui écoule de la drogue par l'intermédiaire d'une multinationale fabriquant des beignets aux pommes. Mais « les vers qui sont dans ces pommes ont un sacré arrière-goût de marijuana », comme le dit si justement Bob à un moment crucial du récit.

Comme toujours dans les Bob Ramone, l'histoire est rondement menée, pleine de rebondissements qui ménagent le suspense jusqu'à la fin. On a

toutefois du mal à comprendre pourquoi une multinationale accepterait de se mouiller dans la vente de beignets drogués, alors que la publicité en est interdite et le marché, donc, restreint.

BELCANTO ET PISSOLI. Belcanto et Pissoli sont deux vagabonds italiens à très belle voix qu'ils font en-



tendre dans les cours d'immeubles, ce qui leur paie le pain et le vin et leur permet surtout de vivre de palpitantes aventures qui les mènent invariablement au poste de police.

Belcanto est le sérieux de la bande, Pissoli le rigolo. Ils sont impayables. Lorsque Belcanto dit :

- Pissoli, va ramasser les pièces de monnaie.

- Ça sera vite fait, il n'a jamais fait que des tableaux, que répond Pissoli !

Domage que le dessin ne soit pas à la hauteur des histoires.

BELDOUILLE (Villa). Beldouille est le nom de la villa mystérieuse dans laquelle se cache Jo-le-rat-à-la-queue-rasée, traqué par Robert, la souris représentante en lotion contre la perte des poils de queue, chargée de mission par la police des horreurs mondaïnes.

Jo doit absolument conserver sa queue nue de poils sous peine d'être reconnu comme étant Jo-le-rat-à-la-queue-tigrée, le célèbre gentleman éventreur.

Robert est le meilleur vendeur de lotion du monde. Qui va l'emporter ?

(à suivre)

Hugot



LE TRAIN-FANTÔME



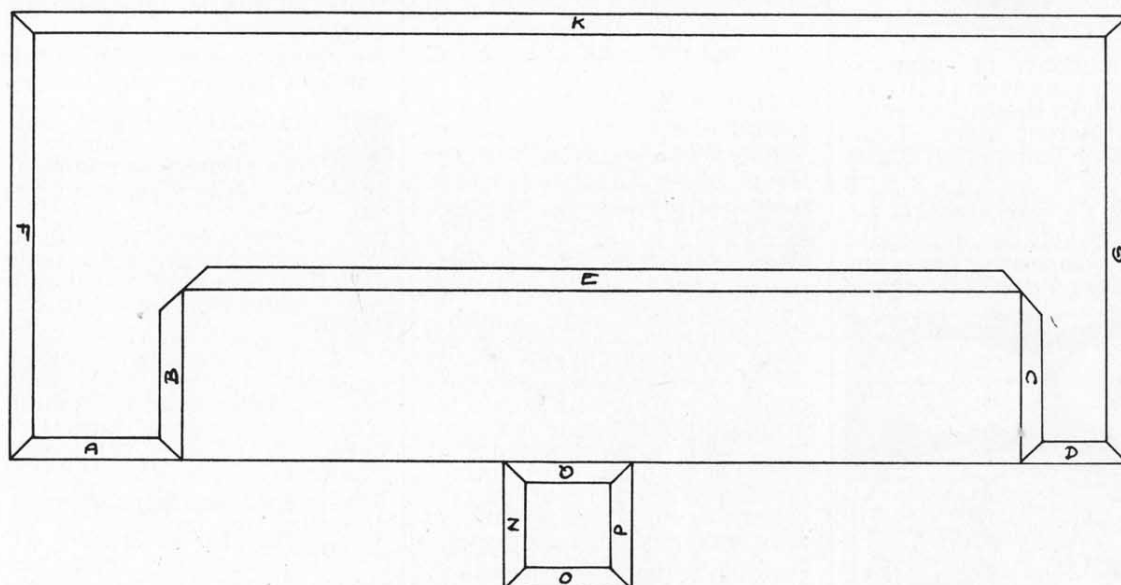
Voici 6 pages de découpage!! Détachez-les et collez-les soigneusement sur un support plus fort, bristol par exemple. Découpez et monter ensuite en suivant les instructions.

Les --- se plient vers l'arrière.

Les +++ se plient vers l'avant.



Le Train-Fantôme tout monté.



Voici le socle, la base de tout le montage, on le découpe et on collera sur lui les éléments du décor...

Voici la façade, la coller sur le socle (languettes A, B, C et D sur leurs emplacements correspondants)



Voici le fond du hall, ouvrir la double porte en incisant les lignes blanches à l'aide d'un cutter, les rabattre ensuite vers l'avant.

Coller ensuite la languette E sur le socle, puis les languettes 2 et 3 sur les côtés du hall.

On replie ensuite le toit du hall vers l'avant et on colle les languettes 1, 4 et 5 au verso des emplacements indiqués sur la façade (Photo 1)

suite page 10

LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

POUR changer un peu de la BD, nous sommes allés voir ce mois-ci un cartooniste (mot français signifiant auteur de « cartoons » - autre mot français désignant le dessin d'humour, le dessin politique ou le dessin d'actualité; ces deux mots désignant aux USA tous les dessinateurs au sens large d'une part, et le dessin ou le dessin animé d'autre part, démerdez-vous avec tout ça).

Il est né en 1945, il se casse le cul à vous faire marrer depuis 1967, et il y arrive pas mal, puisque voici son 7^e album qui sort ces temps-ci, *Pour deux sous de violettes* (Square éd.).

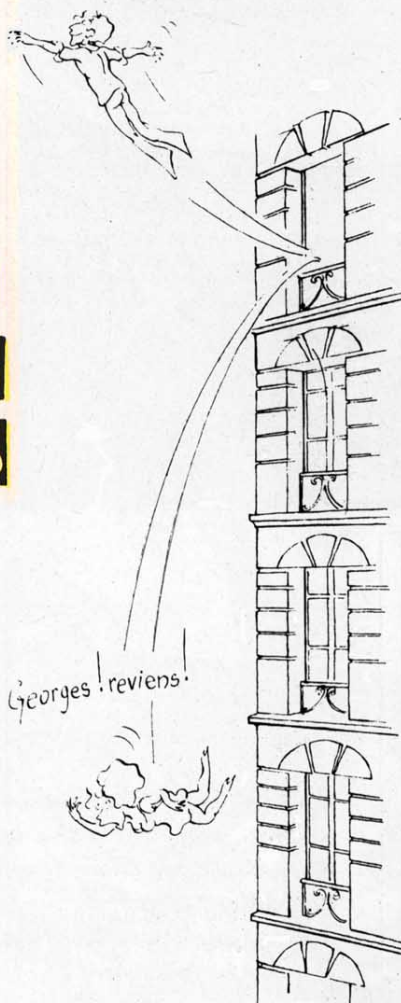
Avant, y avait eu *Pichonneries* (1969), *Des seins* (1972), *Georges fais-moi un enfant* (1973), *Fume c'est du Pichon* (1975), *Bitreries* (1977), *Qui n'a pas ses petits soucis, qui?* (1979)).

On a vu ses dessins dans beaucoup de journaux d'actualité (*Matin*, *J'informe*), de revues de cul ou de distraction (*Lui*, *Plexus*, *Adam*, *Candide*, *Absolu*, *Privé*), d'humour ou de BD (*Echo*, *Hara-Kiri*, *Fluide glacial*, *la Pomme*, *Zinc*, *la Marge*, BD). Il fait parfois quelques BD, timidement, pour montrer qu'il sait en faire mais qu'il a choisi une voie plus difficile, la voie sublime du dessin seul où faut que toute l'idée soit concentrée.

MICHEL PICHON

- *C'est beaucoup plus difficile de gagner sa croûte avec des cartoons qu'avec des BD, hein?*

M.P. : C'est plus difficile, parce qu'il faut trouver un gag pour chaque dessin, ça prend moins de place dans les journaux, donc t'es moins payé. De plus,



actuellement, c'est plus difficile de placer des cartoons qu'il y a dix ans. Il y avait beaucoup de journaux qui en passaient (*Plexus*, *Nouvel Adam*, *Nouveau Candide*), maintenant c'est la BD qui a pris cette place. C'est intéressant d'en passer quand tu as une page entière. Mais il faut en faire beaucoup pour en vivre. Si t'en fais beaucoup, il y a le danger de faire des choses mauvaises. Mais enfin ça fait treize ans que j'en vis en ne faisant que ça. Pas de pub. D'autre part, comme c'est difficile de débu-

ter, il y a moins de dessinateurs de cartoons que de BD, donc moins de « concurrence » (sauf dans *Lui* parce que tout le monde y va, car c'est bien payé, bien diffusé).

- *Et c'est plus facile de faire des trucs de cul.*

M.P. : Plus facile, non. Sinon, ça tourne en rond. Ça dépend des obsessions qu'on a. Moi je n'ai pas de problèmes. Mais c'est très casse-gueule : ça a déjà tellement été fait, les dessins de cul ont remplacé les îles désertes et les belles-mères d'autrefois. Le bon dessin de cul se fait rare, mais il peut y en avoir des bons, comme il y a eu de bons cartoons d'îles désertes. Il y a même Mordillo qui continue, et c'est bon.

- *Mordillo s'est complètement exilé. En dehors de sa page dans Pif, il place ses dessins en Allemagne où il a un succès immense, où ses dessins deviennent ensuite posters, puzzles, flip-books, dessins animés...*

M.P. : C'est un état d'esprit. Quand je publie un dessin, j'ai envie de passer à un autre. La seule façon de rentabiliser, ici, c'est les albums. Si on me propose de faire un poster, un dessin animé, je ne vais pas dire non, mais ça ne me vient pas à l'esprit de rentabiliser un dessin pendant dix ans. Je ne reproche rien à Mordillo, mais c'est un autre esprit.

- *A quel rythme travailles-tu?*

M.P. : C'est variable. Ça peut



être trois dessins en deux jours ou un dessin en quatre jours. Ce n'est pas à la commande. Si je dois porter en même temps des dessins à *Fluide*, à *l'Echo*, à *Lui* et à *Hara-Kiri*, j'essaie de ne pas penser aux journaux, je fais le choix après. Et je me gourre. Récemment, j'ai amené deux dessins « SOS femmes battues » à *Hara-Kiri*, alors qu'ils étaient pour *Lui*. Dans chaque journal, il y a un esprit différent, c'est mieux de travailler dans plusieurs à la fois.

- Tu as travaillé dans la grande presse d'information au *Matin*. Comment ça se passe, comment est-on accueilli ?

M.P. : J'y ai travaillé trois mois, à raison de deux-trois dessins par semaine. En fait, c'est vrai, ça fait un peu bouche-trou. On t'appelle, il y a un article pour lequel on n'a pas de photo, faut rendre ton dessin l'après-midi. Ce que j'aime beaucoup, c'est que tu n'as pas le temps de pinailler, ça a un côté spontané et stimulant. Très bonne école. J'aurais aimé continuer un an, je n'ai pas compris pourquoi *Perdriel* a décidé d'arrêter. J'aime bien faire du dessin. Même si tout n'est pas une réussite, le plaisir du dessin. Même si après tu constates que ce n'est pas très bon. C'est plus rigolo de faire cent dessins par an que cinq, même formidables. On dessine aussi pour en vivre, pas pour faire des chefs-d'œuvre.

- Les cartoonistes détestent souvent faire de la BD et inversement. Toi, tu fais aussi un peu de BD, tu dois bien voir la différence ?

M.P. : J'en ai fait dans *l'Echo*, des histoires de deux-trois pages, mais très proches du dessin d'humour...

- Tu n'emploies pas de cases.

M.P. : Ça dépend. Si je fais un dessin sur une page, c'est comme un gag, je ne mets pas de filet. Pour deux-trois pages, s'il y a des dessins partout et pas de filet, c'est difficile à lire. Maintenant, il y a tellement de techniques, comme l'aérographe, les trames, qui ne sont pas pour moi ; j'aime mieux les défauts du dessin, ça donne un côté vivant. Certains dessinateurs atteignent parfois une technique formidable, c'est très beau, mais ça écrase l'idée, ça reste froid. Tu es en admiration mais tu ne rentres pas dedans.

- En France, dans les dessinateurs jeunes, il n'y a guère que *Serre* qui a fait son trou, et *Barbe*, mais les autres se ven-

L'avalanche continue. *Casterman* a sorti *Silence*, de *Comès*, sans doute ce que la nouvelle BD belge a donné de meilleur, et depuis longtemps.

Dargaud ne m'envoie plus rien, tant pis pour eux. Mais le dernier *Valérian* s'est échappé. Il est super mais frustrant : on attend la suite, nom de dieu !

Larzac-Université devient éditeur avec *En avant* vers de nouvelles aventures, les meilleures BD faites par des gens en lutte quelque part. *BDiff* diffuse. Indispensable.

Chez *Artefact*, ils sortent plus vite que leur ombre. Les derniers : le premier album de *Téléhuav*, *Maman* est dans la cuisine, génial à l'état pur ; les autres le mois prochain, pas lus encore.

Dupuis republie les *Timour de Sirius*. Aaaargh ! J'en pleure.

Aux *Humanos*, y a le *Salambo* de *Druillet*, du grand *Druillet*, y a un album bizarre de *Benoit*, Vers la ligne claire.

Promotion de la BD/Le bel *Illustré* est un éditeur toulousain qui sort des albums en petits tirages grand format. Le dernier est un *Zéphyr* de *Brochard*, années 50 au possible.

Binet et *Goossens* ont encore un ou deux albums chez *Audie* ; s'ils continuent à ce rythme, je vais renoncer à les signaler (cinq albums de *Binet* cette année !).

Le *Swarte* de *Futuropolis* est une pure merveille. Se relit constamment. Got a sorti encore un truc, *Image* en cage, avec ses bandes les plus modernes, chez le même éditeur qu'on sacrera le meilleur du moment.

Chez *Kesselring*, un gros volume consacré à un des meilleurs cartoonistes européens, *Martial Leiter*. Titre : *Dessins de presse 76-80*.

Albin Michel à son tour se met aux beaux livres de fantasy à l'américaine. Ils ont traduit *Les fées*, de *Froud* et *Lee*, un des plus beaux.

Des revues très bien : *Minimum* de *Christine Lesueur* (cf. nos *Carnets* de voyage à *Silans*), plein de crobards de vos dessinateurs favoris, en petit format. En Belgique, le dessinateur *Lejeune* m'a envoyé l'album la *Petite Mort* subite qui recueille leurs douze numéros. Ah, c'est bien. Avec, y avait leur nouvelle revue, format géant, *Fossile*. Il faut le mois pour la lire. Et y a un disque dedans.

Et un roman-photo remarquable, le *Coup du destin* (éd. *Sell'ta*), le premier r-p breton, avec pour slogan « Le nucléaire ça coûte cher mais ça peut nous rapporter gros ».

C'est tout, rompez.

dent très peu en album. Tu vas être le troisième ?

M.P. : Peut-être. Les *Petits Soucis* était tiré à 5 000, *Deux sous de violettes* à 15 000. *Serre* ne travaille plus à *Minute*, d'ailleurs il n'y signait jamais, c'était alimentaire. Je ne le reprocherai à personne, tout le monde y a travaillé au début. Si *Minute* me faisait un pont d'or, je n'y travaillerais pas, c'est trop marqué politiquement, mais j'ai quand même travaillé au *Figaro Magazine*, à *J'informe*. Si vraiment on te laisse faire ce que tu veux, il n'y a aucun problème. Quant à *Serre*, il a fait ce bouquin étonnant, *Humour noir et hommes en blanc*, splendide ! Il a eu un succès mérité. Dans quelques mois j'aimerais faire aussi un bouquin pas cher, populaire, en noir et blanc, avec un gros tirage pour le vendre dans les 20-30 F. Mon dernier, il vaut dans les 80 ! Mais il est presque tout en couleurs. C'est basé sur un sujet que j'aime bien, les prostituées, les poupées gonflables, les sex-shops, les eros centers. Tout le « sexe à vendre », si tu veux.

- Qu'est-ce que tu glandouilles d'autre ? Du café-théâtre ?

M.P. : Ah oui, mais pas pour des sous, pour m'exprimer. J'ai écrit des sketches pour ma sœur, *Charlotte*, et avant pour une comédienne, *Emmanuelle Brunschvig*, mais ça n'a pas marché. *Charlotte* a fait une soirée au Marais, un drôle de public. Pour moi, c'était désoyable, mais pour les gens ce n'était pas drôle du tout (rire). Ça vient de moi, j'avais mal dosé, j'ai un humour qui fait grincer des dents, mais là c'était trop hermétique, il aurait fallu que ce soit plus spectaculaire.

En décembre, pour le festival de BD d'Hyères, je vais en faire d'autres que je vais interpréter moi-même. Si je n'avais pas fait de dessin, j'aurais fait du théâtre. Mais c'est un métier, faire rire tous les soirs ! Quand j'étais étudiant, vers 17-18 ans, j'ai fait du théâtre en amateur à Angers, j'ai joué le *Bourgeois gentilhomme*... le rôle du maître d'armes. Mais je fais ça en dilettante. L'avantage du dessin, c'est que c'est jamais le même. Mais il y a un côté comédie dans le dessin. Quand tu fais un gag, tu entres dans les personnages que tu dessines. Tu fais la grimace sans te regarder dans la glace.

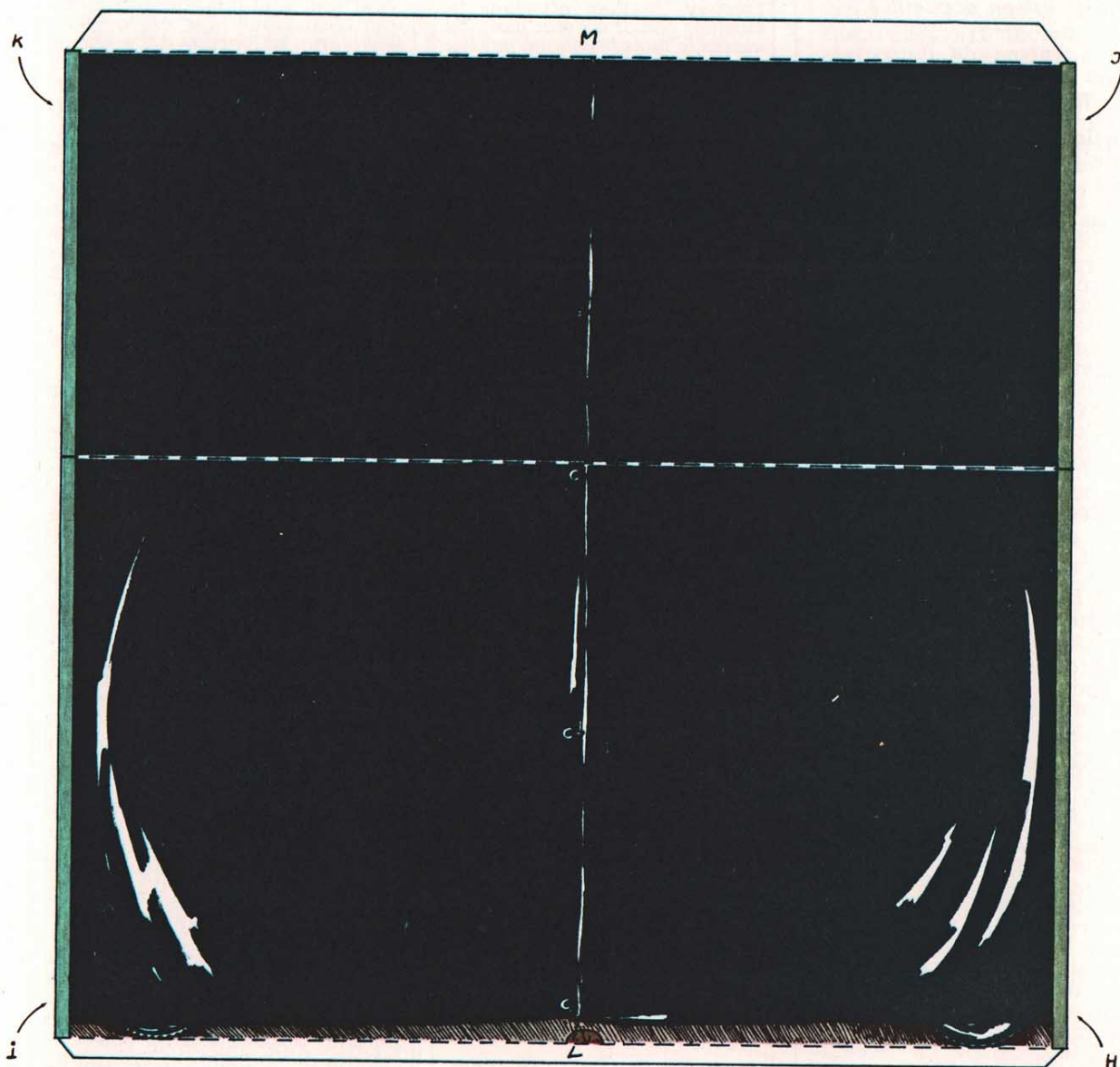
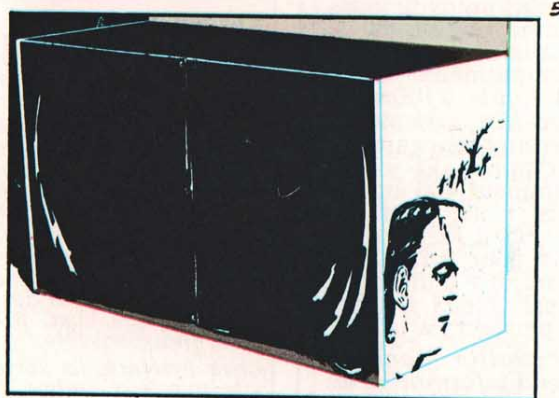
Propos recueillis par
Théophraste Epistolier

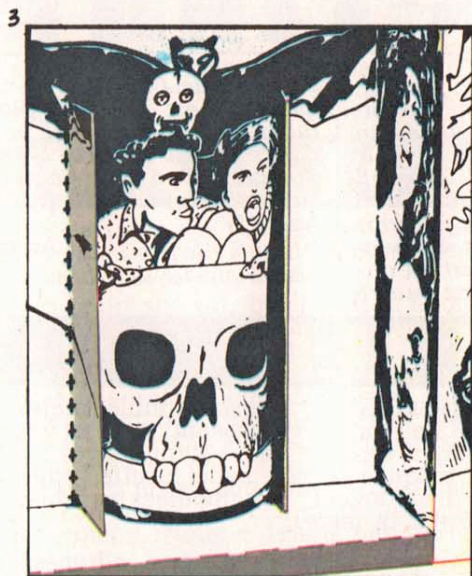
suite de la page 7

Cette pièce forme le fond du bâtiment; la découper et coller la languette L sur le socle.

Les languettes H, I, J et K se collent au verso des côtés de cette pièce comme indiqué.

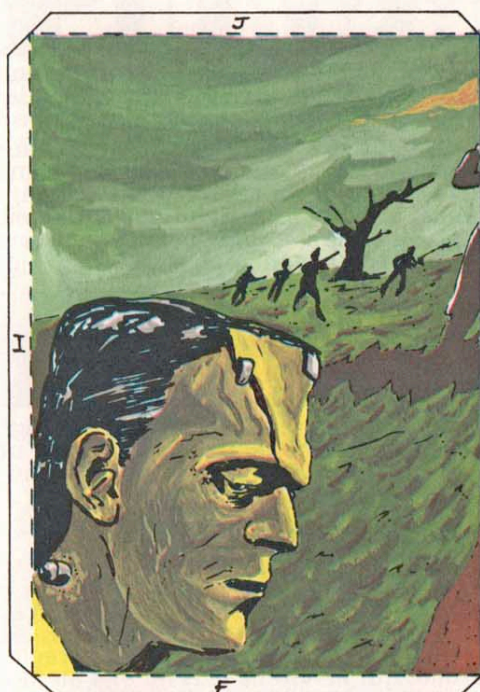
La languette M se colle au verso de la façade (Photo 5)





Les 2 pièces ci-dessous forment les 2 côtés du bâtiment, les découper et les coller, languettes F et G sur le socle, languettes 12 et 13 de la façade se collant comme indiqué (Photo 5)

Coller la languette 12 au verso de ce côté.



Coller la languette 13 au verso de ce côté.

suite page 14

les contes de charlie

Philippe Cousin dessine dans « Le Monde du Dimanche ». Il a illustré Le trou noir pour la Bibliothèque verte. Il écrit sous pseudonyme, le lâche, des pornos et des romans à l'eau de rose. Il fait des livres pour enfants. Il illustre chaque mois, pour « La vie électrique », magazine de l'E.D.F. dirigé par

son collègue Philippe Curval, une vaste innovation technique. Il répand ses nouvelles un peu partout (quatre à ce jour dans « Libération », record battu). Son premier recueil vient d'être publié aux éditions Kesselring : Le retour du boomerang (c'est très beau). Et aujourd'hui, il nous donne quatre

« Contes de Charlie » en un, et qui plus est illustrés par lui-même. On se demande où il va s'arrêter. Et le pire, c'est que Cousin est un type calme, mesuré, souriant. Je l'envie. Je le hais (1).

Andrevon

1) C'est pas vrai, va, Cousin !

IVRES DE LUI

J'ACHETAI donc le porte-avions. J'avais un petit pécule de côté et des envies d'écume droit devant, des copains pâlots à qui l'air du large ferait du bien : j'achetai donc le porte-avions. Ex-« Dixmude », ex-« Arromanches », exit presque, car les ferrailleurs le guettaient derrière leurs gants d'amiante.

Le jour où nous montâmes sur le pont – la moitié d'un terrain de football sur une coque haute de six étages – fut un grand jour. Je m'étais fait faire pour l'occasion un costume d'amiral paranoïaque, tout en or avec des galons de sucre blanc. Mes copains et loubards tendres étaient tous habillés en épiciers des mers, tablier bleu de livreur sur galoche de bois, et rien dessous. Sous une volée de gants d'amiante, nous primes le large, nos petits poulmons urbains se dépliant dans un bruit de toile goudronnée.

Prendre la mer nous fut facile : elle se donnait à nous, au-delà des digues grises où se tassaient

les curieux. Notre monstre rouillé, majestueux, leur fit de l'ombre en passant. Puis les vagues se creusèrent sous ses flancs somptueux ; la barre étant bloquée depuis belle lurette, nous fîmes route droit devant. Des giboulées au tableau noir effacèrent la terre.

La nuit fut fête. Tous feux allumés, notre château-fort de tôle noire fendait la houle. Sur un pont d'avinés dansaient les moins ivres. Chacun, pour ses étreintes, disposait de coursives. Deux jumelles américaines me léchant les épaules, leur demi-sœur à demi-nue me tirant un demi de la cannelle roide, j'étais heureux, avouons-le. Vers midi, le lendemain, des poissons volants appontèrent pour la friture. On se mit à repeindre le porte-avions en rose.

Des éléphants de la même couleur, une semaine après, nous coulèrent en vue de l'Afrique. Notre beau rêve prenait fin, mais nous étions désormais ivres de lui, et pour la vie.

LE PAUVRE MAGICIEN

LE pauvre magicien, chassé du Club des Magiciens – il était par trop mauvais –, eut soin de choisir un pauvre village pour exercer son art. Il commença par exhiber un dragon minable qui ne terrorisa personne, puis ensorcela un canari en lui piquant le rectum avec une épingle de cuivre. Comme personne ne bronchait, il attira la foudre, mais elle tomba sur la maison commune, carbonisant un grand toit de chaume. Ça tournait mal : il sortit de son chapeau un lapin qui parlait étranger, ce qui n'inté-

ressa personne. Puis un poisson volant, qui se noya dans la mare, ce qui fit rire tout le monde. Et du coup, les villageois le prirent en affection.

Et ces gens-là étaient les plus grands magiciens du monde puisqu'avec de l'herbe et une vache, ils faisaient de fabuleux petits fromages doux comme le printemps. Et qu'avec du soleil et de la vigne, ils faisaient un vin clair et qui vous faisait fontaine. Mangeant et pissant bien, le pauvre magicien devint en trois mois le plus heureux des ratés.

LA FEMME DU COLONEL

LE colonel se renversa alors dans son fauteuil et dit d'une voix de cour de caserne : – Maintenant, Madame, que je vous ai dit mes campagnes, contez-moi vos amants !

Un silence de glace tomba sur le mess. Les officiers aux tables alentour de raidirent comme sous le fer d'un couteau.

Et la jeune femme du colonel commença le récit de ses batailles. Elle dit le harki qui la sodomisa devant toute une chambre pendant l'hiver 54, le caporal de garde qui l'épingla sous un camion un soir d'alerte générale, le fabuleux combat de chars de la rivière Mossa qu'elle fit entièrement nue aux mains d'un équipage de Sherman. Elle dit les déportés cruels qui lui pissèrent dessus, les généraux en disgrâce qui se suicidèrent entre ses cuisses, les fantassins poudreux au sexe de

farine. Elle dit ses Waterloo, ses Bérézina, elle parla d'Austerlitz vécu dans l'ombre d'un bordel et la retraite de Russie à plat ventre sur un moteur de Messerschmidt.

Elle dit tout cela, et le colonel avait les larmes aux yeux.

Elle dit aussi ce major parkinsonien qui lui rasait le sexe avec un tesson de bouteille, ces ordonnances qui se cirèrent la verge à la graisse d'arme et la lui firent lécher, ces régiments en déroute qui ne virent plus qu'elle au moment de mourir, ces bataillons debout dans les neiges de Pologne et qui lui jouèrent dans les doigts. Ah, oui, comme elle dit bien les choses, la petite femme blonde du colonel ! Comme elle sut dire la grandeur et la misère des femmes en guerre ! Elle avait pour ce faire une voix de cristal, et

l'armée l'écoutait debout, écoutait la femme de l'un des siens conter la vérité de tous.

Dehors, la neige tombait, le drapeau gelait dans ses plis, un air d'accordéon s'échappait d'une porte mal fermée. L'ennemi était là, et nul ne

l'avait entendu venir.

Au sortir du mess, chacun s'ébroua, le cœur froid. Les snippers juchés dans les sapins choisirent soigneusement la tête qui leur revenait, et la firent éclater comme figue trop mûre sous les galons de la casquette.

COMMENT GAGNER LA GUERRE

NOUS partions à la guerre. Nous avions dix-huit ans. Le train roulait vers la frontière, dans un pays sans lune.

C'était un train spécial, barbouillé d'étiquettes rouges et qui filait sur des voies prioritaires, dépassant les convois civils stoppés pour la circonstance. Au passage, les populations criaient des choses que nous n'entendions pas, agitaient des drapeaux et lançaient des fleurs. Nous filions, nos dix-huit ans empilés dans les wagons scellés, nos dix-huit ans qui sentaient la graisse, le dentifrice et le pet sournois. Nous étions les cadets de l'armée, et l'on comptait sur nous pour arrêter l'ennemi. Nous n'avions pas dormi depuis trois jours.

On fit une halte en plein vent, et les officiers d'accompagnement nous abandonnèrent. Ils rentrèrent à l'arrière, puisqu'ils étaient officiers. Je crois que c'est là que j'ai commencé à avoir peur. Quand la drisine des capitaines s'est ébranlée dans l'autre sens et que, me tournant, j'ai vu les icebergs au loin. On aurait dit des morceaux de verre plantés sur l'horizon. Dans la nuit, ils brillaient comme des dents.

La locomotive a sifflé. J'ai suivi mes camarades. Après le vent aigre du dehors, les wagons étaient chauds, accueillants. De nouveau le grincement de l'acier, le hullement de la tempête, l'engourdissement. Ma peur comme un fer dans le ventre.

Des heures et des heures après, la nuit de plus en plus noire et ma peur de plus en plus grande, des heures après je suis monté par l'escalier du serre-frein sur la plate-forme de vigie. Le froid était à ce point atroce qu'elle était depuis longtemps désertée. Les sentinelles dormaient,

comme les autres, le nez dans le baluchon du voisin. J'étais seul sous la chaussée d'étoiles. Une plaine immense, plate, sans repère, défilait de part et d'autre du train. Défilait-elle ? Rien ne changeait. Rien d'autre qu'un éclat d'arme, loin devant. Une araignée terroriste accourant à notre rencontre sur les rails gelés.

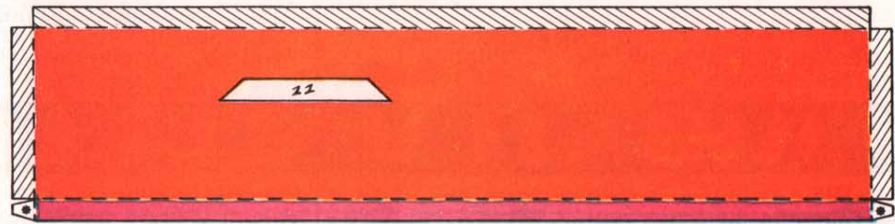
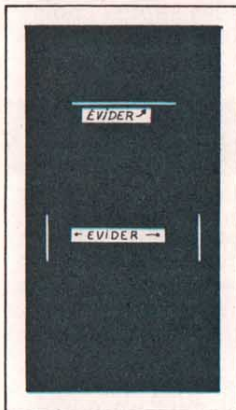
J'ai longtemps regardé. Ce silence, cette plaine, cette absence. Et là-bas, très loin, ce reflet, comme si notre convoi se ruait vers un miroir. Nous avons abordé une dernière courbe et notre train, alors, a semblé prendre encore de la vitesse. Sa cheminée a pris feu, je me suis courbé pour éviter ses torrents d'escarbilles lumineuses. La sirène hurlait sans arrêt. Et devant, devant, une autre sirène lui a répondu. Alors les centaines de tonnes d'acier de notre train ont tremblé d'un dernier effort. Nous nous sommes rués sur l'ennemi.

Le choc a été formidable. J'avais sauté d'une hauteur de six mètres à plus de cent cinquante à l'heure. Mais je suis retombé dans un fauteuil de flocons : il avait neigé récemment, et j'avais dix-huit ans. Je me suis relevé, et tout aussitôt le souffle du choc m'a couché. Les deux trains se percutaient de plein fouet, dans un éblouissement de métal fondu. Une colonne de vapeur a fusé en plein ciel, comme un clou. Puis les caisses de munitions ont sauté, d'un bout à l'autre du double serpent noirâtre de carcasses tordues. Les corps des soldats brûlaient en l'air comme des pétards.

Je suis rentré à pied. Il a fallu m'amputer. De l'autre côté, chez l'ennemi, personne n'avait survécu. Nous avions donc gagné la guerre.

Philippe Cousin

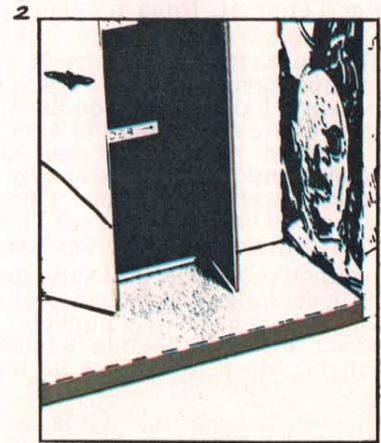
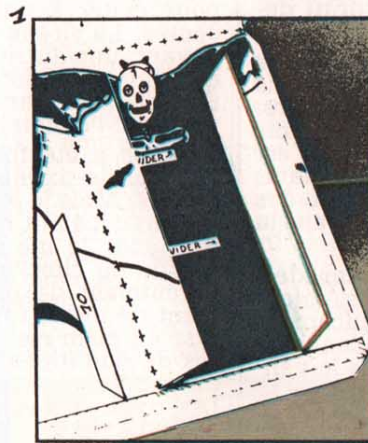




La pièce ci-dessus forme la base du hall; en monter le volume (plier les bords et coller les languettes •) et encastrer en collant les 3 côtés hachurés dans le hall sur les parties hachurées correspondantes... (Photo 2)



Les 2 pièces ci-dessus vont ensemble. Coller le fond noir au verso de la porte battante du hall, non sans avoir évidé les 3 fentes. On glissera et collera la languette 6 du squelette dans la fente du haut (Photo 1)



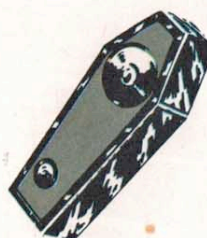
On découpe cette pièce et on l'arrondit à l'aide d'un crayon, on la place ensuite sous le squelette en encastrant et collant les languettes 7 et 8 dans les 2 fentes verticales. (Photo 3)



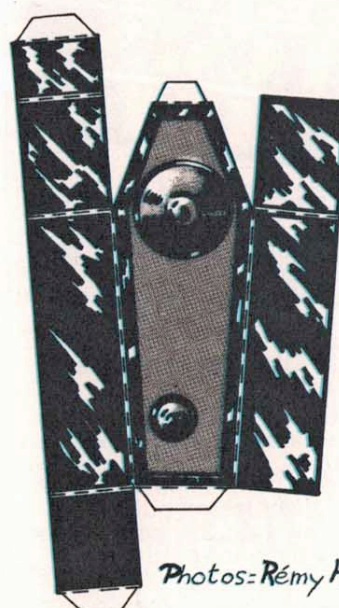
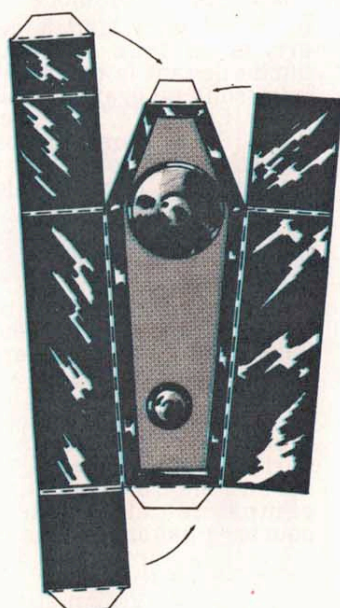
On découpe cette pièce, on en arrondit les 2 extrémités à l'aide d'un crayon et on colle les 2 languettes 9 et 10 sur leurs emplacements correspondants (fond du hall) et la languette 11 sur la base comme indiqué... (Photo 4)



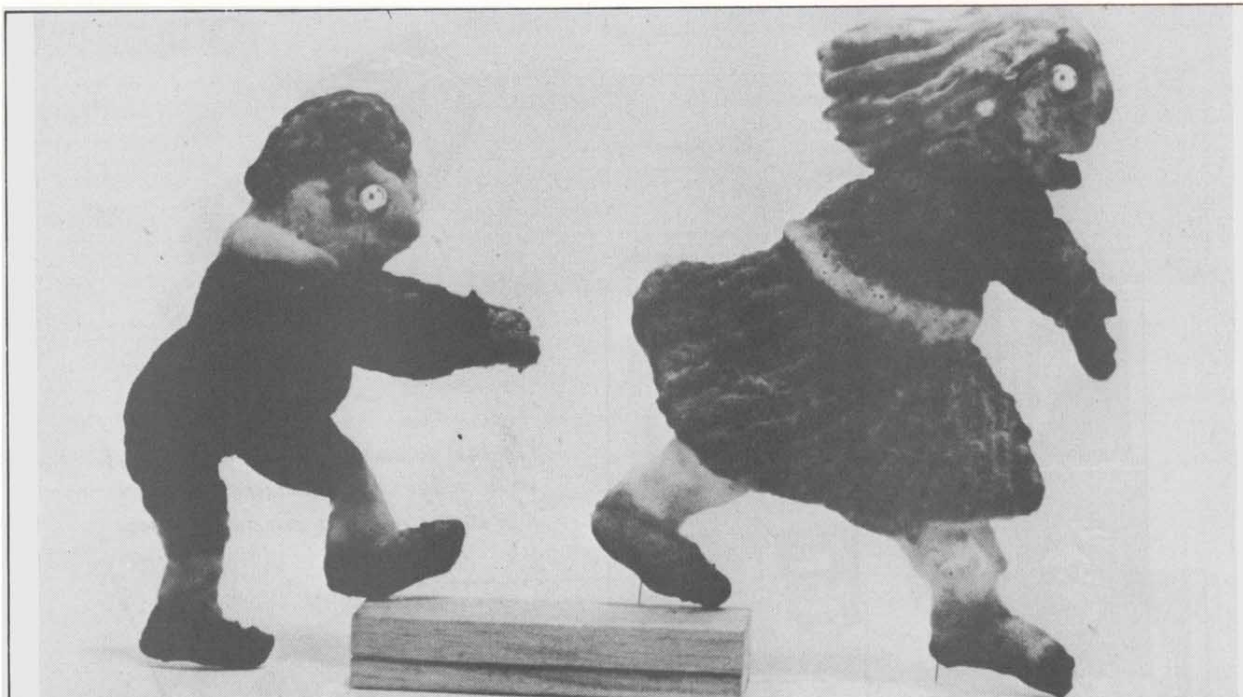
Monter la caisse comme une boîte (!?)
et la coller sur le socle (languettes N,
O, P et Q sur leurs emplacements)



Ces 2 cercueils - baffles ou baffles - cercueils se montent comme des boîtes (Photo 6)



Photos: Rémy H



Sculpture de Boris Tissot

LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES

ELLES ne se connaissent pas. Charlotte, génoise par son père, dévote par sa mère, fréquente l'église St-Honoré. Madeleine, de descendance bavaroise, attend les financiers et les diplomates de passage. Elle reçoit sur canapé, sur St-Florentin.

Charlotte est dans la mélasse avec le sacristain. Elle tombe enceinte. Il en reste baba. Elle en profite pour l'épouser. Devant l'église, les mendiants attendent en vain. Ils partent en lune de miel avec le Club, tranquilles. Le voyage est payé d'avance. La nuit, sous les palmiers marocains, il ne quitte pas ses chaussons. Elle a hor-

LE TOUR DE FRANCE DES SPÉCIALITÉS SUCRÉES

Parmi les prix décernés à Inter-suc 1980 - 23^e Salon international de la Confiserie, Chocolaterie, Biscuiterie :

- Meilleur biscuit : le « Bouchon de Bordeaux ». C'est une cigarette fourrée à la pâte d'amandes avec des raisins macérés à la fine de Bordeaux, papilloté dans une cellophane imprimée en simili bouchon de Bordeaux. L'emballage de liège est aussi en forme de bouchon.

Jacques Pouquet, Pâtissier-Confiseur, 389, Bd. Président-Wilson, 33110 Le Bouscat

- Meilleur chocolat : le « Chamaignon ». Le nom vient du village lorrain de Chamagne.

Pâtisserie-Confiserie Mentré, 3, rue Maurice-Barrès, 88130 Charmes

- Meilleur bonbon : le « Caramel au beurre salé ». C'est un caramel au beurre breton.

Henri Le Roux, Chocolatier, 18, rue du Port-Marion, 56170 Quiberon

- Meilleure madeleine : On en fait 450 t par an chez Ulrich. La création des premières madeleines date de 1760. Baptisées par Stanislas Leczinski en reconnaissance à la bonne qui les avait inventées.

Ets Ulrich et Fils, 7 et 31, rue Heurtebise, 55200 Commercy.

Amateurs de pâte sablée, courez vite voir l'expo de Boris Tissot. A manger des yeux. Galerie/Bar de l'Aventure, Caroline Corre, 53, rue Berthe, 75018 Paris. Tél. : 255.37.76. Jusqu'au 15 janvier.

reur des charentaises et pense toute de suite au divorce ; il doit être givré. Mais trouver la galette, c'est pas du nougat.

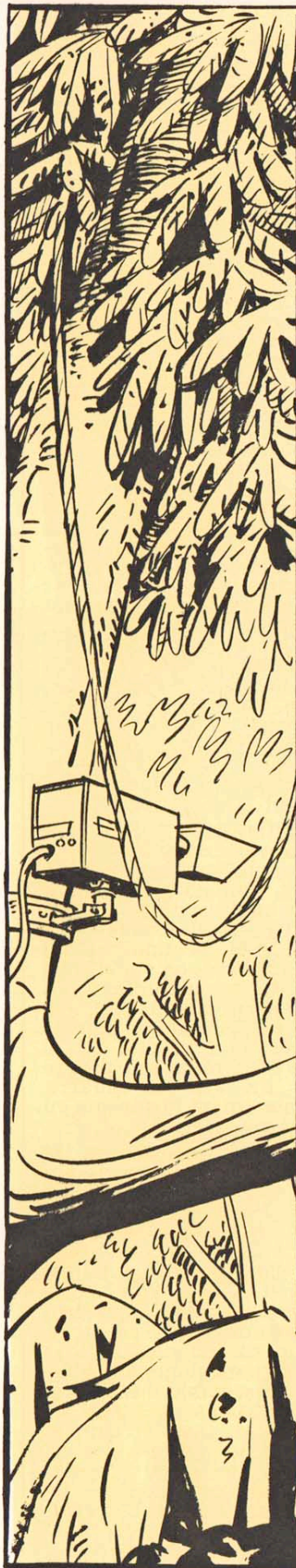
Sa tentative de suicide est un échec - le Croissant Rouge (1) arrive trop tôt. Elle se fait religieuse et quête à son compte pour les petits congolais. Madeleine la reçoit dans son boudoir mais elle ne se sent pas d'humeur à se faire sucrer 50 balles par une visitandine. Charlotte, les pieds en compote, décide derechef de voir l'Immaculée Conception au-dessus de la commode.

En un éclair, Madeleine sent arriver la tuile. Prenant une bûche devant la cheminée, elle lui assène un grand coup sur la poire. Charlotte, l'air sucré, titube. Sa coiffure en banane amortit le marron. Vingt minutes dans les pommes ; le noir complet. D'une voix sirupeuse, l'autre lui promet encore une bonne tarte et même quelques pruneaux.

Charlotte comprend vite. Un four est un four. Même la Sainte Vierge ne vaut pas quelques dragées dans le ventre. Elle met son tailleur le plus tarte et des gants crème pour prendre le Paris-Brest à Montparnasse. A son revers, un macaron bleu/blanc/rouge. La campagne électorale sera courte et payante. Pour la première fois, un député marron se trouvera chocolat.

Vivian Ostrovsky

(1) Croissant Rouge : la Croix-Rouge marocaine



LE CONSEIL D'ADMINISTRATION COMPRENANT UNE FORTE MAJORITÉ DE SINGES, LES RÉUNIONS ÉTAIENT TRÈS PÉNIBLES POUR LES HOMMES. ILS AVAIENT ÉTÉ HABITUÉS À COMMENCER À L'HEURE, PAR EXEMPLE. AVEC LES SINGES, LES HABITUDES AVAIENT CHANGÉ.

IL EN ARRIVAIT ENCORE ET PAS QUESTION DE FERMER LA FENÊTRE MÊME EN HIVER. C'EST BON POUR LEUR PSYCHISME D'ENTRER ET DE SORTIR PAR LA FENÊTRE, AVAIT DIT LE NOUVEAU P.D.G., PAS MAL SINGE LUI-MÊME, COMME PAR HASARD.

RÉSULTAT, VU LE CLIMAT DE LA RÉGION: TRACHÉITES EN ÉTÉ, RHUMATISMES EN HIVER, ET PAS SEULEMENT POUR LES HOMMES, ET TAUX D'ABSENTEÏSME RECORD.

CERTAINES FOIS, LE NOMBRE DES PRÉSENTS ÉTAIT SI PETIT QU'IL N'ATTEIGNAIT PAS LE MINIMUM AUTORISÉ À PRENDRE DES DÉCISIONS.

LE NOUVEAU P.D.G. ALLAIT SE PROMENER DANS LES COULOIRS, REVENAIT AVEC QUELQUES SINGES QU'IL NOMMAIT MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION ET ÇA FAISAIT LE COMPTE.

CETTE PRATIQUE, QUI AUGMENTAIT LE NOMBRE DES MEMBRES, RELEVAIT EN MÊME TEMPS LE MINIMUM AUTORISÉ PROPORTIONNEL AU TOTAL, CE QUI CONDUISAIT LE PRÉSIDENT À NOMMER CONSTAMMENT DE NOUVEAUX MEMBRES.

ET POUR PRENDRE QUELLES DÉCISIONS? AUTORISATION DE MANGER DES BANANES PENDANT LES RÉUNIONS, AUTORISATION DE SE BRANLER PENDANT LES RÉUNIONS, AUTORISATION DE SE TENIR EN ÉQUILIBRE SUR UN BRAS PENDANT LES RÉUNIONS, ETC, ETC, DE SORTE QUE LORSQU'UN NOUVEAU P.D.G. FUT NOMMÉ SUITE AU RAMASSAGE PAR LES BRIGADES DE L'ANCIEN NOUVEAU, L'HOMME NEUF DÉCIDA DE SE PASSER DES SINGES.

MAIS DES HABITUDES AVAIENT ÉTÉ PRISES, ET LE NOUVEAU ALLAIT AVOIR DU PAIN SUR LA PLANCHE.

CHÈRE MAMAN

VOICI QUINZE JOURS QUE J'AI ÉTÉ NOMMÉ P.D.G. DE LA SINGE COMPAGNIE DE SOCIÉTÉ (S.C.S.) ET JE NE PEUX M'EMPÊCHER DE T'ÉCRIRE MON DÉSARROI, NE POUVANT EN PARLER À PERSONNE D'AUTRE.

POUR MON ENTRÉE EN FONCTION, J'AVAIS DÉCIDI DE FRAPPER UN GRAND COUP.

JE RENVOYAI TOUS LES SINGES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION - PLUS DE 150. RESTAIENT QUATRE HOMMES. ÇA ME SUFFISAIT. MALHEUREUSEMENT, LES STATUTS DE LA S.C.S. SONT FORMELS: TOUT POSTE CRÉÉ L'EST À TITRE DÉFINITIF.

JE DEVAIS DONC NOMMER 150 NOUVEAUX MEMBRES. JE CHOISIS DE FAIRE UNE MODIFICATION

DES STATUTS. POUR LA RÉGULARITÉ DU VOTE, JE DUS RECONSTITUER LE CONSEIL QUI REFUSA EN SUITE DE VOTER MA PROPOSITION.

JE QUITTAI ALORS LA SALLE DE RÉUNIONS POUR MÉDITER.

DANS LES COULOIRS, JE CROISAI DE NOMBREUX SINGES DONT CERTAINS M'ÉTAIENT HOSTILES, À EN JUGER PAR LES MÉCHANTES GRIMACES QU'ILS M'ADRESSAIENT.

TU CONNAIS MON AVERSION POUR LA VULGARITÉ. MA NOMINATION M'AVAIT REMPLI DE DÉGOÛT MAIS AUSSI D'UNE VOLONTÉ RÉVOLUTIONNAIRE: LA TRANSFORMATION DE LA RAISON SOCIALE DE LA S.C.S. EN NOUVELLE COMPAGNIE DE SOCIÉTÉ SANS SINGES.

JE ME SENTIS LAS, BRUSQUEMENT. JE DÉCIDI DE ME RETIRER DANS LE TRÈS CORRECT APPARTEMENT DE FONCTION DESTINÉ AUX P.D.G. ET SITUÉ AU SOMMET DE LA BOÎTE. IL ÉTAIT 5 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

JE M'ALLONGEAI SUR LE LIT, À TRAVERS LES LARGES BAIES VITRÉES, JE CONTEMPLAI LA FORÊT DENSE JUSQU'À L'HORIZON.

PUIS JE M'ENDORMIS APRÈS, PARDONNE-MOI, MAMAN, M'ÊTRE FURIEUSEMENT BRANLÉ LA BITE.

LES JOURS SUIVANTS, MON ACTION FUT SANS EFFET. MIEUX, J'EUS L'IMPRESSION QU'AU CONTRAIRE LES CHOSSES EMPIRAIENT.

IL ME DEVENAIT DE PLUS EN PLUS DIFFICILE DE RENCONTRER UN HUMAIN DANS LA BOÎTE.

AU SÉCRÉTARIAT EN PARTICULIER, LES GUENONS AVAIENT PRESQU'ENTIÈREMENT REMPLACÉ LES SÉCRÉTAIRES. ET, PARDONNE-MOI, MAMAN, JE ME SUIS SURPRIS, HIER MATIN, EN TRAIN DE ME BRANLER SOUS LE BUREAU DE LA SALLE DE RÉUNIONS.

JE SUIS EN PLEIN DÉSARROI. RIEN QUE LE FAIT DE T'ÉCRIRE, MAMAN, ALORS QUE TU ES MORTÉ DEPUIS 4 ANS, EST POUR MOI UN INDICE SUPPLÉMENTAIRE DE MON MAUVAIS ÉTAT PSYCHIQUE ACTUEL.

DEMAIN, LA BRIGADE DE RAMASSAGE PASSE. POURVU QU'ILS ENLÈVENT TOUS LES SINGES AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD.

LE LENDEMAIN, LA BRIGADE DE RAMASSAGE VINT VISITER LA S.C.S. ET PRÉLEVA LES SINGES LES PLUS RÉUSSIS. LES CRITÈRES ÉTAIENT SIMPLES.

L'OBSERVATION TÉLÉVISUELLE AVAIT DÉJÀ PERMIS UNE SÉLECTION DES MEILLEURS SUJETS, CEUX QUI ÉTAIENT REVÊTUS. LA DISPARITION COMPLÈTE DU LAN-GAGE STRUCTURÉ ET UNE O-

DEUX MAXIMUM DÉFINISSAIENT ENSUITE LE SINGE APTE À ÊTRE LÂCHÉ DANS LA FORÊT.

POUR LE POIL, D'APRÈS CEUX QUI S'Y CONNAISSAIENT, IL FAUDRAIT ATTENDRE PLUSIEURS SIÈCLES.

LE P.D.G., BIENTÔT PRÊT, ES-SAVA D'EXPLIQUER QUELQUE CHOSE AUX BRIGADERS DANS UN CHARABIA BAVEUX TOUT EN SE BRANLANT NERVEUSEMENT. ILS LE REPOUSSÈRENT SANS DOUCEUR. LEUR JOURNÉE N'ÉTAIT PAS TERMINÉE, ILS DEVAIENT ENCORE PASSER À LA SOCIÉTÉ DE CROCODILES, À LA COMPAGNIE DES PERROQUETS ET AUX ÉLÉPHANTS ET FILS.

LA DISPARITION TOTALE DES ANIMAUX, DIEU EN AVAIT ATTRIBUÉ LA RESPONSABILITÉ À L'HOMME ET L'AVAIT DESIGNÉ POUR REPEULER LA TERRE. C'EST DIABLE QUI AVAIT EU L'IDÉE DE CES ADMINISTRATIONS OÙ L'ON SERAIT NOMMÉ AUTORITAIREMENT SANS QUE RIEN NE PUISSE PERMETTRE DE SAVOIR CE QUI ÉTAIT ADMINISTRÉ.

- SI TU AS BESOIN DE LIONS, TU APPELLES LA BOÎTE SOCIÉTÉ DES LIONS. SI TU VEUX DES RENARDS, SOCIÉTÉ DES RENARDS, ETC.

DIEU AVAIT ACQUIESCÉ. IL FAUT DIRE QUE DEPUIS QU'IL EXISTAIT, IL ÉTAIT PÔTE AVEC DIABLE.

- EN PLUS, AVAIT-IL COMMENTÉ, ÇA FERA PLAISIR AUX MORALISTES QUI VERRONT LA UNE PREUVE QUE LE TRAVAIL DOIT ÊTRE INTELLIGENT POUR CONSERVER LA DIGNITÉ DE L'HOMME.

- TU RIGOLÉS?

- À TON AVIS?

- ME FAIS PAS MARRER PENDANT QUE JE ME BRANLE FRÉNETIQUEMENT.

32 9111 2332
À LA MAIN,
Hugot
NERVEUSEMENT

WHAT'S UP DOC?

TRNKA ÉTAIT AMBIDEXTRE

AVANT de le rencontrer, je connaissais Jiri Trnka depuis longtemps, grâce à ses illustrations dans l'hebdomadaire *Ahoj* que j'admirais beaucoup. Mais lorsque, dès son arrivée au studio de dessins animés, il s'est contenté de dire laconiquement à tout le personnel rassemblé : « Bon, on va se mettre au boulot », j'ai eu l'impression d'avoir devant moi le Porthos des trois Mousquetaires. Pourtant, malgré son allure robuste, c'était un

homme d'un esprit très fin. »

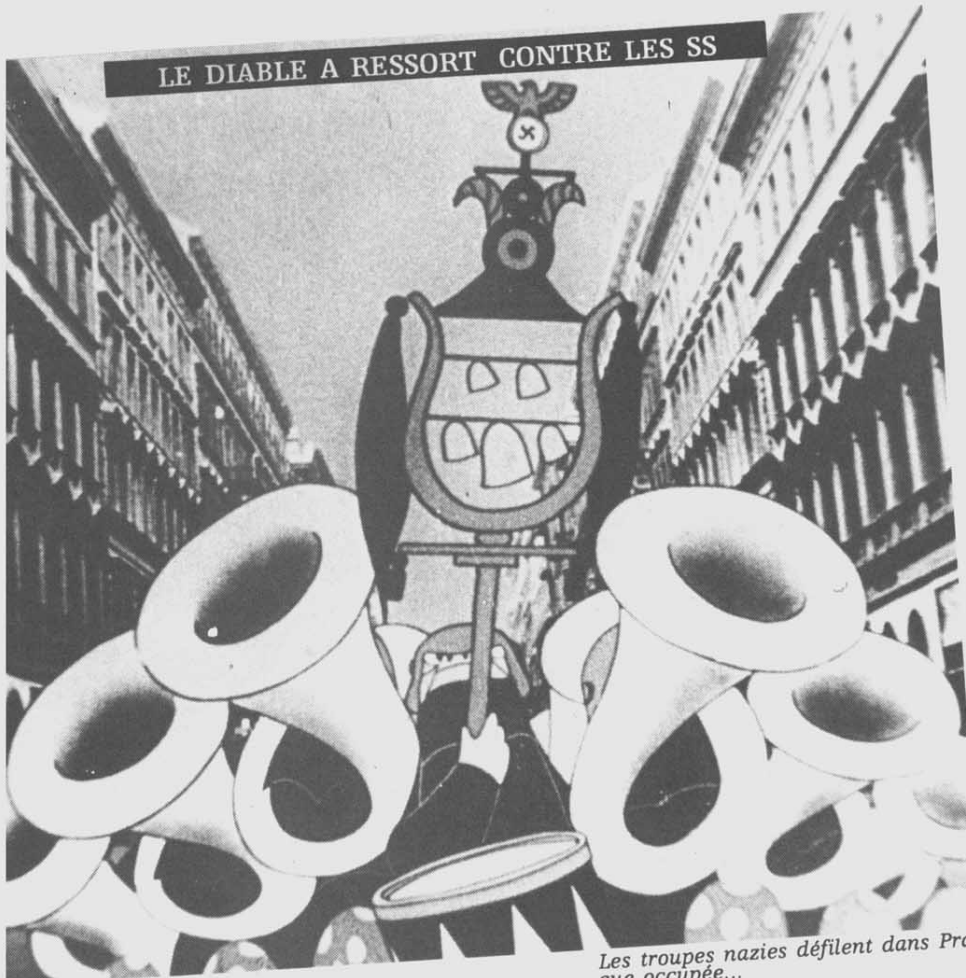
Bretislav Pojar raconte ainsi sa première rencontre avec le demiurge des marionnettes. Il devait devenir le plus proche collaborateur de Trnka, avant de se lancer dans la réalisation de ses propres films. Ce passage est extrait d'une interview de Pojar par Maria Benesova, une vieille dame tchèque, amie de Trnka et spécialiste de l'animation de son pays. Cet entretien est publié par *Fantasmagorie* dans sa nouvelle production, un ouvrage baptisé tout simplement : Jiri Trnka. (C'est le qua-

trième de la collègue, après Tex Avery, Rouxel et les Shadoks, et l'histoire des Fleischer.) Au sommaire, outre l'interview de Pojar, un texte remplaçant Trnka dans le contexte tchèque, également signé Maria Benesova. Et puis la réalisation d'un film de Trnka racontée de bout en bout en textes et en images, à la manière d'un storyboard de cinéma. Une formule épatante, qui permet de suivre étape par étape tout le boulot de Trnka et son équipe, des premières esquisses du maître jusqu'au stade du labo, de la bande-son et du montage.

Ça débute par un plan général sur la baraque de Trnka, un hôtel particulier plutôt bath qui appartenait à un aristo de Prague, le comte Turba. Nous voilà dans la demeure. Trnka est à sa table de travail. La légende précise qu'il bosse en fumant. Là, je relève une lacune : mes chers collègues omettent de préciser la marque des cigarettes. Je ne leur en tiens pas rigueur, car on apprend quand même une foule de choses : par exemple, saviez-vous que Jiri Trnka était ambidextre ? J'en vois qui sourient niaisement. Mais non, crétins, ça ne veut pas dire que Trnka marchait à la voile et à la vapeur !

Ça signifie tout bonnement qu'il pouvait dessiner de la main gauche sur un classeur d'écolier, tout en prenant des notes de la main droite, le veillard ! Pas aussi fortiche que Vichnou, mais pratique quand même. Après ça, on suit Trnka qui se rend à son studio. A ses débuts, il travaillait dans un atelier de dessin animé baptisé « les Frères en tricot ». Là, il possède désormais son propre studio, un ancien théâtre classé monument historique au cœur du vieux Prague.

Nous voilà vraiment dans les coulisses de la machinerie qui a permis à Trnka de réaliser ses minutieux chefs-d'œuvre, « les Vieilles légendes tchèques », « Bayaya », « le brave soldat Chveik », « le Songe d'une nuit d'été ». Voici l'atelier de menuiserie où des prolos en bleu de travail rabotent, liment et taraudent. Et ici la section de mécanique où on fabrique et assemble des délicates articulations de métal de marionnettes. Les armatures sont articulées grâce à des rotules que l'on serre plus ou moins. Pas question qu'une articulation aie du jeu. L'ouvrier constructeur consulte l'animateur pour savoir quels gestes la



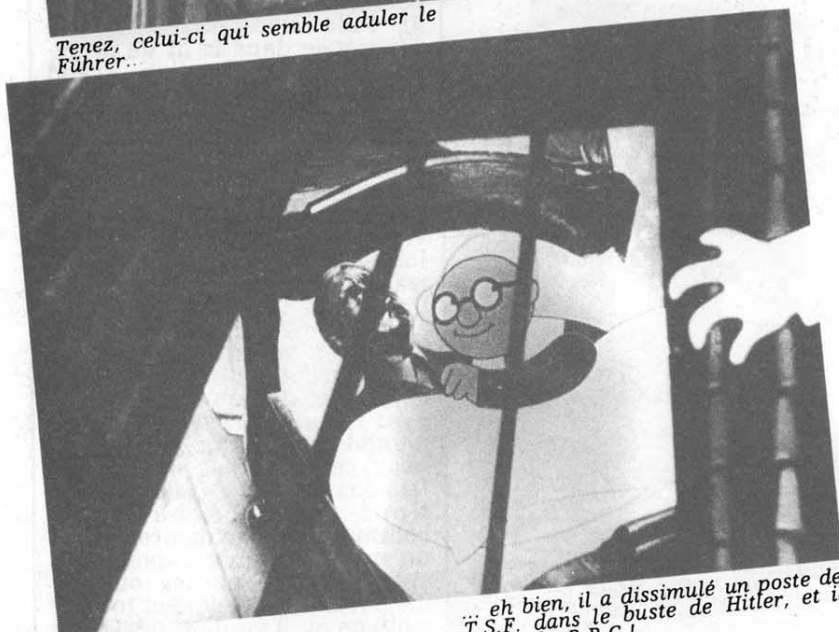
Les troupes nazies défilent dans Prague occupée...

...saluées par un nazillon local, col-
labo de la première heure...

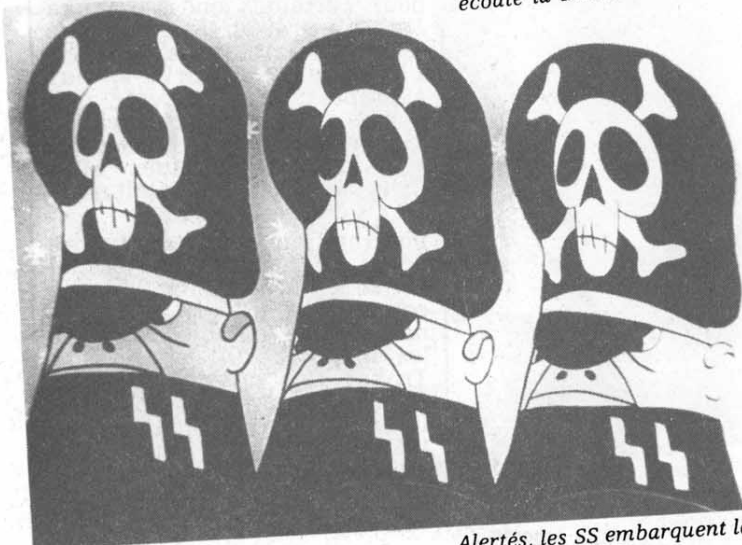
... qui épie ses voisins pour les dénon-
cer à la Gestapo.



Tenez, celui-ci qui semble aduler le
Führer...



... eh bien, il a dissimulé un poste de
T.S.F. dans le buste de Hitler, et il
écoute la B.B.C !



Alertés, les SS embarquent le malheu-
reux...

marionnette devra effectuer, et la conçoit en fonction de ceux-ci. Trnka peint lui-même les têtes des personnages. Pojar se souvient : « J'aimais observer Trnka quand il peignait les visages de ses marionnettes, et surtout leurs yeux. Il leur insufflait le caractère et les passions, sans toutefois bien déterminer leur expression, leur permettant ainsi d'alterner différents sentiments, de les exprimer selon la position du corps ou selon la silhouette, ou bien suivant l'éclairage. Trnka n'aspirait jamais à calquer la vie et encore moins, comme c'était le cas pour certains, à chercher un mode d'emploi pour l'animation en copiant les mouvements d'un acteur vivant. Peut-être, dans « le Songe d'une nuit d'été » a-t-il voulu, par son animation des marionnettes, surpasser les possibilités d'un acteur, d'un être vivant, et il se pourrait qu'il soit allé trop loin. Mais il aimait beaucoup les poupées parce qu'elles étaient en bois. Il pouvait les façonner à sa guise. Quand il expliquait pourquoi il ne voulait pas tourner un film d'acteurs, il soulignait : « Les acteurs se présentent, et moi, je dois choisir parmi les visages vivants, je ne peux pas les transformer. Tandis qu'ici, je peux créer mon acteur, un acteur encore jamais vu. Je peux créer tous les acteurs exactement comme je l'entends et leur insuffler ma propre idée. »

La promenade dans les studios se poursuit. Voilà l'atelier de couture. Des mains délicates assemblent des habits de lilliputiens. Tous les vêtements sont coupés d'après des croquis de Trnka. Une trouvaille : les vêtements et les voiles qui doivent claquer au vent sont doublés de fil de fer.

Voici le plateau, qui n'a rien à envier à celui d'un studio de prises de vue réelle : Il y a des rails pour les travellings, et souvent on tourne à deux caméras pour permettre des raccords dans un même mouvement au montage. Trnka, peintre, illustrateur, sculpteur, scénariste, est aussi un grand cinéaste.

« Pour un long-métrage, explique Pojar, il nous fallait jusqu'à six mois pour tourner les 300 premiers mètres, mais les 1 600 mètres restants, nous les tournions ensuite en l'espace de deux mois d'une concentration absolue. Tout le monde savait exactement ce qu'il fallait faire, chacun était imprégné du style du film. »

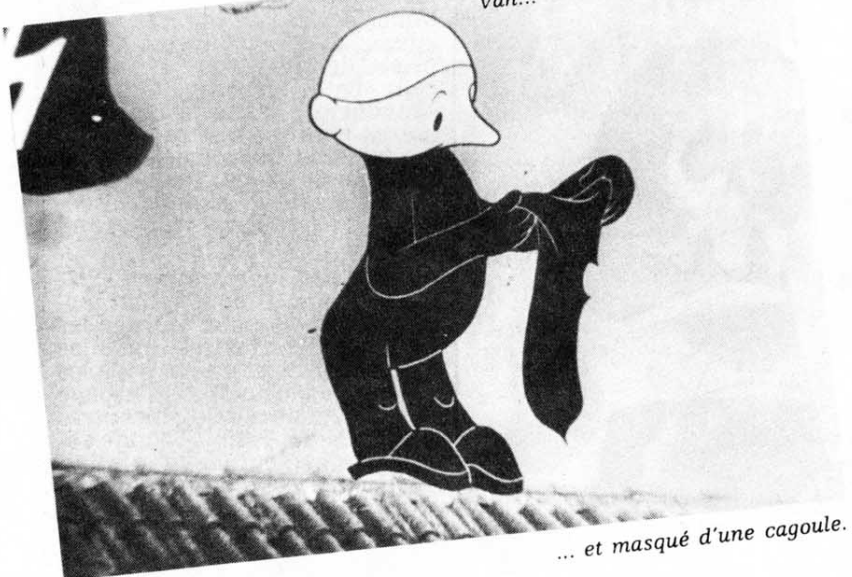
Notre collabo voit le mal partout : un vieux bourré ?



Hum, sûrement un espion bolchevik.



Mais la résistance s'organise, symbolisée par un petit ramoneur, monté sur deux ressorts piqués dans un vieux divan...



... et masqué d'une cagoule.

Après nous avoir fait découvrir toutes les étapes de la réalisation d'un film de Trnka, le bouquin nous en raconte un, plan par plan, dans son intégralité, en 300 photos, et en couleurs, s'il vous plaît !

Le film choisi s'intitule « L'Archange Gabriel et Dame l'oie ». Une merveille de finesse, d'humour et de saine perversité. Tiré d'un conte du « Décaméron » de Boccace, c'est sans doute le moyen-métrage au ton le plus adulte de Trnka. « L'Archange Gabriel » raconte les mésaventures d'un curé vénitien, vieux dégueulasse en robe de bure, qui promet aux dames à confesse la visite nocturne de l'Archange qui leur apportera l'illumination. A la nuit tombée, le cureton s'affuble d'une paire d'ailes et escalade des corniches des palais de Venise pour rendre visite aux belles. Et l'illumination promise se concrétise dans le lit de la dévote, au milieu d'un grand tourbillon de plumes.

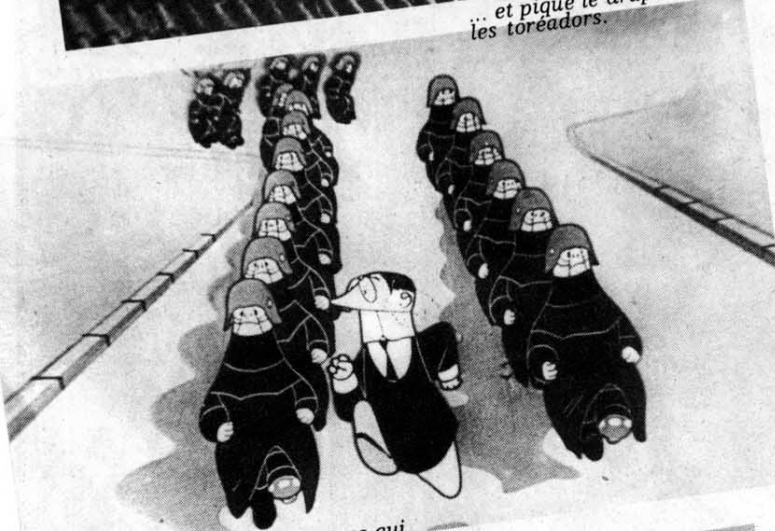
La marionnette qui incarne le curé est particulièrement réjouissante : une trombine répugnante, fripée comme une poire blette, émerge, d'un invraisemblable amas de chiffons. « L'Archange Gabriel » est traversé par un érotisme gailard, et à le voir on pourrait croire que Jiri Trnka était doté d'un tempérament joyeusement égrillard. Eh bien non, au contraire, si on en croit Pojar : « Au fond, Trnka était un homme très timide. Mais avec nous, ce n'était pas pareil, nous faisions partie de son univers. Nous nous connaissions comme des partenaires dans un mariage ; quand quelqu'un entamait une phrase ou une idée, les autres savaient tout de suite ce qu'il voulait dire. Mais pour certaines choses, Trnka était un vrai aristocrate, il ne les abordait jamais. Dans « l'Archange Gabriel », par exemple, on peut voir que Trnka a accepté de traiter, en tant qu'artiste, largement la question de l'érotisme. Mais dans sa vie privée, c'était quelqu'un de très pudique. »

Pour en finir avec le sommaire de ce *Fantasmagorie* « spécial Trnka », il faut signaler une compilation de vieux articles des *Cahiers du cinéma* (entre les n° 4 et 50) consacrés à Trnka. Des critiques signées Georges Sadoul, Chris Marker, Daniel Valcroze, André Martin. Epoque bénie où les *Cahiers* pouvaient consacrer trois pages à la sortie d'un court-métrage d'animation. Ajoutez

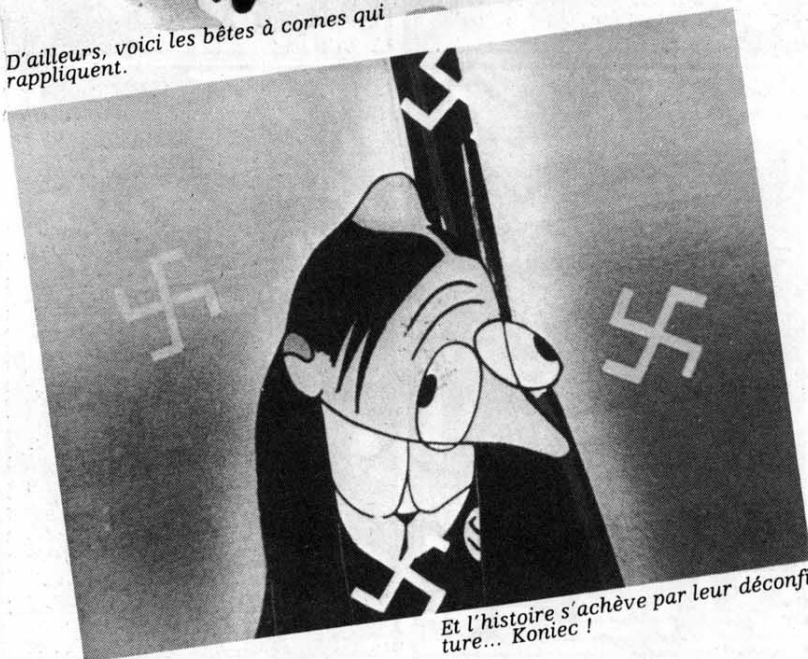
Il escalade les toits de la Kommandantur...



... et pique le drapeau nazi pour jouer les toréadors.



D'ailleurs, voici les bêtes à cornes qui rappliquent.



Et l'histoire s'achève par leur déconfiture... Koniec !

à ça une filmographie complète (les films sont toujours complètes, ah, ah !), et vous avez le premier ouvrage sur Jiri Trnka jamais publié en France.

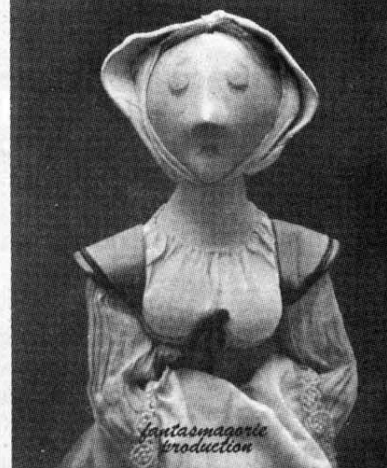
Les illustrations de cette rubrique sont tirées du « Diable à ressort contre les SS », un film qu'on devrait montrer dans les écoles, par les temps qui courent, plutôt que de chapitrer naïvement les élèves sur le racisme et le nazisme.

Ce court-métrage de Trnka, un de nos favoris, paradoxalement n'est pas un film de marionnettes mais un dessin animé. Pourtant, voilà ce que Trnka pensait du dessin animé, selon Pojar : « Trnka a toujours précisé clairement ce qui le gênait le plus dans le dessin animé : « Le dessin est préfabriqué ». En tant qu'artiste, il respectait l'effet et la force du tableau statique, inconcevables dans le dessin animé qui est condamné à être toujours en mouvement. Trnka trouvait même irritant que le personnage qu'il avait dessiné subisse tout de même certaines modifications selon le caractère de chaque animateur. Ainsi, ce ne fut pas seulement sa passion pour les marionnettes qui l'orienta vers ce genre, mais aussi son besoin de la plus complète autoréalisation qui se heurtait, dans le dessin animé, aux problèmes techniques. »

Koniec, folks !

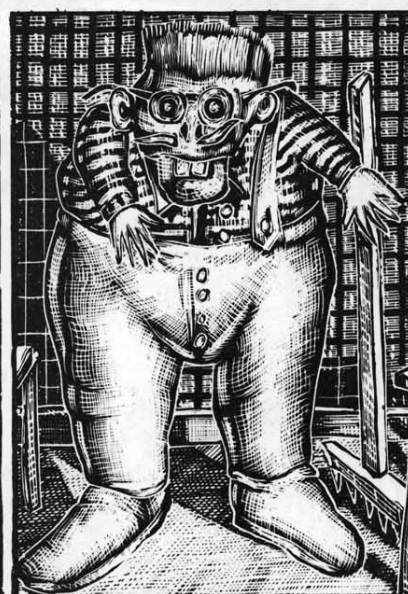
Rivoire et Carret

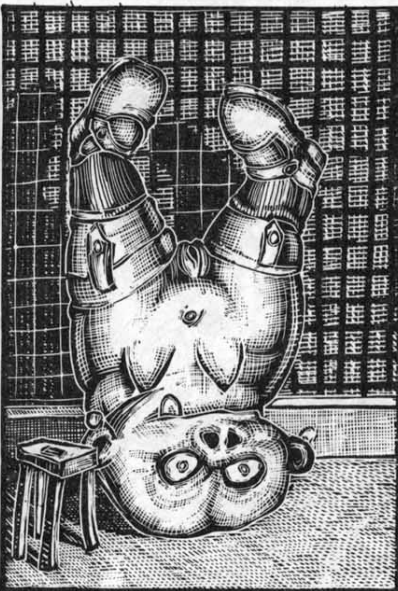
JIRI TRNKA

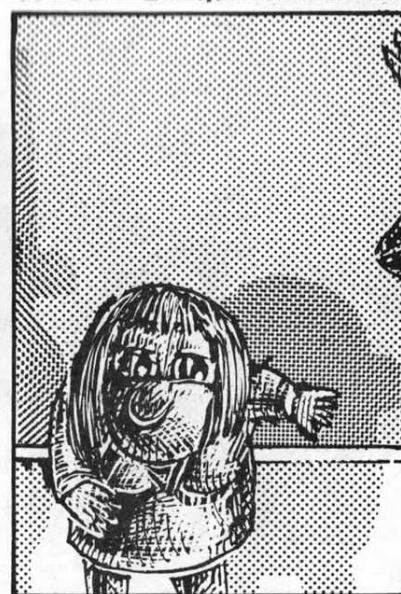
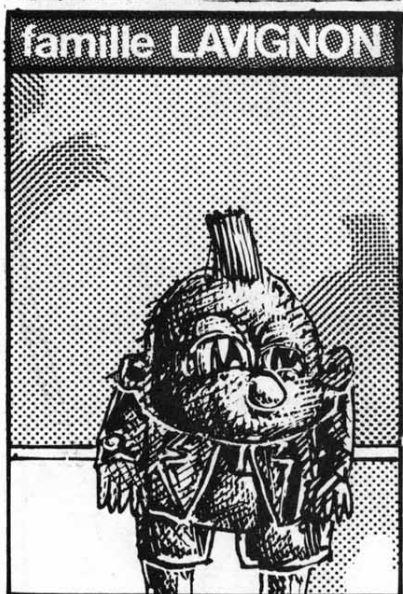


« Jiri Trnka », Fantasmagorie productions, éditions Artefact, 116 pages, 400 illustrations.

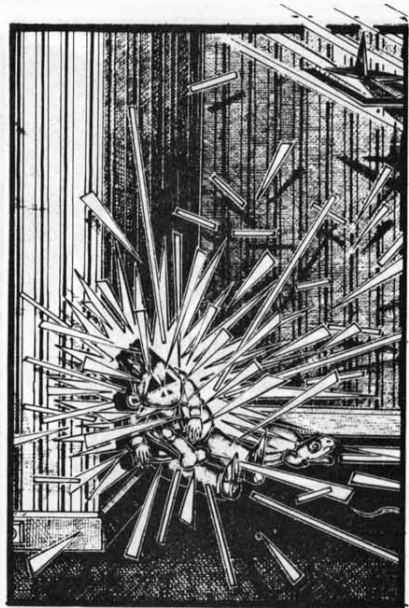
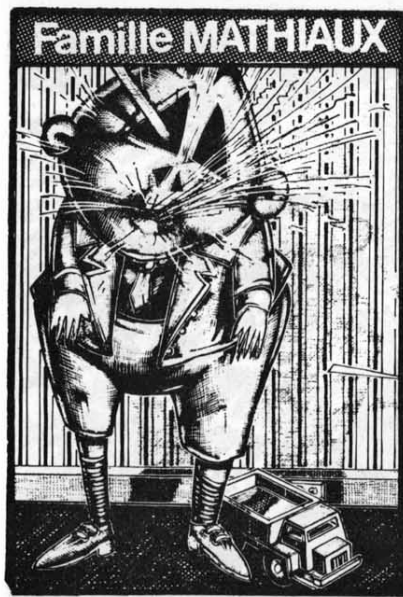
Nous remercions Claude Beylie et la cinémathèque universitaire, grâce auxquels nous avons pu réaliser ce document.

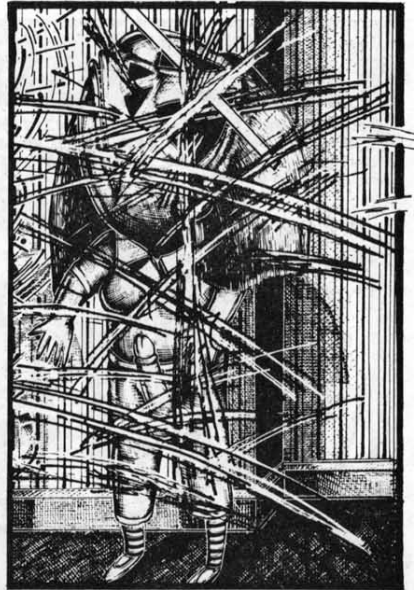
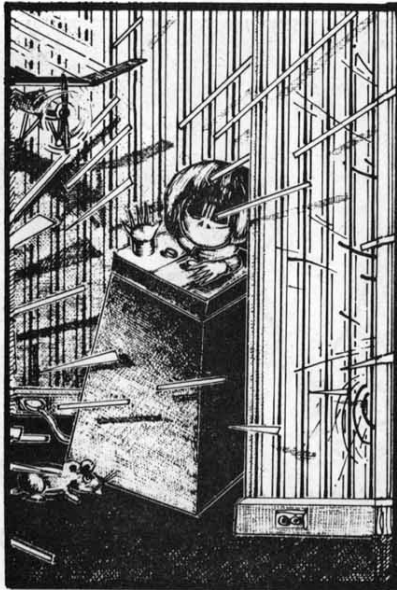












WARSCHAU 9

UNE BELLE FEMME, UNE CHAMBRE, UN LIT PROFOND
ET POURTANT IL FAUT SE TIRER DE LÀ, PERDRE À JAMAIS
CES BONNES CHOSSES. UNE SAUVAGE TRISTESSE
BARBOUILLE ARDEUR.





DANS LES
RUES ...



WARSCHAU S'ÉVEILLE, S'ANIME
BIZARREMENT, REPREND VIE PAR
À-LOUPS, UNE GESTICULATION
COMATEUSE DE PIÉTONS
SOMNAMBULES ET DE
VOITURES GRINGANTES.



ARDEUR EST UN PEU NERVEUX. LA PLACE DU MARCHÉ EST TROP DÉGAGÉE, TROP EXPOSÉE.



UN ENFANT DÉCIDE, LES
MAINS DANS LES POCHE.



PAN!



AH! AH!
JE VOUS AI
FAIT PEUR.



C'EST
DRÔLE!

OH OUI!
SI J'AVAIS DES
BALLES, CE SERAIT
ENCORE PLUS
DRÔLE.





SACRÉ POPPART, IL A FAIT SON TROU INDIVIDUEL, UN VRAI FANTASSIN.



C'EST POURQUOI ?

REMETS-TOI, POPPART. C'EST MOI, ARDEUR.



IL M'EST ARRIVÉ UNE HISTOIRE INCROYABLE, C'EST POURQUOI JE ME PROMÈNE DANS CETTE TENUE.



MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS ?



FAIS PAS LE CON, POPPART !... TU ES LA DEUXIÈME PERSONNE QUI ME BRAGUE CE MATIN.



TIENS, JE VAIS TE DONNER LA PREUVE DE CE QUE JE DIS. SUIS-MOI.



LES MICROFILMS DU SUPER FLAG, JE LES AVAIS CACHÉS LÀ.



EXCUSE-MOI, JE T'AI VRAIMENT PRIS POUR UN PONTE À SCHENKE. GA SENTAIT VRAIMENT MAUVAIS.

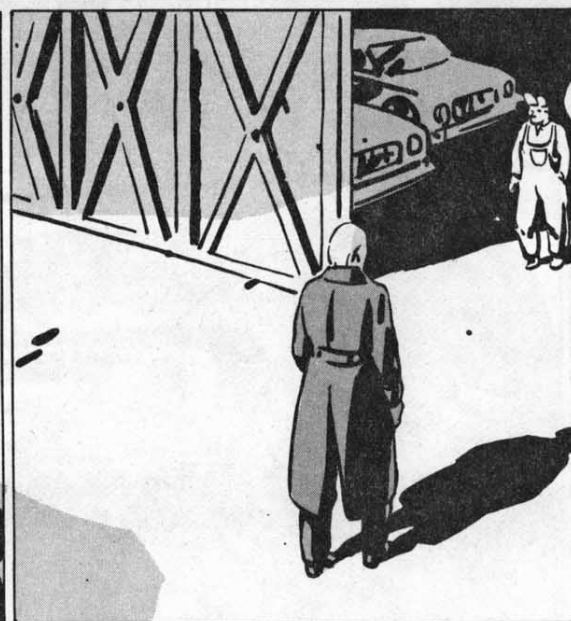


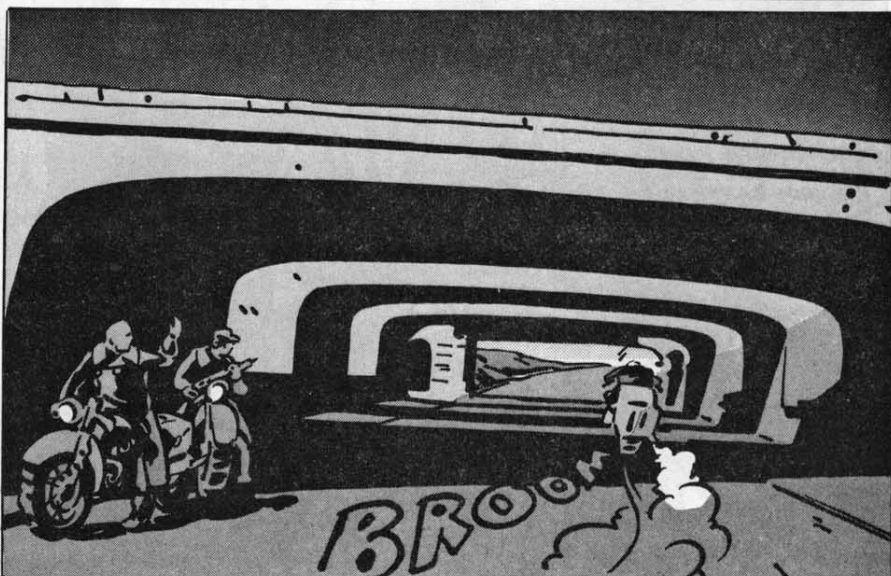
TU VAS VOIR CE QUE J'EN FAIS.





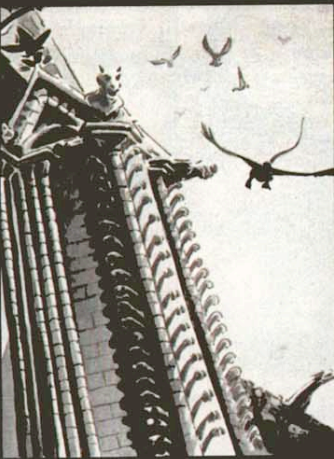
IDA, POPPART, SOBAG...
PEUT-ÊTRE PERDUS À JAMAIS.
UNE RUDE JOURNÉE.





le polar de renard

II



20



21



19



SCENARIO. J.G. IMBAR.

DESSIN. J-L HUBERT



LA RUBRIQUE DES FAITS DIVERS M'A TOUJOURS PASSIONNÉ. UN THERMOMÈTRE DANS LE FION DE LA SOCIÉTÉ. PLUS ÇA PRAQUE, PLUS ÇA CASSE ET PLUS C'EST SAIN.



ÇA Y EST, LES CANARDS ONT TROUVÉ MIEUX QUE LES O.V.N.I. POUR DISTRAIRE LE PEUPLE!

COMME J'AI LARGEMENT FAIT MA PART, JE ME CONTENTE D'ADMIRER LES PROUESSES DE LA GÉNÉRATION MONTANTE. MAIS, DEPUIS QUELQUES SEMAINES, LA PRESSE NOUS BASSINE AVEC LES MÉFAITS D'UN BÂTARD, ET LES TRUANDS N'ONT PLUS DROIT QU'À DES ENTRE-FILETS.

SALUT, ROMANO!

DIKAVE, LES GADJÉ!

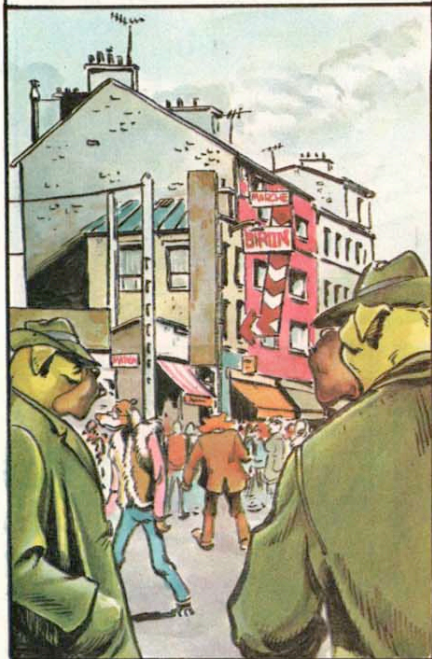
AU REVOIR, MON FRÈRE!



POURQUOI IL M'A DIT DE REGARDER LES MECS, LE MANOUCHE?

PIGÉ!

ON ME FILOCHE ! J'AI UN VIEUX FRISSON QUI ME PARCOURT L'ÉCHINE. JOUISSIF ! SEULEMENT JE NE M'ABANDONNE PAS LONGTEMPS AUX DÉLICES DE LA CLANDESTINITÉ.



J'ME SUIS PAS **MOUILLE** DEPUIS DEUX DIGES. QUI PEUT BIEN ME CHERCHER DU SUIF ?



MON STAND AUX PUCES A AU MOINS L'AVANTAGE DE M'OFFRIR LE CHOIX DES ARMES.

PASSE-MOI UN **CAIBRE**, GROS ! J'AI DEUX MECS AU CUL !

TU VEUX DIRE **CINQ** ! VISE À DROITE !



C'EST UNE **KALACHASSOV** QU'IL TE FAUDRAIT, PAPA !



QU'ILS VIENNENT, JE VAIS LEUR FAIRE L'**ARTICLE** !



NOTRE FORCE DE FRAPPE N'A PAS L'AIR DE LES IMPRESSIONNER !

ILS S'INTÉRESSENT AUX ARMES ?



NON, MERCI, ILS ONT DÉJÀ CE QU'IL FAUT! ILS VEULENT SEULEMENT QUE MONSIEUR GOUPIL LESSUIVE ET SANS RESIMBER!

PEUT-ÊTRE QUE MES NERFS NE SONT PLUS AUSSI SOLIDES QU'AVANT. EN TOUT CAS, LEUR LANGAGE CHATRÉ ME FOUT LA PÉTOCHE... J'AI PAS L'HABITUDE... ET QUAND J'AI LA PÉTOCHE...

..JE FONGE!

NON, ON NOUS A DIT VIVANT!

MAIS PAS CET OLIBRIUS!

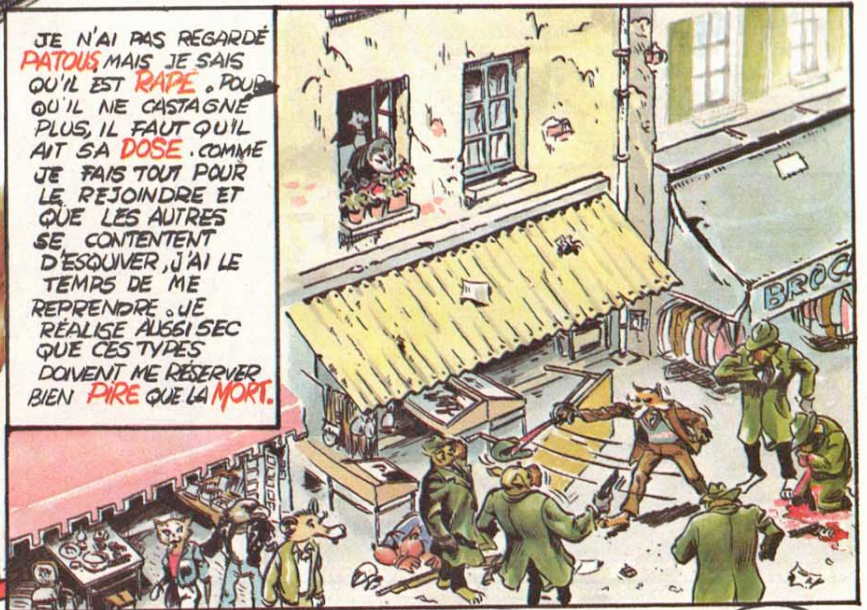
DÉGAGE, JE TE RACONTERAI LA SUITE!

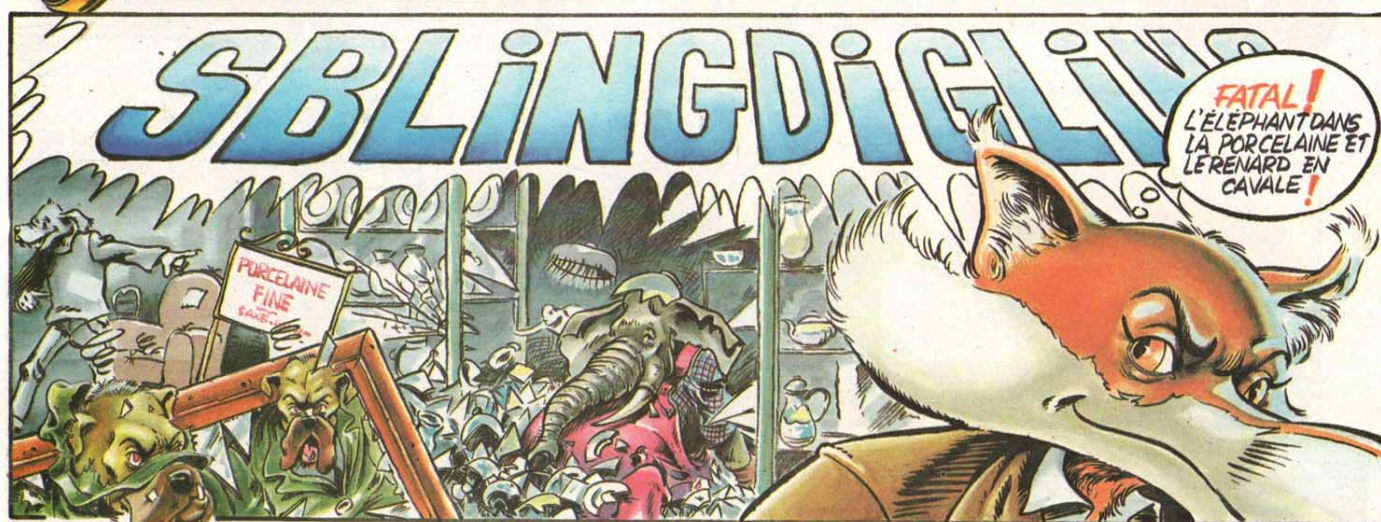
LA DÉTONATION ET LE CRI DE L'OURS ME FONT AUSSI MAL QU'UNE BASTOS. ÇA DOIT ÊTRE CA, L'AMITIÉ! ET JE RETOURNE D'ÂRE-D'ÂRE À L'ABATTOIR.

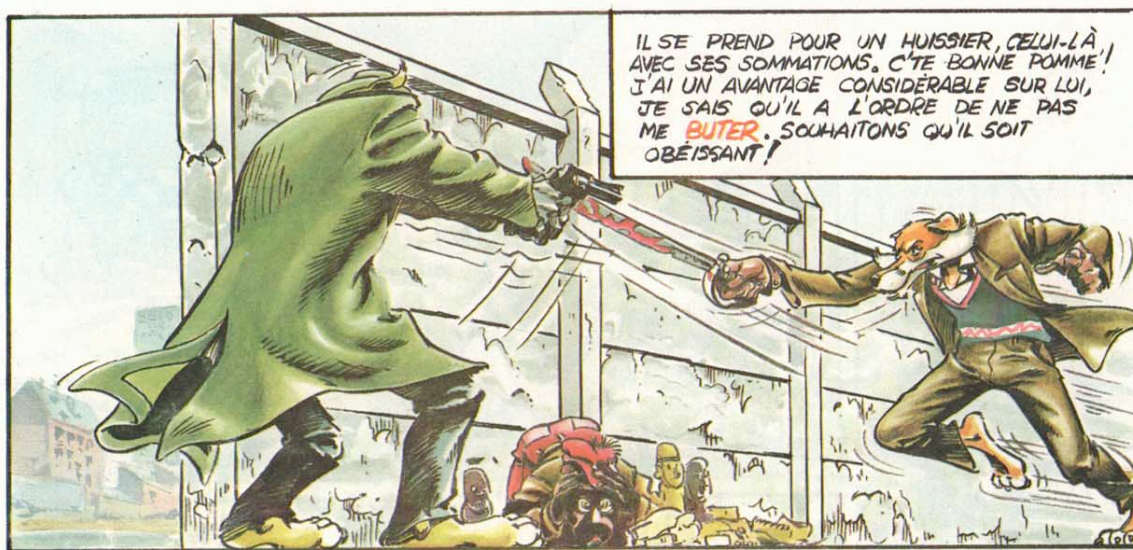
NOOON!



JE N'AI PAS REGARDÉ
PATOUS, MAIS JE SAIS
QU'IL EST **RAPÉ**. POUR
QU'IL NE CASTAGNE
PLUS, IL FAUT QU'IL
AIT SA **DOSE**. COMME
JE FAIS TOUT POUR
LE REJOINDRE ET
QUE LES AUTRES
SE CONTENTENT
D'ESQUIVER, J'AI LE
TEMPS DE ME
REPRENDRE. JE
RÉALISE AUSSI SEC
QUE CES TYPES
DOIVENT ME RÉSERVER
BIEN **PIRE** QUE LA **MORT**.

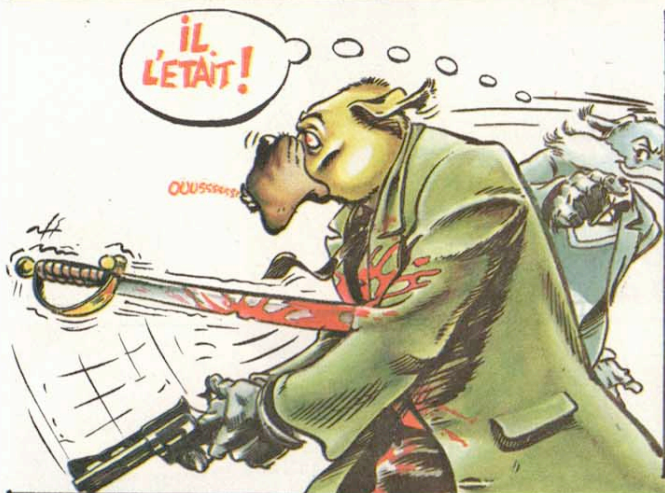






IL SE PREND POUR UN HUISSIER, CELUI-LÀ, AVEC SES SOMMATIONS. C'EST BONNE POMME! J'AI UN AVANTAGE CONSIDÉRABLE SUR LUI, JE SAIS QU'IL A L'ORDRE DE NE PAS ME **BUTER**. SOUHAITONS QU'IL SOIT OBEISSANT!

**GT
RUNK**



IL L'ÉTAIT!

OUUSSSSSS

APRÈS UN BON BAIN DE FOULE PURIFICATEUR.



VAUDRAIT PEUT-ÊTRE MIEUX CHANGER DE SILHOUETTE! **MERDE!** J'AI OUBLIÉ MON FRIC AUSTAND!



TU ME FILES QUELQUES LOQUES CONTRE MON RIDER?

AUX PUCES, ON S'ARRANGE TOUJOURS. JE REMPLACE LE BIJON PAR MA TOCANTE ET JE PEUX COMMENCER À CHOISIR UNE TENUE DE COMBAT!

LAISSE CENT BALLES DANS UNE POCHÉ ET ÇA MARCHE!



!?
JESUIS PAS ENCORE SORTI DE CE SOUK!

TOI, JE TE **PLANTERAI** BIEN UN PORTE-MANTEAU AU PASSAGE!





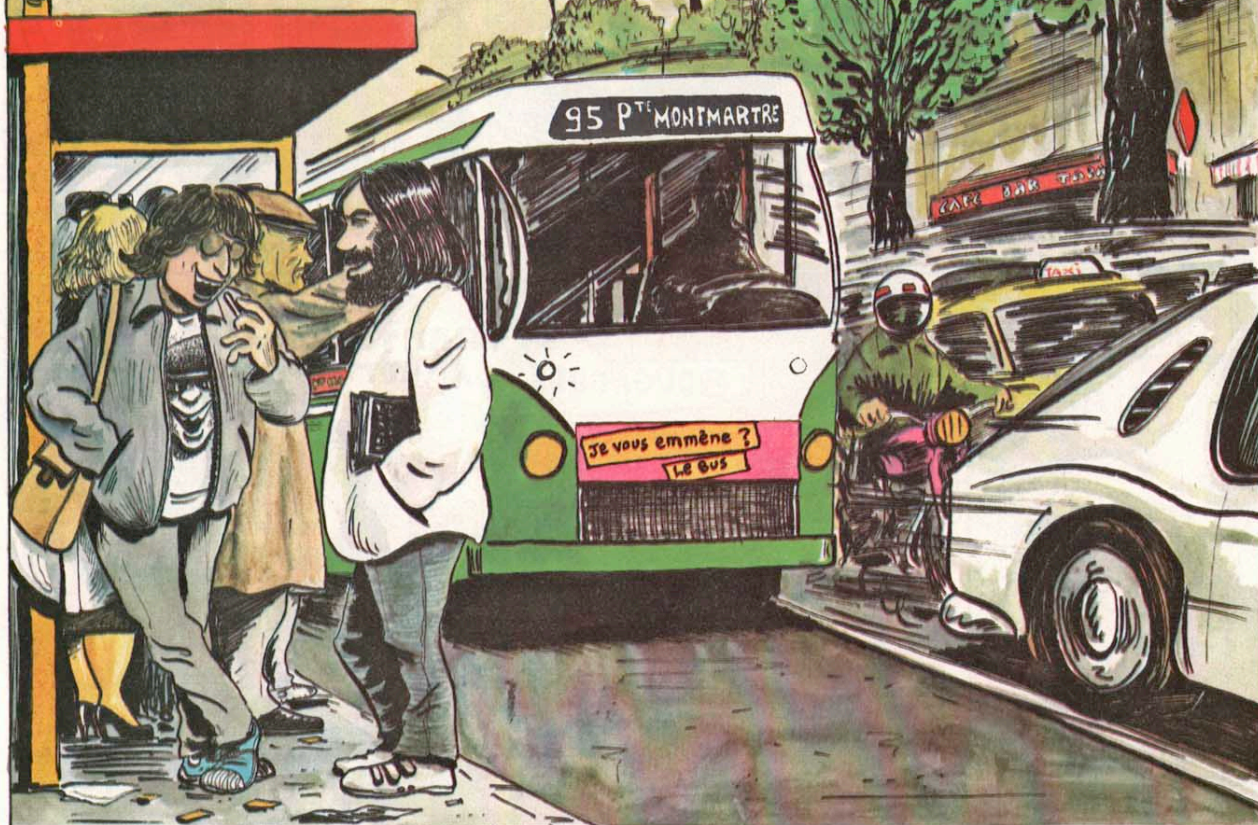
DÉDIÉ À UN MUSULMAN HYSTÉRIQUE, INCONNU ET SCANDALEUSEMENT IVRE, RENCONTRÉ
DANS L'AUTOBUS, SUR LA LIGNE 95, À 19H30, UNE FIN DE SEMAINE...

FRANK & GOLO

PRÉSENTENT:

ÔTE TES MAINS D'MON PATRIMOINE

C'ÉTAIT UNE FIN DE JOURNÉE QU'ÉTAIT
MÊME PAS MOROSE. UN SOLEIL TOUT À
FAIT OPÉRATIONNEL Baignait ENCORE
FAIBLEMENT LES CORPS DES CITADINS,
À DÉFAUT DE RÉCHAUFFER LEURS CŒURS.



MOI MON POTE, ON DISCUTAIT
PAISIBLEMENT LITTÉRATURE ...



... ON NE L'A PAS VU MONTER ...



... C'EST SEULEMENT LORSQU'IL A ÉLEVÉ LA VOIX QU'ON S'EST
RENDU COMPTE DE SA PRÉSENCE ...



... UN BICOT QUI A LE TOUPET DE HURLER
AUX CHARRONS DANS LE COULOIR D'UN
BUS, ÇA DÉRANGE ! ...

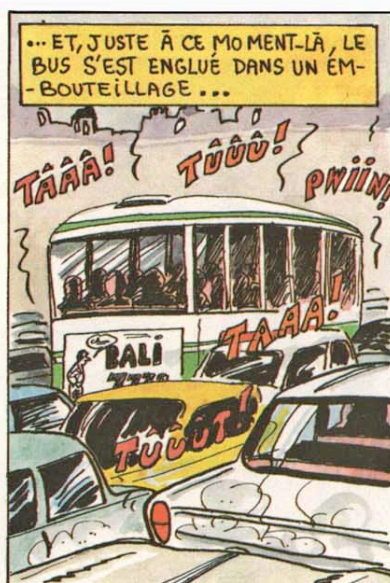


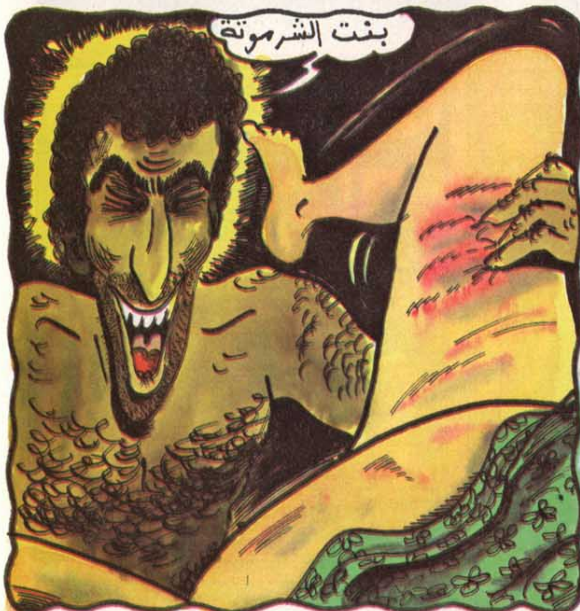
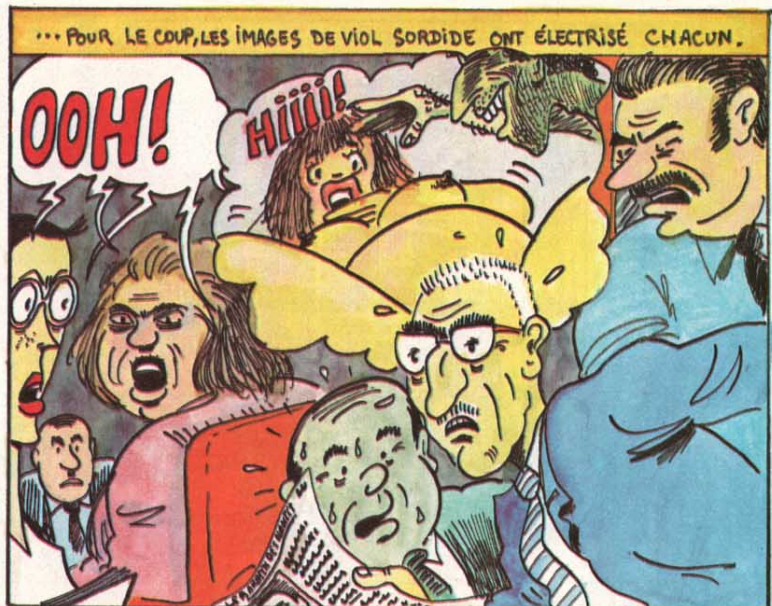
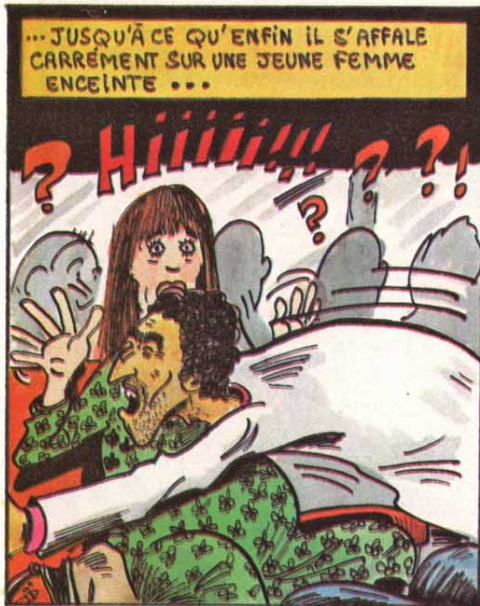
... LES CONVERSATIONS SE SONT FIGÉES. LES GENS,
TOUT D'UN COUP, SE SONT DÉCOUVERTS DES TRONCHES
D'INSTANTANÉS ! ...



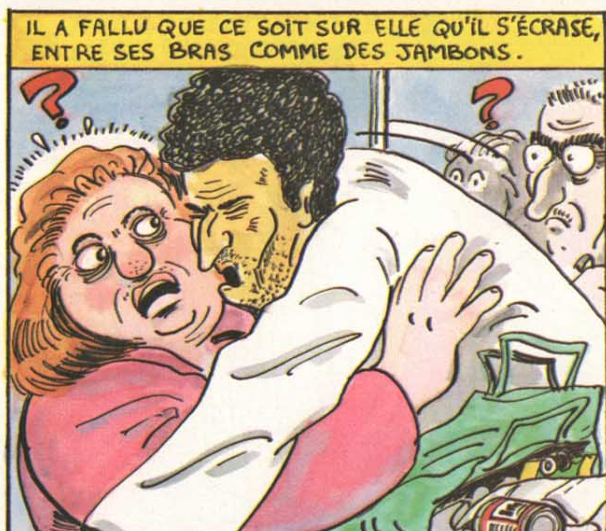
CI VRAI, TOUT D'MÊME
BOUGNOULE, ÇA VÉUT RIEN DIRE ! ...







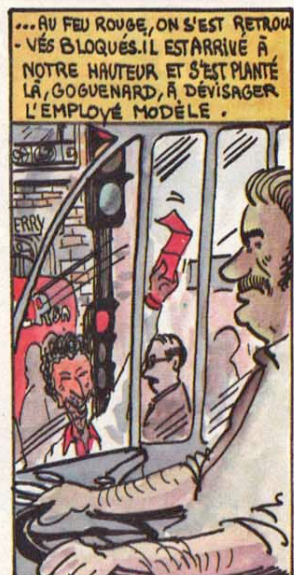






... TOUT LE MONDE A RESPIRÉ QUAND, SUBITEMENT, TRAVERSÉ PAR UNE LUBIE IMPÉRIEUSE, LE TRIBLION A EXPRIMÉ LE VOEU DE DESCENDRE À TERRE ...



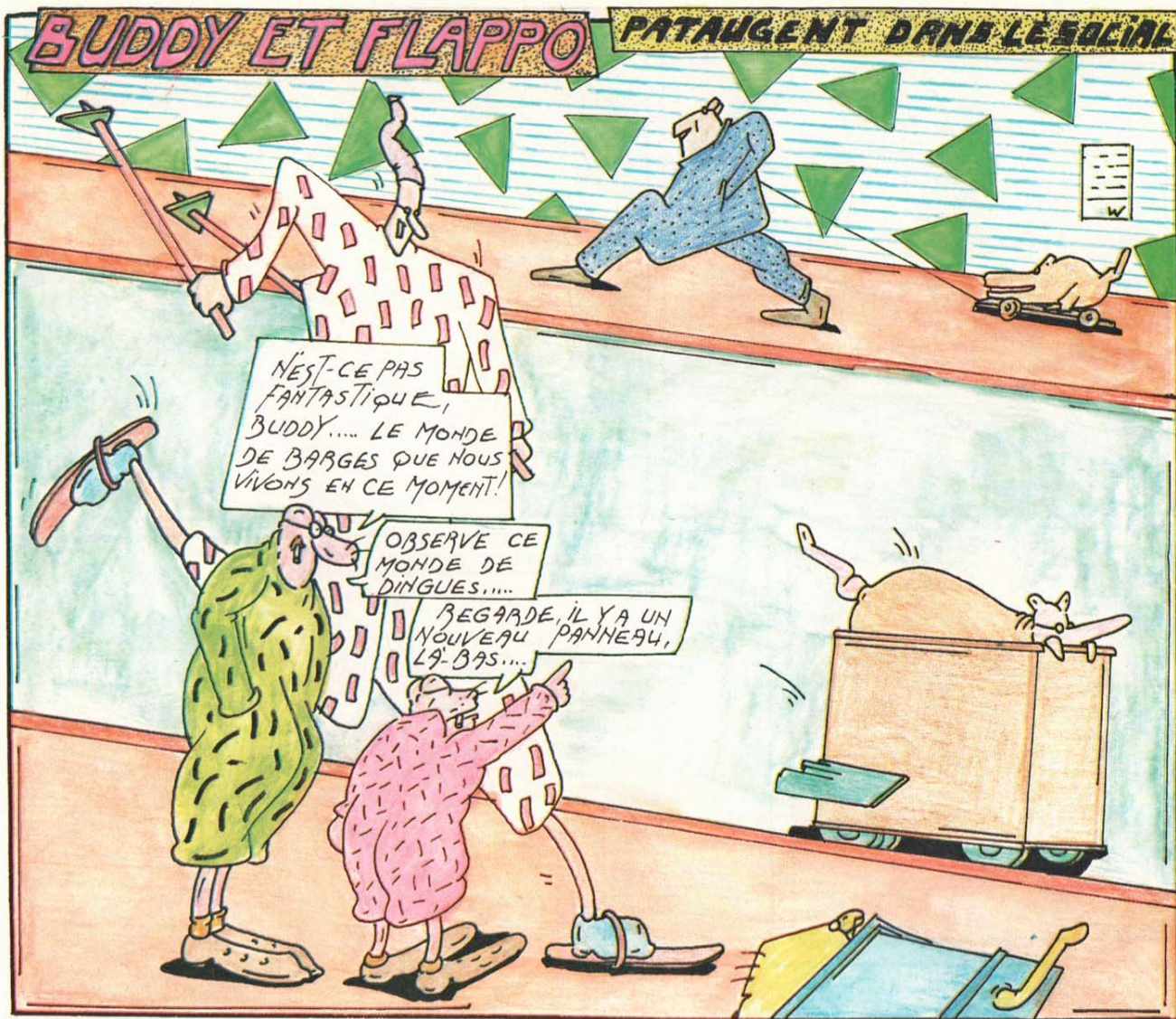


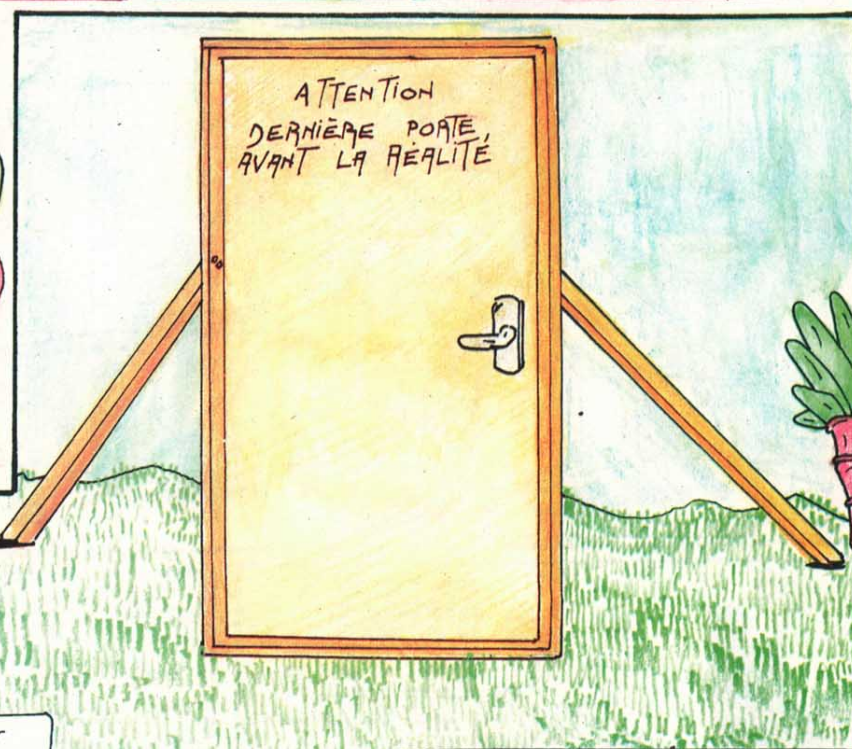
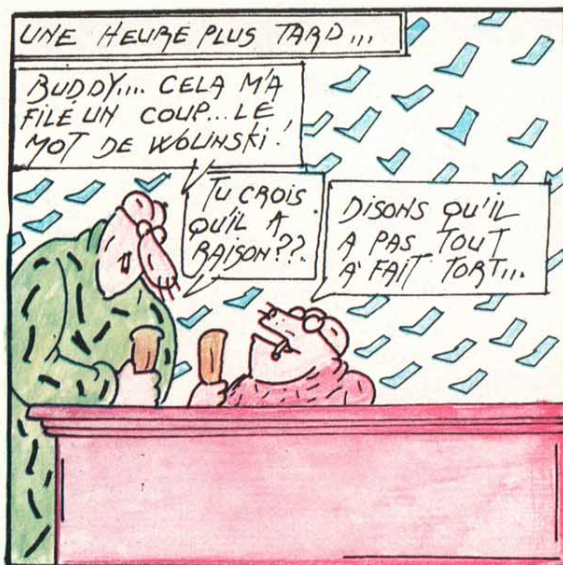


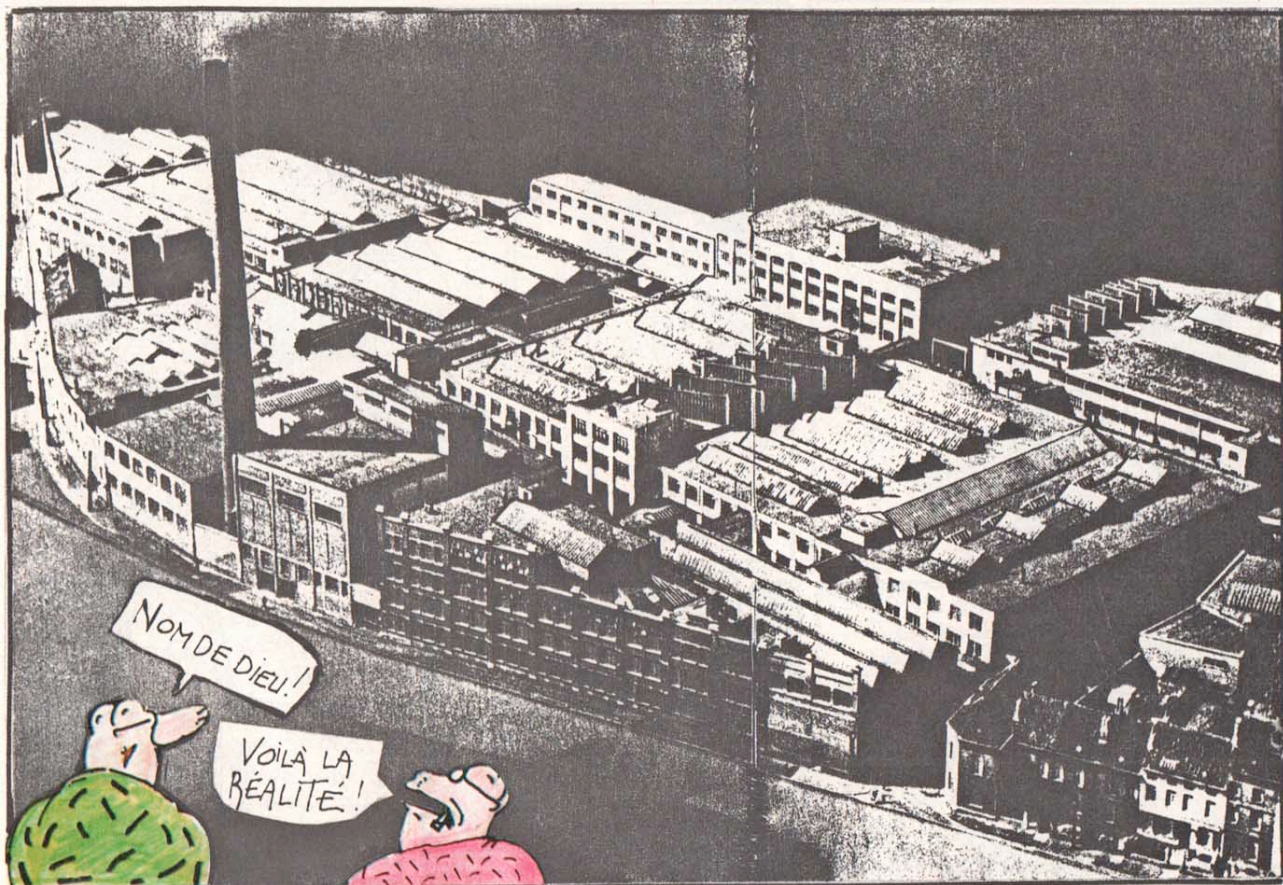
IL AVAIT L'AIR CALME, SOURIANT,
PRESQUE HEUREUX DE VIVRE,
CONFIANT DANS L'AVENIR
INSOUCIEUX DU PRÉSENT.

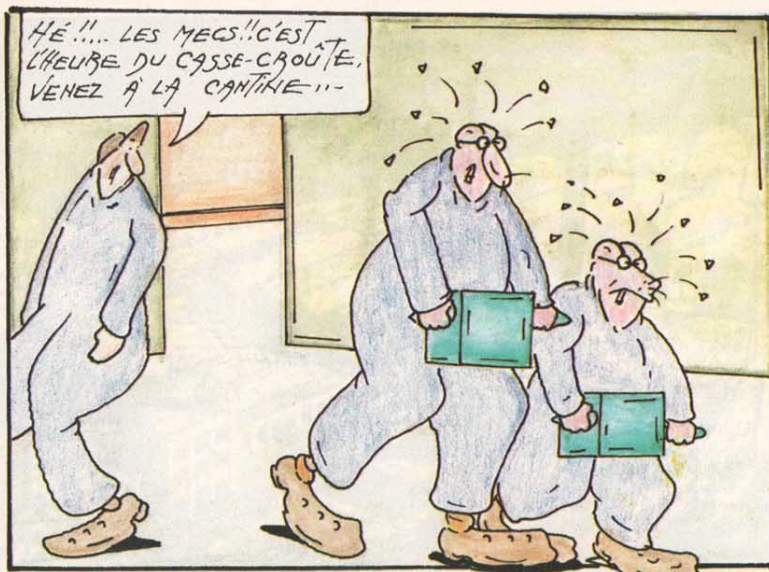


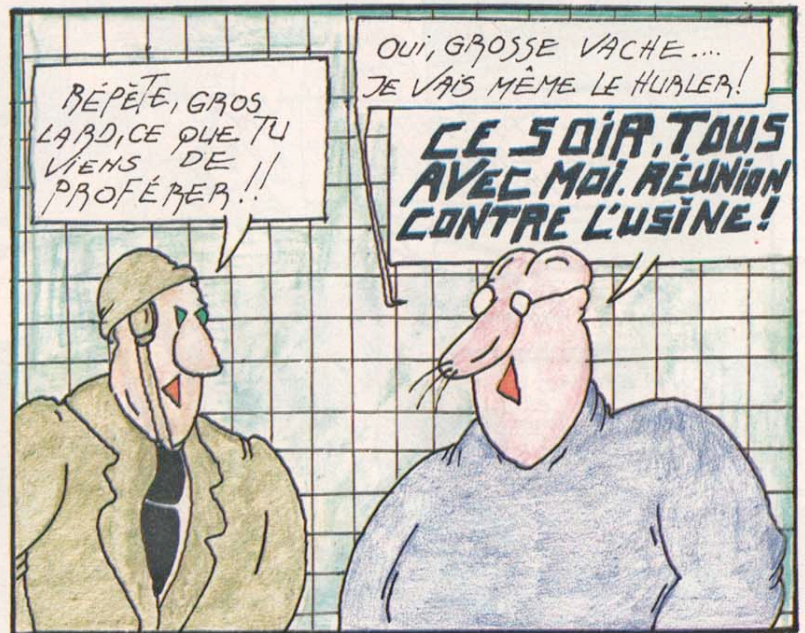
من

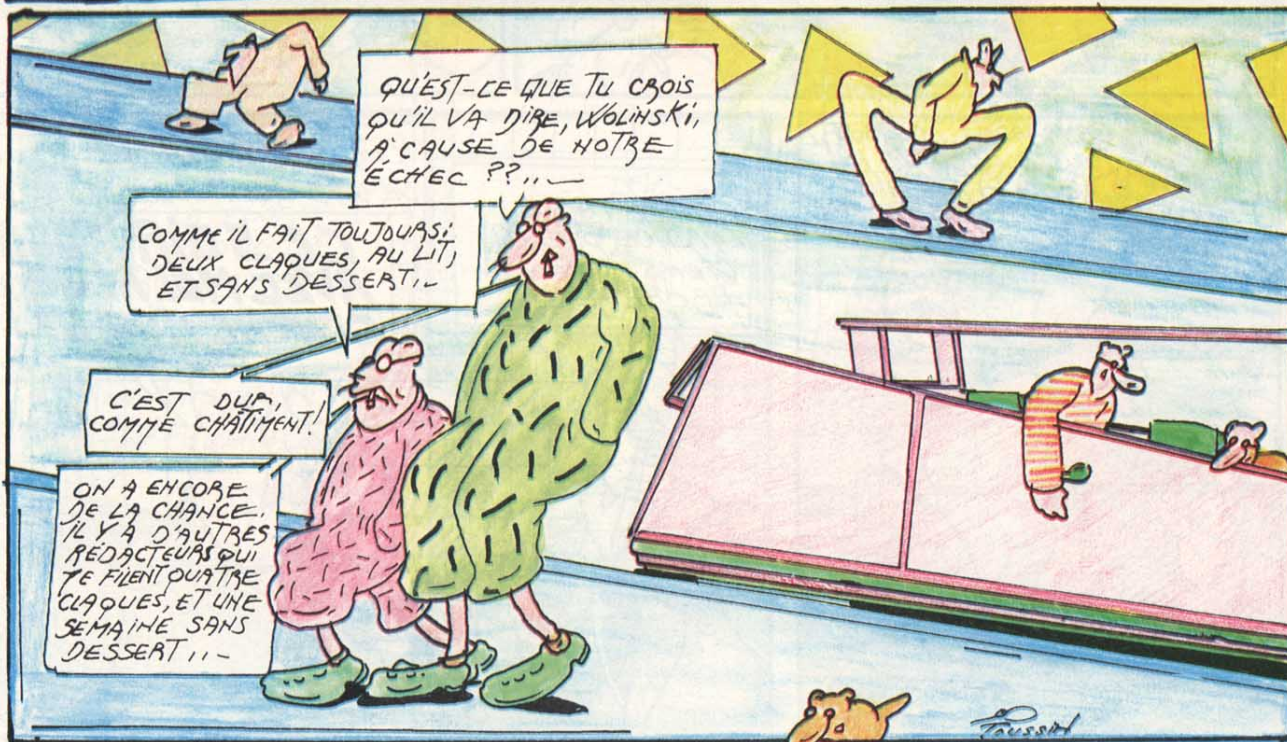
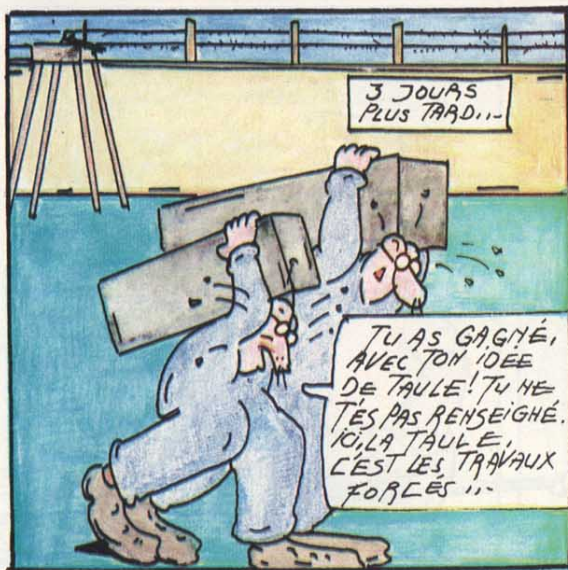






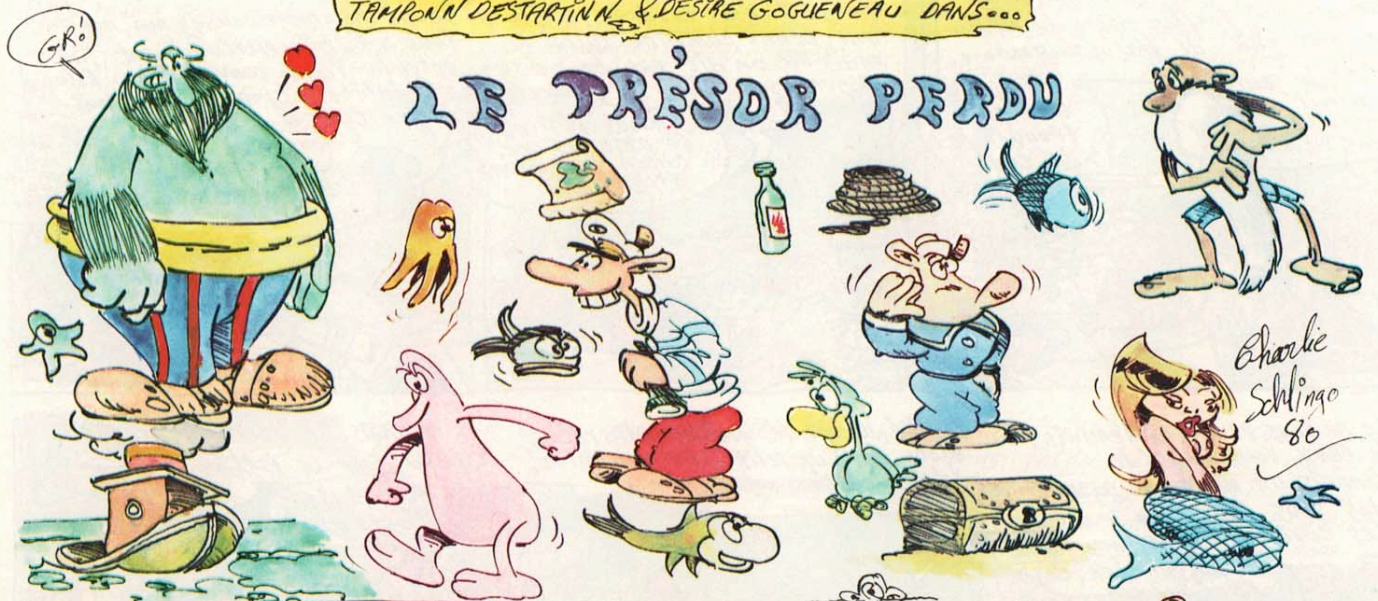






TAMPONN' DESTARTIN & DESIRÉ GOGUENEAU DANS...

LE TRÉSOR PERDU

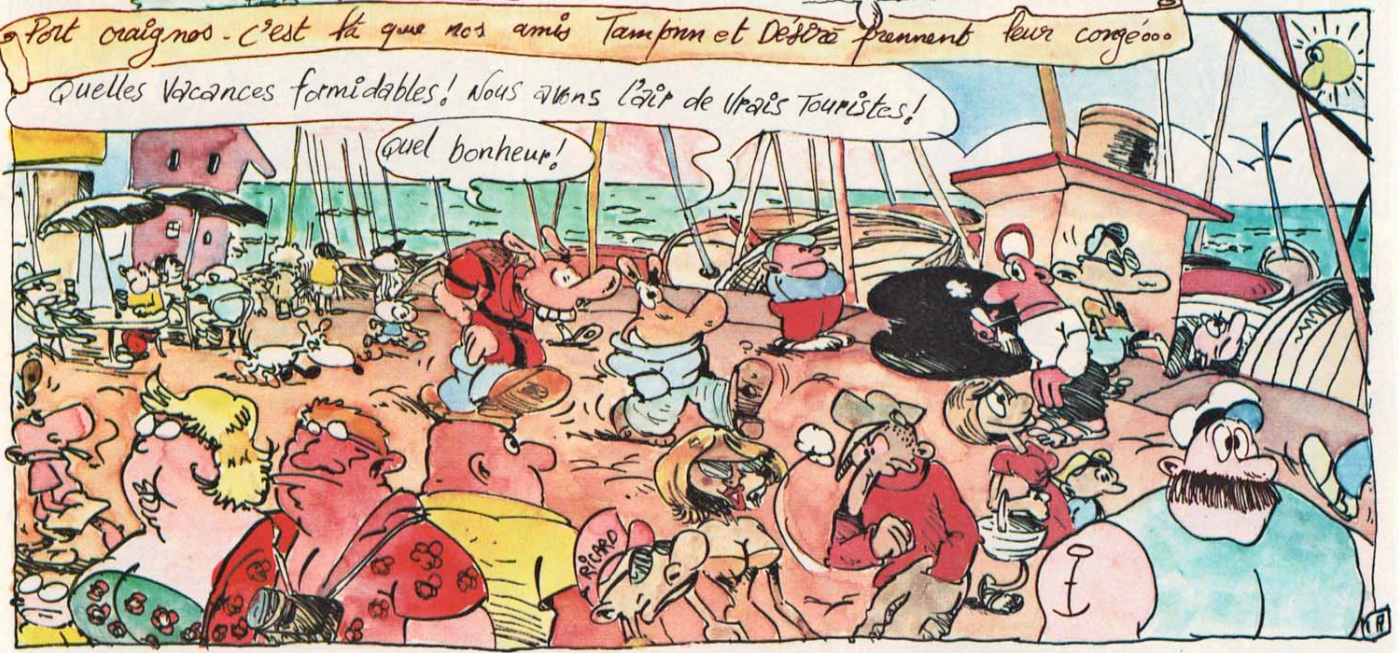


Charlie Schlingo 86

Port orlagnos - c'est là que nos amis Tamponn' et Desiré prennent leur congé...

Quelles vacances formidables! Nous avons l'air de vrais touristes!

quel bonheur!



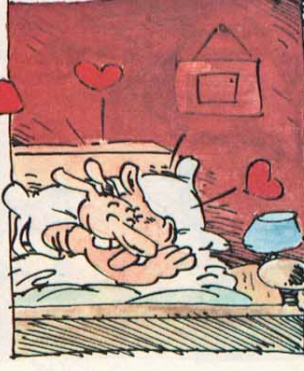
ils faisaient de folles nuits à danser le disco...



... rentrer fêlés...
Le disco, ça secoue les puces



... se coucher tard...



Mais trois jours après...
Je n'ai plus une tune!



Pour se consoler de leur misère, nos amis vont bouffer dans le restau le plus chic de Port-Craignos...

C'est le seul endroit où on nous laisse une ardoise!

Il faut à tout prix trouver de la tune!



Ce qu'il nous faudrait, c'est une bonne combine lucrative, mais où on ait pas trop à se casser les couilles!

Alors, désire! Ce n'est pas une raison pour devenir à l'ossier!



Jeune homme, excusez-moi, mais tout à fait inopportunistement j'ai entendu votre conversation. Elle m'a intéressé! Pourrais-je vous parler tout à l'heure?

Vous êtes de la police? Alors je retire ma grossièreté!

Je savais que nous aurions des ennuis!



Je ne vous veux pas d'ennuis, Je veux vous aider! Je connais un moyen de gagner des sous sans trop se casser les couilles, comme vous dites!

Hé, bon! Eh bien, c'est parfait! Venez vous asseoir avec nous et discutons!



Pas ici, il y a des oreilles indiscrettes! Allons dans un petit coin tranquille! Votre addition est pour moi!



Je connais une petite taverne sympa sur le port!

Hé! Eh bien, allons-y!



Ici on sera bien, qu'est-ce que vous prenez?

Des saucisses!

Hé, de quoi voulez-vous nous parler, cher monsieur!



Il y a un travail qui demande un peu de mal, mais qui rapporte une fortune en très peu de temps, ça vous intéresse?

Bien sûr! c'est quoi?

Des saucisses!



Attention! Je ne vous cache pas que cela demandera de votre part un petit investissement de départ!

On a pas un fond!



Pour ça, pas de problème! Je connais les banques d'ici! Elles ne feront aucune difficulté pour vous prêter de l'argent! Vous avez de bonnes têtes!

De l'argent pour quoi faire?



J'ai quelque chose à vendre!



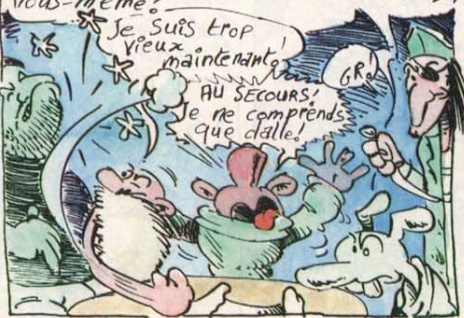
Ceci est le plan d'un trésor fabuleux!



Vous voulez nous vendre le plan d'un trésor, c'est une plaisanterie!



Qu'est-ce qui prouve que cette carte n'est pas bidon? Pourquoi la vendez-vous au lieu d'aller chercher le trésor vous-même?



MAIS pour prouver ma bonne foi, je partirai avec vous! Je vous louerai mon bateau pour vous rendre, sur l'île où se cache le trésor!



Ne vous en faites pas! Mais dites-moi vite si vous êtes d'accord! Comme vous le voyez, nous ne sommes pas les seuls à nous intéresser à cette carte!



... Et ces gens ont l'air de s'y connaître! c'est d'accord, nous acceptons... si nous allons dehors.



Venez, nous allons aller à la banque!

A deux heures du matin? Vous allez trouver une banque ouverte?



Bien entendu! Je connais une banque très sympathique! ce sont des amis, vous verrez!



c'est ici! ce brave Fredo doit être là! c'est la première fois que je vois une banque comme ça!



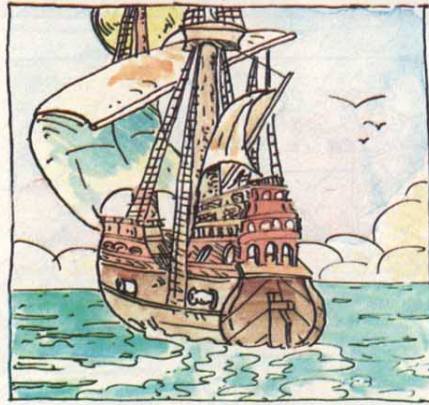
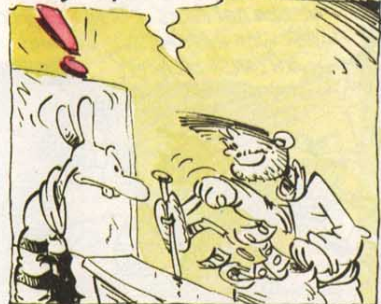
Salut! Je t'amène deux bons amis, ils sont un peu fauchés, en ce moment!



Vous me faites un chèque sans provision de dix bâtons et moi je vous donne les billets. Je vous les sers à la pression?

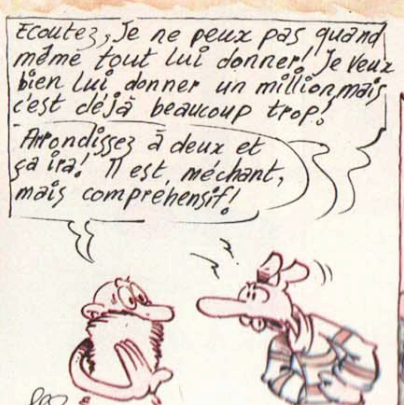
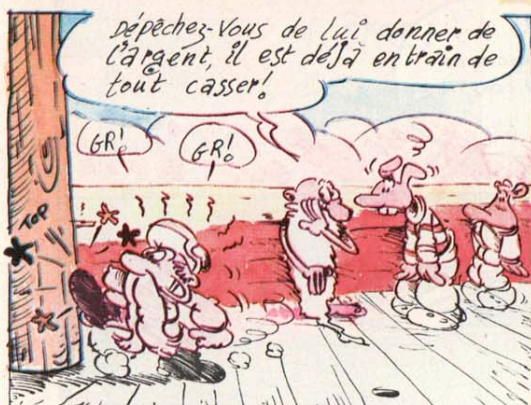
sacrés veinards, voilà! Lorsque vous reviendrez avec le trésor vous serez riches comme crésus! Ha ha ha ha!

Demain, nous partons pour la grande aventure. Rendez-vous sur mon bateau! Nous avons encore à affronter mille dangers!



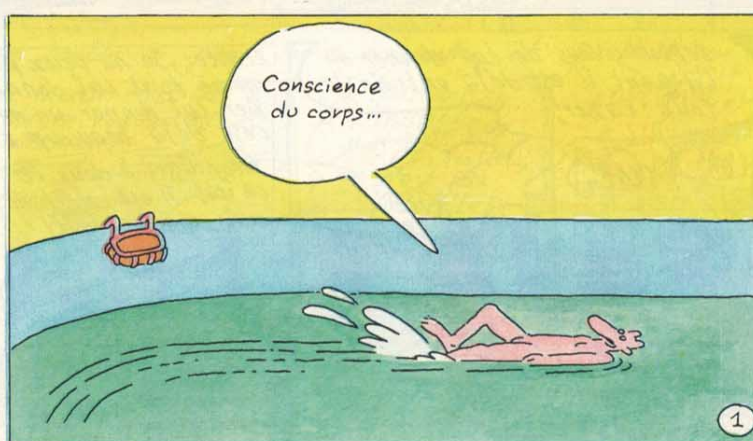
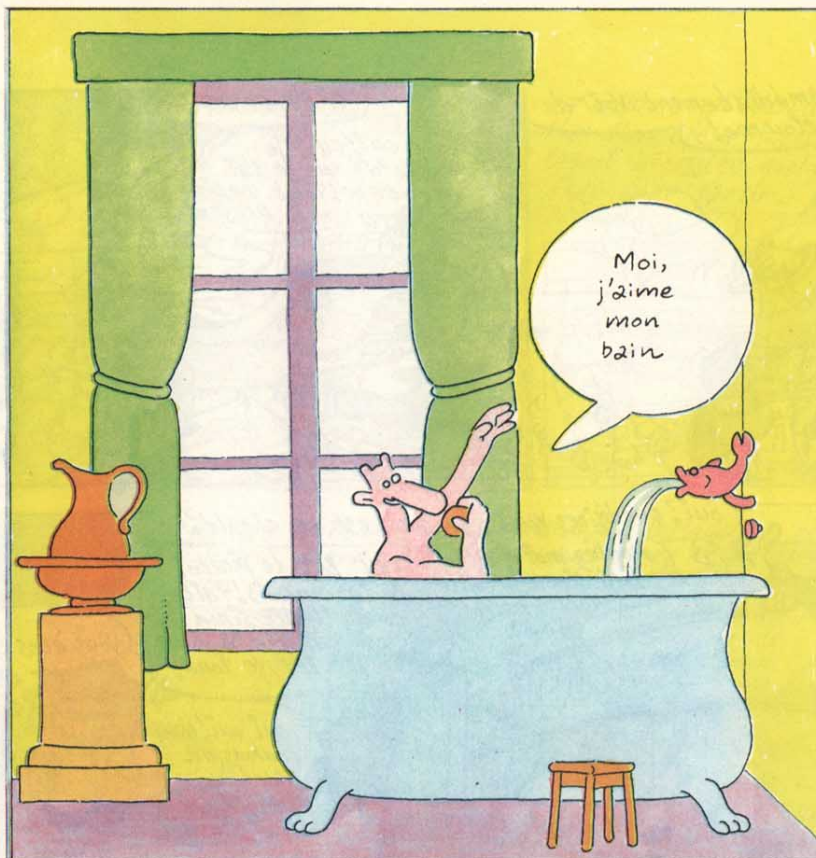
Le voyage semble se passer sans encombre, et pourtant, un matin la vie de marin n'est pas désagréable! ce voyage est un enchantement.

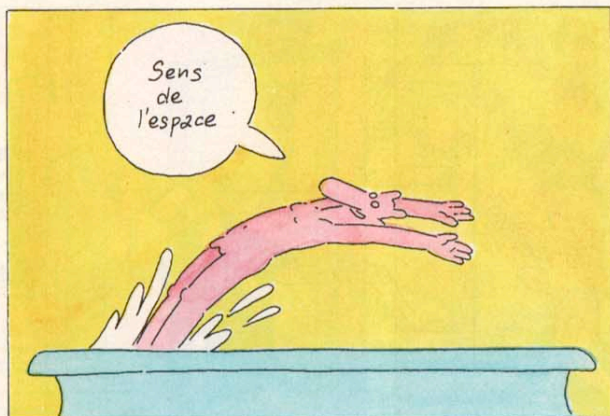


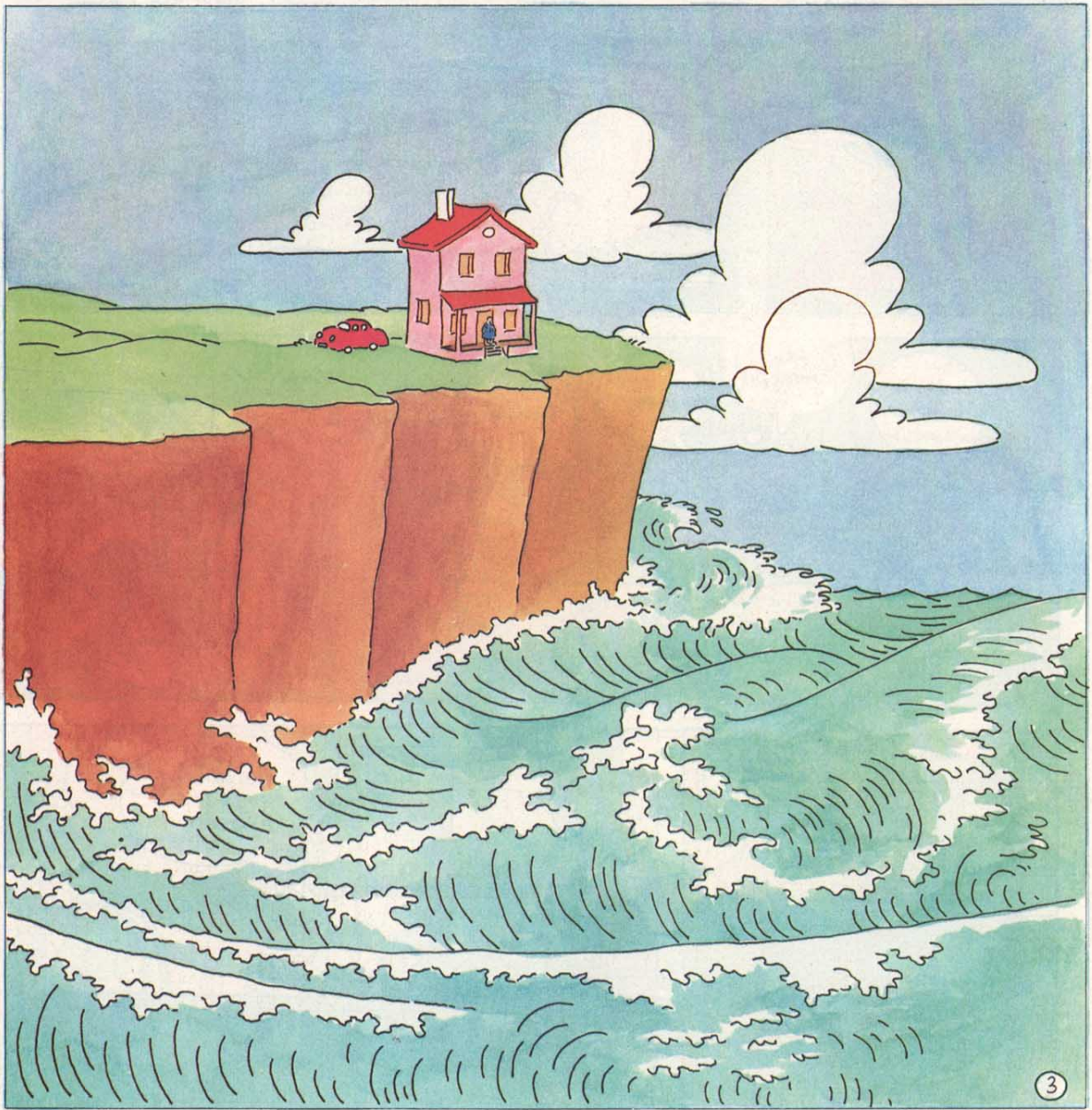
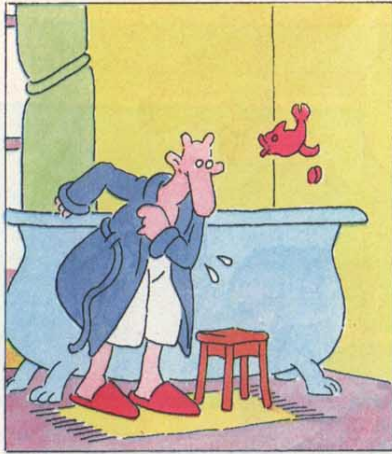


(à suivre)

Un bon bain

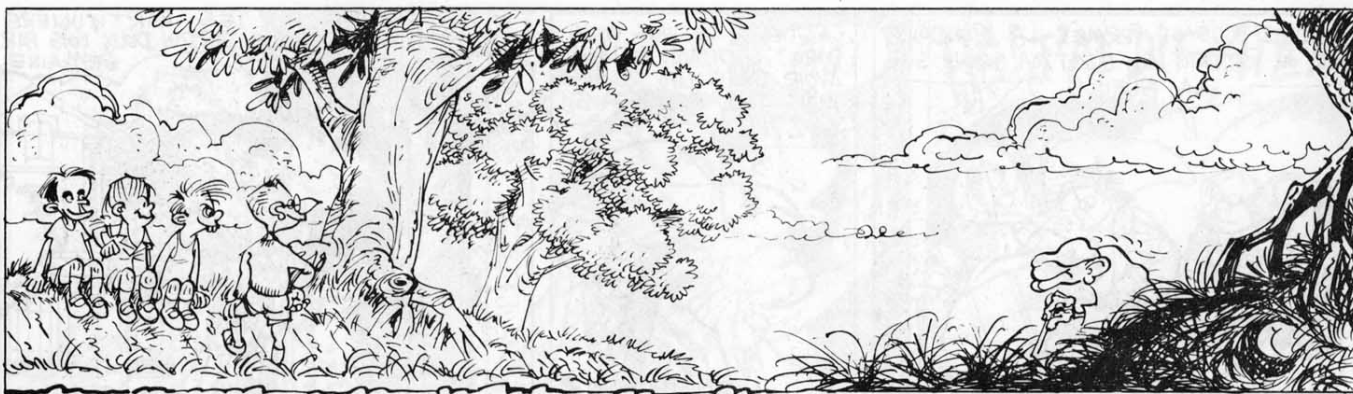






③

Martiny-petit-roulet



LES BELLES HISTOIRES DU VIEUX TUEUR

ASSEYEZ-VOUS ET FERMEZ-LA PENDANT QUE JE RACONTE, OU C'EST MA CANNE SUR LA GUEULE.



LAQUELLE JE VAIS VOUS DIRE?... OUAIS, JE DEVAIS AVOIR DANS LES 20 ANS MAIS J'EN PARAISSAIS 27...



J'ÉTAIS EMPLOYÉ PAR DES PARTICULIERS POUR M'OCCUPER DE LEUR JARDIN DEUX FOIS PAR SEMAINE.



ILS AVAIENT UNE FILLE, SOLANGE, À QUI JE PLAISAI, ELLE AUSSI JE TROUVE QU'ELLE ME PLAISAIT...



C'EST QUOI QUE VOUS FAITES?

C'EST UN SECRET, JE VAIS VOUS LE DIRE À L'OREILLE



EH BIEN?!



ON POURRAIT NOUS ENTENDRE... NE CONNAÎTRIEZ-VOUS PAS UN ENDROIT SÛR?

LA REMISE!



C'EST UNE VICIEUSE, PENSÉ-JE, ÇA VA PAS TRAÎNER...



ALORS, QU'EST-CE QUE VOUS FAISIEZ?



JÉ REMUAIS DES MOTTES. J'ADORE REMUER LES MOTTES

AH?



SURTOUT AVEC MA BÈCHE

OH! UNE BÈCHE À CINQ DENTS! COMME ÇA DOIT BIEN REMUER!





ALORS MOI, QUAND ON ME GRONDE, JE VOIS ROUGE. J'AI JAMAIS ÉTÉ MAÎTRE DE MA FORCE, ALORS VOUS PENSEZ, À 20 ANS! JE LA PRIS PAR LES PIEDS...



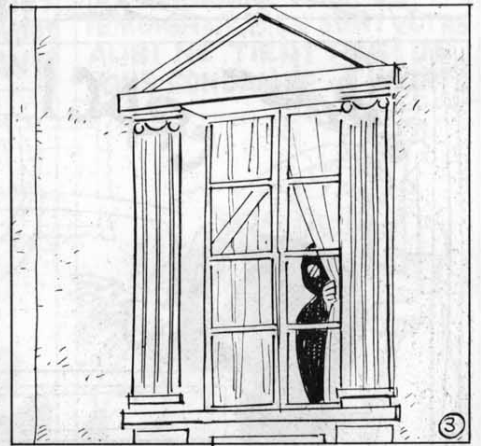
APRÈS, JE LA MIS DANS UN VIEUX SAC...



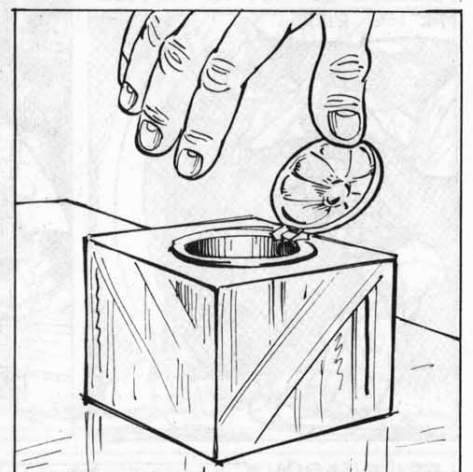
...ET L'ENTERRAI



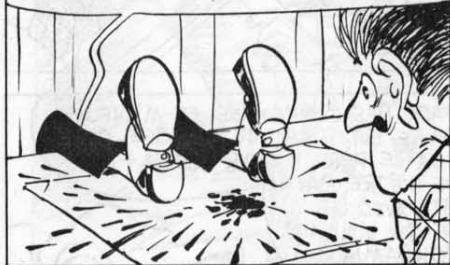
ET VOILÀ! MADEMOISELLE N'AIMAIT PAS LA TERRE! FAUDRA QU'ELLE S'Y FASSE, MAINTENANT!



J'AVAIS DÉJÀ OUBLIÉ CETTE HISTOIRE LORSQUE, TROIS JOURS PLUS TARD...



IL FAUT QUE L'ON **CROIE** QUE VOUS M'AVEZ TUÉ! VOUS IREZ EN PRISON, VOUS SEREZ CONDAMNÉ, PUIS J'APPARAÎTRAI. LE JUGE DEBOUDIN, QUE JE N'AIME PAS, SERA RIDICULE, MÛTE À HAZEBROUCK, D'OÙ IL NE POURRA PLUS COUCHER AVEC MA FEMME.



SANS VOULOIR VOUS DÉCEVOIR, JE CROIS BIEN QUE JE VOUS AI TUÉ, LA.



AH, LA, LA, SI JE NE M'ÉTAIS PAS PRÉCIPITÉ, ÇA NE SERAIT PAS ARRIVÉ. JE N'AI JAMAIS SU RACONTER... PAR CONTRE, VOUS, J'AI IDÉE QUE VOUS ÊTES FORT.



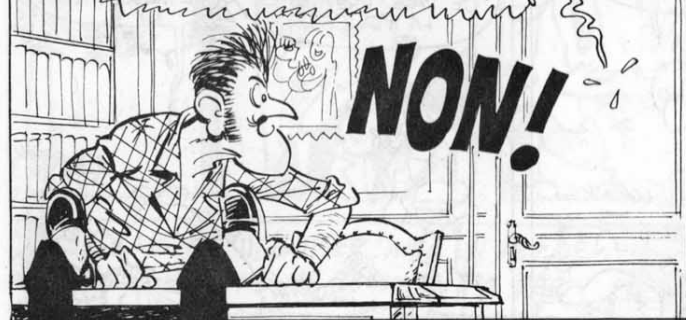
J'EN SUIS SÛR, AVANT QUE JE NE MEURE, J'AIMERAIS QUE VOUS ME RACONTEZ COMMENT ÇA S'EST PASSÉ AVEC MA FILLE. ÇA DOIT ÊTRE CROUSTILLANT.



...ET COMME JE LUI ENFONÇAIS... MERDE, JE CROIS QUE CETTE FOIS IL EST MORT!



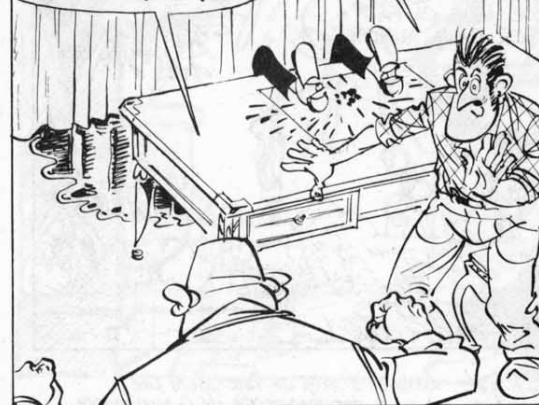
C'EST MOI, DEBOUDIN! TON VIEIL AMI! JE SAIS QUE TU ES LÀ! J'ENTRE!



COMMENT, NON? AH-AH-AH! NE ME DIS PAS QUE TU TRAVAILLES!



QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA?



RIEN!

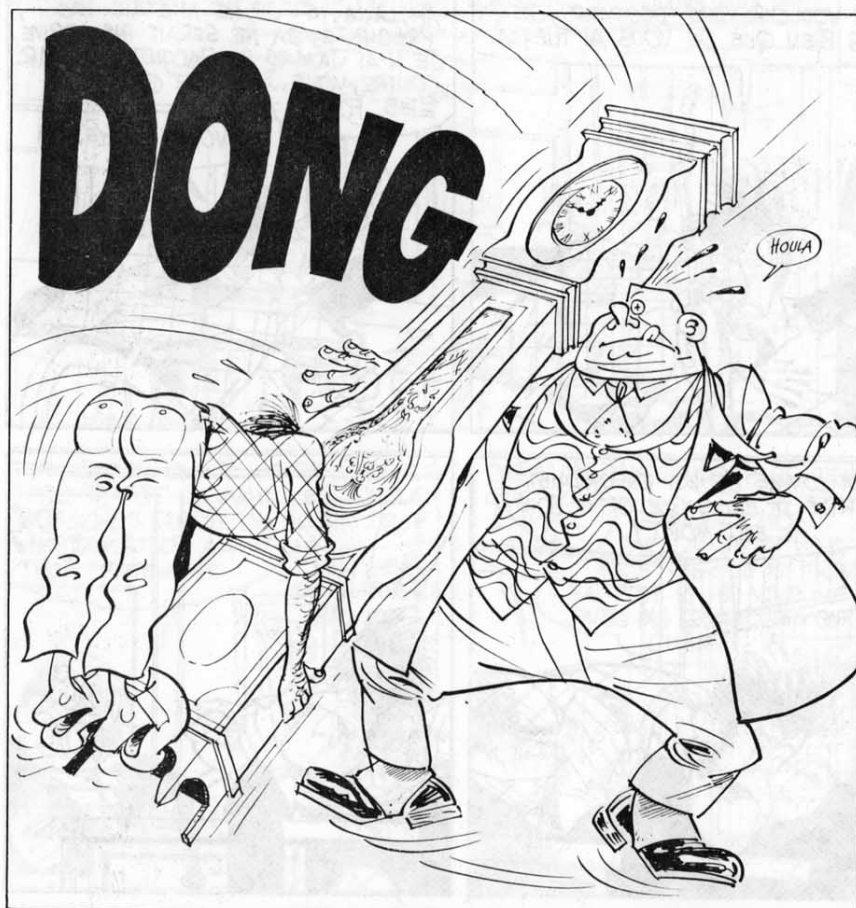
C'EST VOUS QUI L'AVEZ TUÉ! NE NIEZ PAS! OÙ ÉTIEZ-VOUS À L'INSTANT?

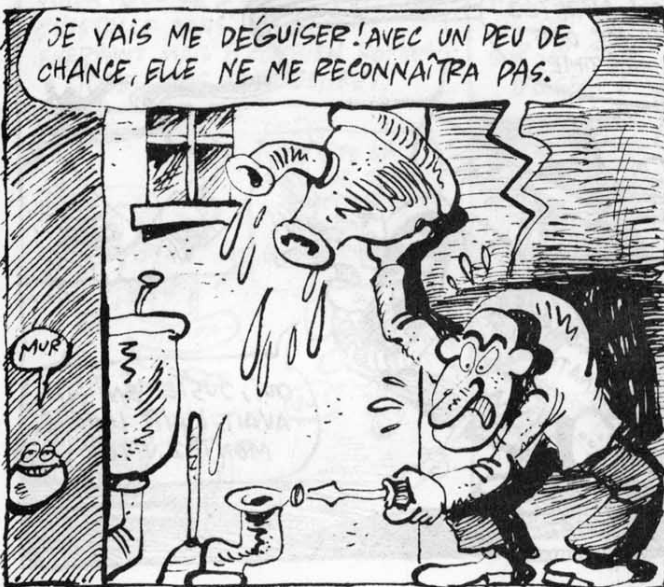


CHEZ MOI! J'ÉTAIS CHEZ MOI!

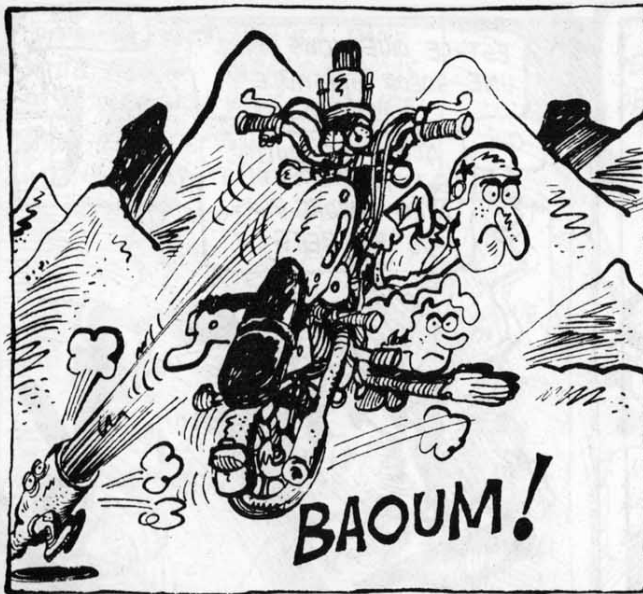
ET PERSONNE POUR EN TÉMOIGNER. BIEN SÛR! VOTRE ALIBI NE TIENT PAS! JE VOUS CONDAMNE À MORT!

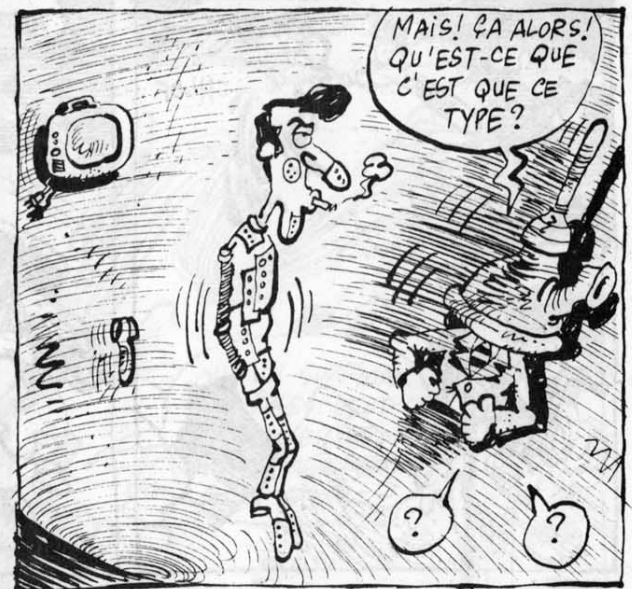
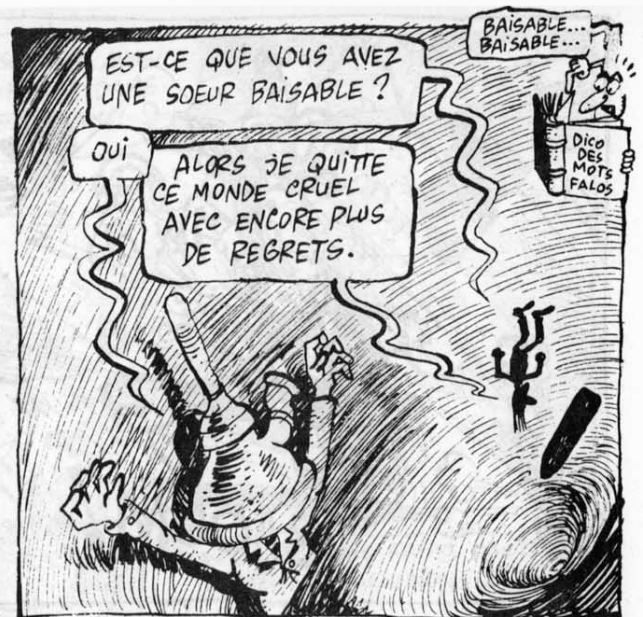


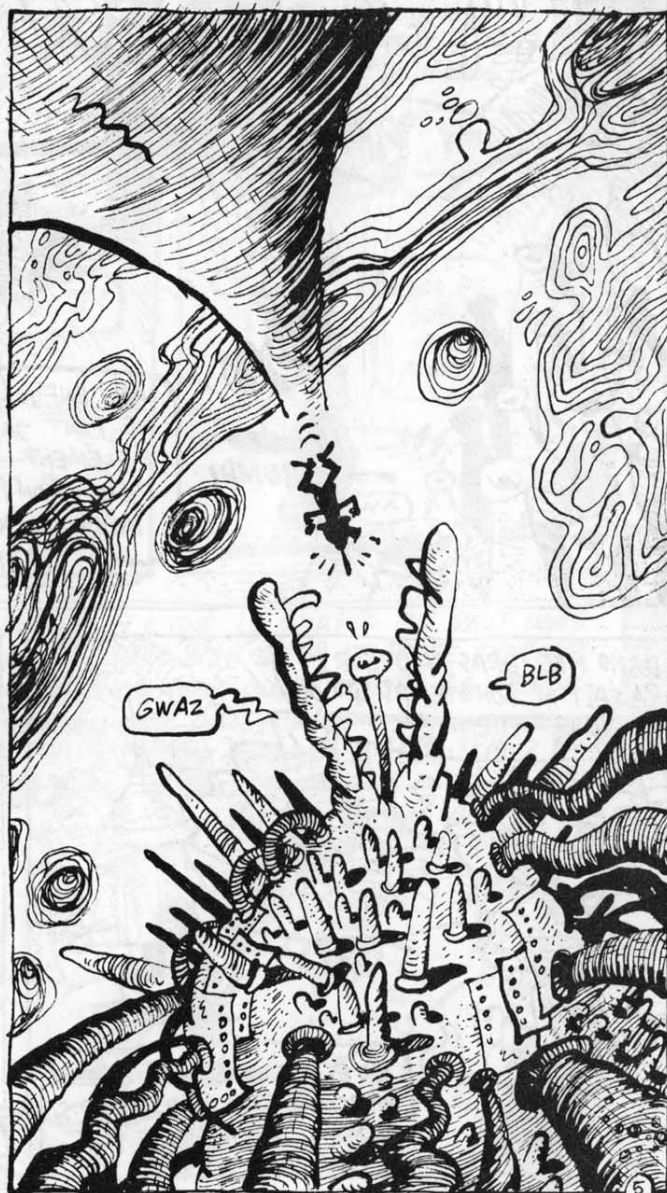










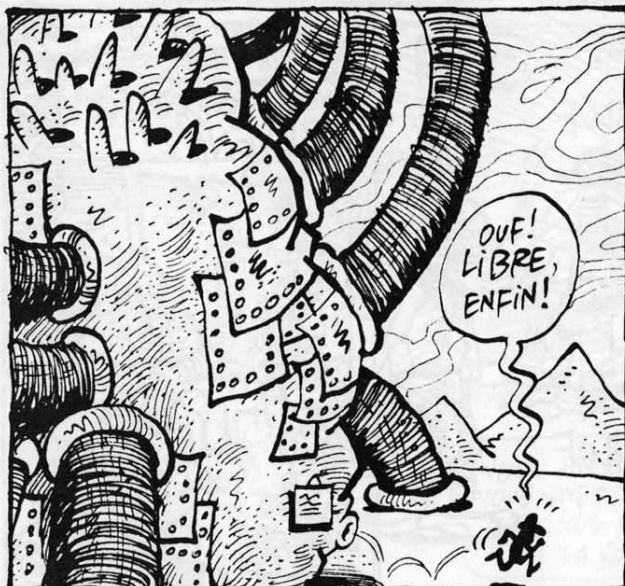












C'ÉTAIT UNE AVENTURE DE RAYMOND ZNAFUL!!

PAUL CARALT

POLARS

A CAUSE de la mode, les parutions et rééditions de polars sont très nombreuses en ce moment. Stockez, car il n'est pas probable que cette surabondance dure très longtemps. La concurrence a déjà porté quelques mauvais coups : Au moment où j'écris, la collection Red Label de PAC semble morte (nous reviendrons sur elle dans quelques instants), tandis que la collection Sanguine, ayant perdu son éditeur, poursuit une existence autonome sous une présentation nouvelle, et sur le même terrain qu'Engrenage - néopolar français au format de poche -, misère moderne et défonce suburbaine dans *Meurtres modernes* de J-P Galland, privé calamiteux et hard-rock dans *Branq' à part* de Bauman (qui semble être le Richard Morigiève, auteur d'*Allez les verts*, paru dans Sanguine première manière), enfin bande d'affreux anciens combattants dans *les Bathy d'Afs* du robuste tandem Bastid-Martens (nous reviendrons là-dessus aussi, mais une autre fois).

Quoi qu'il en soit, l'actualité de l'automne 80 est abondante. Voyons ça.

SÉRIE NOIRE

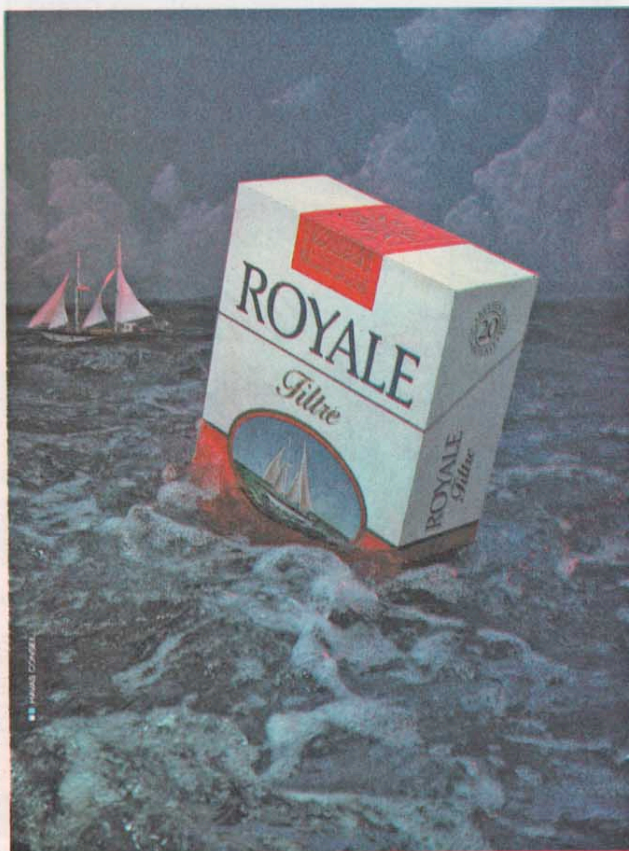
Objet de sauvages attaques, y compris ici, chaque fois qu'elle se permet de menues faiblesses, la Série Noire est en fait redevenue sereinement bonne depuis qu'elle a repris un rythme de parution raisonnable, ce qui commence à faire plusieurs années. Et à côté de ses menues faiblesses, elle publie un beau petit lot de textes remarquables, l'air de rien.

Dans les numéros 1786 à 1796, il y a des banalités, mais rien d'exécration. On peut se passer de *Cible 5* de George Markstein (1789), petite chose d'espionnage, proprette, mais qui accumule les clichés. *Court-jus* de Thomas Chastain (1791) a un sujet original (le chantage aux coupures de courant) ; *Panique en première page* de Linda Stewart (1794) est écrit avec dextérité (une chute au bout de chaque paragraphe) sur un sujet très classique (à l'intersection de *Bas les masques* et de *la Cinquième victime*, pour ainsi dire) ; *Des serpents sur vos têtes* d'Alan Scholefield (1787) fouille des psychologies dans une situation renouvelée (la maison assiégée, otages à la clé, contient aussi un mamba noir, le serpent venimeux le plus dangereux du monde, en liberté) ; mais ces trois romans sont seulement des ouvrages « de série ».

Il me semble qu'on s'élève d'un cran avec *la Grande Poisse* de Rex Burns (1790). Ça se présente pourtant comme une enquête de police classique, avec l'habituel documentaire sur le dur métier de flic et la dureté de la grande ville, rehaussé ici d'un peu de pittoresque *chicano*, et situé inhabituellement à Denver. Mais d'abord le style « behavioriste » est très bien utilisé : par exemple rien ne sera dit explicitement de la misère sexuelle du héros, tout devra être déduit de quelques notations concernant les passantes qui, comme leur nom l'indique, passent, et de son ré-

gime alimentaire de solitaire (des surgelés distraitement réchauffés tard dans la nuit). Et surtout l'on s'aperçoit, le livre refermé, qu'il est ouvert : l'affaire qui a été exposée et résolue entre la première et la dernière page n'est qu'un épisode mineur de ce qui se passe dans ce roman, de ce qui y passe ; les méchants courent tous les jours, et donc les flics aussi - ces 250 pages-ci ne sont qu'un épisode visible d'une *saga* secrète, bien plus vaste, interminable, voilà l'impression que donne cet ouvrage, dont les premières cinquante pages paraissaient d'abord banales. C'est intéressant.

Intéressant aussi *la Rue devient folle* de Malcolm Braly (1792), fable sociale assez intellectuelle, déguisée en polar : Pour se protéger de la violence urbaine grandissante, un immeuble de « petits-bourgeois » (professions libérales, anciens intellectuels bohémiens devenus cadres moyens de la culture, etc.) embauche un garde ; celui-ci sait se rendre indispensable, au point de devenir enfin le vrai maître de ses employeurs. Vicelard, l'auteur fait croire à un suspense ; il fait croire que la question est de savoir si le garde lui-même organise les agressions qui le rendent indispensable ; il fait croire que le livre monte vers un paroxysme. Et comme il n'y aura



pas de paroxysme, le lecteur hâtif sera déçu. Qu'il relise, pour apercevoir ce coup-ci le vrai sujet du livre : la panique de la classe moyenne face à la crise de la société ; la dégradation caractéristique de l'ex-« jeune talent » devenu feuilletonniste de télé, alcoolique chronique, père faible, amant minable ; l'irrésistible ascension d'un *prétorien*. Par la vertu de l'ordre alphabétique, Braly prendra place, dans les bibliothèques Roche et Bobois, entre Ballard et Brecht. Bien.

Les trains ne siffleront plus de Peter Heath Fine (1793) est un des deux chefs-d'œuvre de cette tranche-ci de la SN. Sur un sujet qui, toutes ces dernières années, a été longuement battu et rebattu par des manchots – la bombe atomique fabriquée par des particuliers – Fine enterre tout le monde haut la main. C'est qu'il a évité de croire que la bombe A « sauvage » constituait à elle seule un sujet. Il la laisse en bordure de cadre, cette bombe. Il nous offre un documentaire brillant et étonnant sur le trafic ferroviaire et ce qui va avec : les trimardeurs, le *dispatching*, l'administration des chemins de fer, la procédure d'enquête en cas d'anicroche. Vu la nature de l'anicroche (où diable est passé ce wagon de plutonium ?), d'autres administrations entrent en scène : l'Agence de Protection de l'Environnement, le FBI, etc. A l'intérieur de ces lourdes organisations, lentes à se mettre en branle, les individus ne peuvent être efficaces qu'en se débattant contre les systèmes qu'ils servent. La valeur et l'importance des très nombreux personnages se mesurent à leur excentricité, le pompon revenant à l'enquêteur des chemins de fer Mulloy, complètement ravagé intérieurement, larguant derrière lui tous les ponts, et les ordres et la discipline, et la loi, et la sobriété, et la santé, et tout le reste. Mais, dans cette narration « unanime » qui ne cesse de sauter d'un bout à l'autre du réseau ferré, et jusqu'au Mexique, tous les personnages sont, plus ou moins subtilement,

fouillés – jusqu'au cœur. Et puis c'est rudement bien écrit, avec un impressionnant sens de l'ellipse : De même que Fine laisse la bombe hors-champ, il ellipse presque toutes les scènes de violence. Sauf dans un étonnant duel au soleil qui relève du western, les morts brutales ont lieu dans le noir, ou dans la pièce à côté, elles nous sont annoncées en une phrase, *post festum* et pan dans l'estomac. Qui diable, chez tous nos modernes si avides de sang, aurait eu l'élégance d'ellipser même une scène de crucifixion sadicomystique ? Je pose la question.

L'autre chef-d'œuvre de cette tranche-ci est la bouffe est chouette à *Fatchakulla* de Ned Crabb (1786). Ayant épuisé ci-dessus mes fonds-de-tiroir d'éloquence, je me contenterai d'affirmer que c'est la plus désopilante histoire de péquenots qu'on ait pu lire depuis les célèbres *Fantasia chez les ploucs* et *Aux urnes les ploucs !* de Charles Williams. Ici il est question de la Floride pauvre, pleine de rustiques tarés mais modernes (il y a un même prénommé Module Lunaire, et l'ad-joint du shérif a l'effigie de Yoko Ono nue sur son T-shirt), de superstitions sinistres, de crimes horribles, et de bière. L'auteur s'offre un gag référentiel d'une joyeuse débilité en faisant de son héros un Sherlock Holmes du bayou, qui remplace la cocaïne par des cuites et le violon par du banjo, flanqué d'un pseudo-Watson qui cumule les fonctions de médecin-légiste et de vétérinaire.

Nous avons évoqué déjà *Rapt-time* de Robert Destanque (1788) ; nous laissons provisoirement de côté *Luj Inferman' chez les poulets* (1795), nouvel épisode du fameux cycle de Siniac, les deux monstres devenant cette fois flics. (Au fait, il y a un gros dossier Siniac, avec longue interview, dans la revue *Polar* n° 14.) Nous laissons de côté aussi *Astrologie d'un meurtre* du grand Stanley Ellin (1796) ; ce *whodunnit* moderne n'a pas l'envergure de la plupart des Ellin, il est ce-



pendant excellent, nous reviendrons très bientôt sur cet écrivain, l'actualité y invite.

EXHUMATIONS

Les exhumations bienheureuses dues à la mode polar, ce sont d'abord les rééditions qui se poursuivent en abondance.

Chez Marabout, je n'ai pas encore mis la main sur les trois Ross McDonald ; mais les trois McBain, *Dans le sac*, *Souffler n'est pas tuer* et *Soupe aux poulets*, écrits à la fin des années 50 et traduits alors dans la collection Un Mystère, reviennent s'ajouter à la saga du 87^e commissariat d'Isola.

On retrouve au Carré Noir McBain et le 87^e dans *Du balai !* (CN 360) et *la Hache* (CN 362). *Cochons de parents* de Burt Hirschfeld (CN 361), avec son sujet moderniste – un réseau d'adolescents extermine systématiquement leurs géniteurs – tranchait en son temps sur une Série Noire devenue un peu grise, mais il ne tranche plus. *L'Inconnue* de Mark McShane (CN 363) est une nouvelle occasion de découvrir ce petit maître aux publications dispersées et à l'inspiration souvent très glauque. *Ronde de nuit* de Thomas Walsh (CN 364) est un des deux classiques de cet auteur, et l'autre vient aussi d'être réédité, c'est le fameux *Midi gare centrale* (NéO) dont presque toute l'action se déroule à l'intérieur d'Union Station, dont nous explorons tous les recoins et tous les us et coutumes, du très joli boulot.

NéO réédite aussi un bon recueil de contes glauques de Frédéric Dard, *Histoires déconcertantes* ; et un délectable Stanley Ellin, *le Huitième cercle de l'enfer* (nouveau motif pour revenir très bientôt sur cet auteur) ; et enfin des nouvelles de Fredric Brown, jusqu'ici dispersées, et réunies à présent sous le titre *Une nuit à la morgue*, avec une préface de François Guérif.

Guérif s'est démené comme un bon diable pour faire connaître ici les œuvres policières de Brown, dont il a fait publier six inédits dans Red Label. D'une manière générale, à côté d'une

multitude d'autres activités polareuses, Guérif a excellemment pratiqué l'exhumation d'inédits anciens, plus excitante pour les collectionneurs fanatiques que les rééditions. Morte ou pas, la collection Red Label a, en quelque vingt-cinq titres, bien mérité de la patrie (quoiqu'elle écorche parfois l'idiome national) : six Brown, un Goodis, un Latimer, plus de 50% de « classiques inédits », sans parler des révélations. Dans dix ans, si on n'est pas morts, on en parlera en sanglotant parce que des sagouins nous auront piqué tout ça, comme d'habitude. Stockez. Cadenassez. Piégez le cadenas.

Guérif avant Red Label, c'était déjà les éditions Guénaud : James Cain, Ross McDonald, Chester Himes. A présent c'est Clancier/Guénaud/Polar et, outre *l'Almanach* de Lebrun, et *le Dernier train d'Austerlitz* de Léo Malet, c'est un inédit de David Goodis, *Epaves*, et on en attend d'autres. Signalons au passage que la revue *Polar*, toujours 33, passage Jouffroy 75009, vous propose pour 25 F franco ses numéros 10 à 13 contenant en feuilleton *Cassidy's girl*, toujours Goodis, toujours Guérif, non mais dites-moi mais c'est un véritable empereur du crime, ce type.

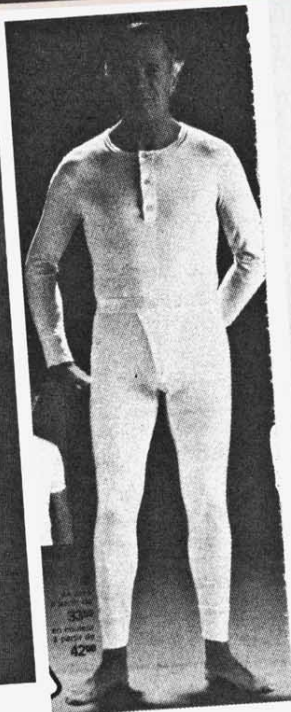
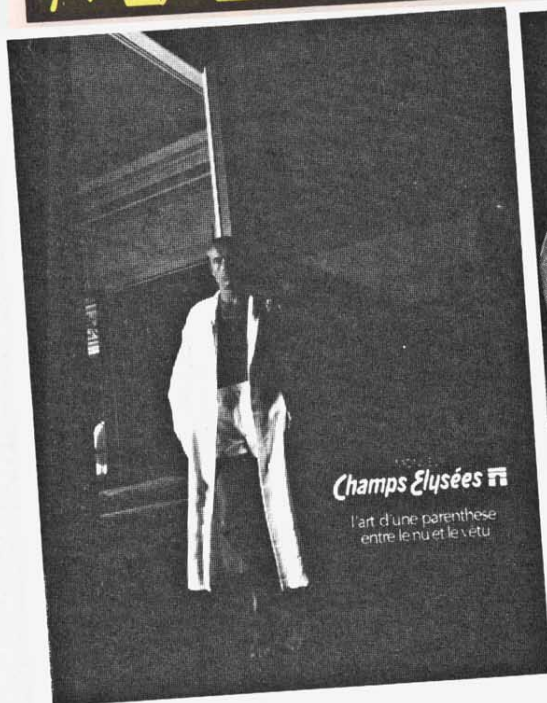
Vive l'empereur !

Manchette

PS. Puisque, sous l'avalanche, la « critique » s'est changée en énumération panique, énumérons encore un peu : sortie en volume, mince et bon marché, du feuilleton concocté pour *Libération* par Jerome Charyn et Michel Martens, *Arnold, le geek de New York*. Réédition d'un autre avant-gardiste, Vautrin, dont le *Billy-ze-kick*, après être passé par la SN et le CN, se retrouve avec les autres Vautrin récents chez Mazarine. Suite des *Harry Dickson* à la Librairie des Champs-Élysées. *Le cri du Hibou* de Patricia Highsmith au Livre de Poche, et *la Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil* de Sébastien Japrisot chez Folio. Je halète. On sonne. Le facteur. Un service de presse du Masque. Où cela s'arrêtera-t-il ?



MADIE FÉE DU LOGIS



1968 : ÉTUDIANTS ET BONNETIERS MÊME COMBAT !

APRÈS enfantement un tantinet laborieux, un succès énorme qui dépasse même ses « parents », le collant envahit tout. Des minettes aux grand-mères, c'est un accueil enthousiaste. « La minijupe était approuvée par le courant progressiste ; le collant a été inventé et imposé par le courant traditionaliste, conservateur et réactionnaire. Ce sont essentiellement en France les milieux catholiques qui ont fait campagne en faveur du collant, ... car l'habillement de la femme n'est pas une réalité isolée. Et la lutte qui se déroule en ce domaine n'est que l'expression d'une conception que la société a de la femme. Il en a été de la minijupe et du collant comme du droit féminin à la contraception et à l'interruption de grossesse. » Style hypér-sérieux, mais plein d'idées intéressantes dans ce bouquin (1), comme cette enquête faite auprès des femmes à propos des publicités de collants : « Les femmes préfèrent finalement aux pin-ups lascives des images d'autosatisfaction et de bien-être, de femme active, dynamique, sympathique. Donc une nouvelle image de la femme. Le collant est une défense et une arme. Le bas était devenu un instrument érotique, et un objet fétichiste pour tous les hommes. Dans le vécu fantasmagique de la femme, le collant est typique de l'image que la femme se fait d'elle-même. Elle n'est plus une femme-objet dont la seule puissance vient de l'homme qu'elle peut séduire et retenir. Le collant est vécu par la femme comme un étui. Cet étui de protection la restaure dans

son intégrité sociale qui lui permet de ne plus se sentir vulnérable. »

Cette analyse très fine s'applique également au retour en grâce des bas depuis ces toutes dernières années. En effet, lorsqu'une jeune femme, en 1980, choisit de porter un porte-jarretelles et des bas, c'est une décision personnelle, volontaire, de redevenir vulnérable. Malgré les campagnes d'intoxication parues dans la presse féminine sur le boum des porte-jarretelles ces dernières années, les fabricants font la moue, car cela ne concerne qu'une infime frange de jeunes intrépides avides de tout connaître. Cet accessoire reste très marginal, et en tout cas réservé aux tenues habillées. L'activité quotidienne reste vouée aux collants.

En pleine période de la minijupe, les cerisiers roses du côté de Troyes voyaient les machines sophistiquées des bonnetiers produire plus de 300 millions de collants par an. (Comme chacun devrait le savoir, Troyes est la capitale de la bonneterie française et la préfecture de l'Aube.) Les Françaises achetant en moyenne quinze collants par an, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes de la consommation. Même le mois de mai de cette fameuse année 68 ne va pas bouleverser vraiment les choses. Pour monter sur les barricades, quoi de plus confortable qu'un Mitoufle ?

Les bonnetiers enrichis par les collants ne vont pas laisser passer la leçon de mai 68. L'imagination prend enfin le pouvoir et laisse le champ libre à la fantaisie. Mais cette fois, ce ne sera pas seulement les femmes qui en bénéficieront. Personne ne sera oublié. Les enfants et les hommes auront désormais le choix entre des formes et des matériaux nouveaux. Un vent d'esthétisme

souffle sur les bureaux d'études, façonnant et devançant les désirs des acheteurs potentiels. La société de consommation et la publicité feront le reste. Les journaux reflètent à longueur de pages l'image d'une famille dynamique et raffinée jusqu'à dans sa lingerie intime.

Depuis plus d'un siècle, les hommes occidentaux se limitent dans leur habillement aux couleurs sombres et au linge blanc. Depuis toujours les parents pauvres du sexy intime, les hommes, devaient se contenter de caleçons longs en jersey informes, de slips mal coupés, pendouillants avec, comble de l'horreur, la fameuse poche-kangourou. Un vrai remède contre l'amour, comme dirait ma grand-mère ! Pratiquement oubliés, les caleçons courts, dits « américains », exigeaient de véritables courses au trésor de la part des amateurs têtus (2). Le coton et le blanc régnaient partout (sauf peut-être pour le bleu marine réservée aux prolos... Pourquoi ?). Au nom des femmes de France, merci aux stylistes bien inspirées qui proposèrent des formes, des matières, des couleurs nouvelles pour la parure de nos hommes ! Nous nous sommes tellement habitués à cette variété et à cette fantaisie, qu'il est parfois difficile de réaliser que cette véritable révolution date d'à peine dix ans ! Les publicités pour les slips masculins n'apparurent que timidement, et qui se souvient encore des remous provoqués par Eminence et son minet tout nu paraissant sur toutes les pages des quotidiens ? Une vraie révolution, je vous dis.

Roi incontesté des théâtres de boulevard, le caleçon américain se survit. Pas un amant dans un placard qui n'exhibe un caleçon à fleurs. Fallacieuse impression qui reflète mal les habitudes intimes des Français. Pourquoi les metteurs en scène adoptent-ils ce symbole sexuel viril ? Le slip paraîtrait-il trop indécent, ou les comédiens trop pudiques ? Il semble que les mêmes scrupules n'aient pas régi les habitudes des comédiennes. Un come-back s'amorcerait pour le caleçon américain. Récemment, « le Nouvel Observateur » révélait les meilleures adresses parisiennes pour se procurer ce nouvel accessoire du sexy au masculin. Quelques questions, quelques lectures ont confirmé mon impression : au royaume du caleçon, la femme est omniprésente. Au niveau de la fabrication, les stylistes sont presque toutes des femmes, et les usines de bonneterie emploient une majorité d'ouvrières. D'un côté et de l'autre du comptoir, les femmes se retrouvent encore dans le rôle de la vendeuse et de la cliente, puisque plus de 80 % des slips sont achetés par des dames. Pas du tout la même proportion ni les mêmes mobiles qui amènent les amateurs dans les lingerie de dames. Je n'aurai pas la mesquinerie de faire allusion aux lessives...

Une enquête du Centre d'études ménagères m'a permis d'en apprendre de belles sur les caleçons 1980. Les commentaires, je les ai trouvés sous la plume de Claude Lejeune dans le n° 20 du « Gai Pied ». Seulement deux slips par an et par homme ! Le choix se fait 51 % pour la coupe, 27 % pour la qualité, 10 % pour la marque et 11 % pour le prix. Deux profils se dégagent :

- le slip du jeune mâle, varié, en coton ou matière synthétique, blanc ou couleur, taille basse ;
- le slip de l'adulte : coton, blanc, ouvert (le kangourou garde 60 % d'adeptes !).

Les publicitaires l'ont bien compris, qui distinguent d'un côté le slip blanc en coton pour le mari, le reproducteur, le père, et de l'autre le jeune, dynamique celui qui possède un certain potentiel érotique et qui porte un slip de couleur.

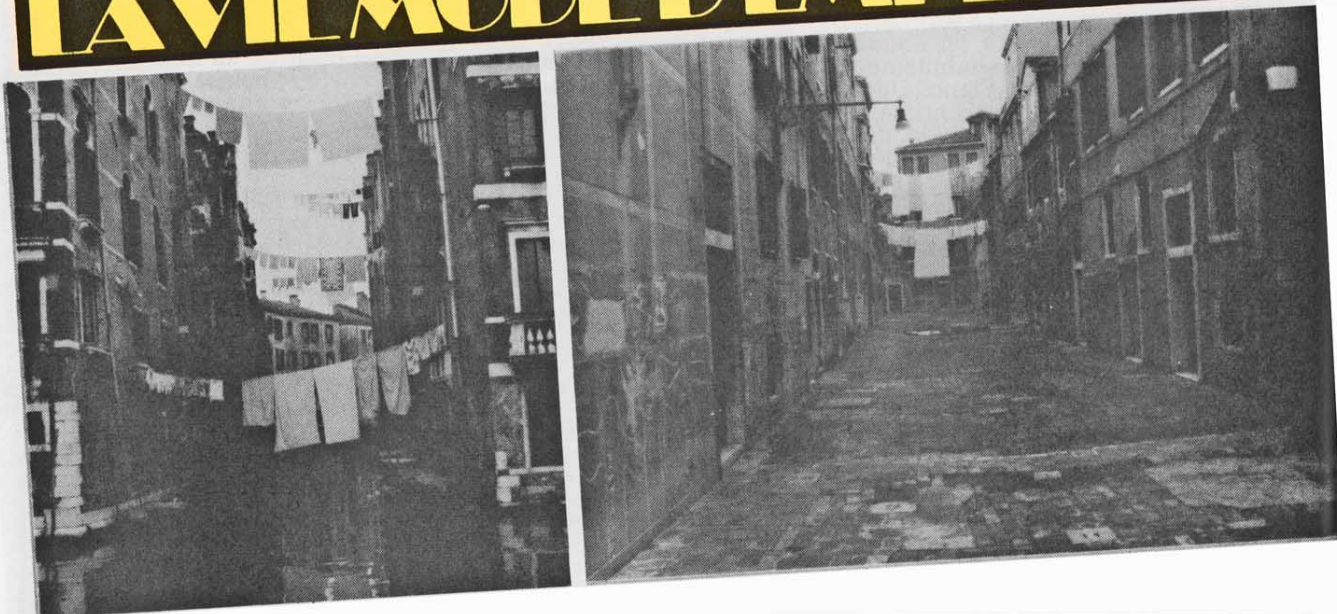
« Apparemment banal, l'achat d'un slip est pour quantité de mâles – ou assimilés comme tels – un acte ressenti inconsciemment comme typiquement féminin. Si l'amorce d'un changement dans les mentalités est manifeste, l'achat d'un slip est pour beaucoup une épreuve. Et quelle épreuve ! C'est en quelque sorte se mettre à nu symboliquement ; c'est prendre en charge sa sexualité, son sexe, son corps. Choisir le modèle, la taille, questionner sur les avantages de telle ou telle marque ou telle forme, puis enfiler le morceau de tissu dans un salon d'essayage... est au-dessus des forces d'un mâle moyen. » (2) La suite de l'article apparaît comme un reproche généralisé contre l'engance féminine acheteuse de slips. Hommes de tous les pays unissez-vous ! Il est grand temps d'agir en adultes, et les pédés montrent le chemin. « Et nous, les obscurs qui commençons à parler, comment nous situons-nous ?... Quant aux modèles proposés par les boutiques spécialisées dans la lingerie fine pour pédés « in », ils n'ont d'équivalent dans le délire que leur prix. »

Après vingt siècles de carcans imposés par et pour les hommes, les femmes se vengeraient-elles plus ou moins consciemment en choisissant les caleçons de leurs hommes ? Cela dit, dans cette lutte contre la laideur, un seul mot d'ordre : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! »

- (1) « Psychosociologie de la mode », Marc-Alain Descamps, P.U.F.
 (2) Comment ne pas penser à ce sujet à cette citation de Virginia Woolf « Je déteste acheter un porte-jarretelles. Cela vient en partie, je crois, de ce que pour acheter un porte-jarretelles il faut rendre visite à la pièce la plus secrète, au fin fond d'une boutique ; il faut se mettre en chemise. Des femmes en satin noir brillant vous regardent avec des yeux fureteurs, et ricanent. Quoique puisse révéler cette confession, et je soupçonne que c'est quelque chose qui n'est pas en mon honneur, je suis très gênée de me mettre en chemise sous les yeux de personnes de mon sexe. »



LA VIE MODE D'EMPLETTE



PASTICHERIE A LA PISTACHE

TERPSICHORE MORAND aurait aimé être un individu raffiné. Faut dire qu'avec un nom comme le sien, il partait avec un sérieux handicap dans la vie. Il aurait bien voulu être distingué comme son homonyme : Morand, Paul, le grand amoureux de Venise. Mais rien que ça, Cormorand, vous ôtait toute velléité de snobisme. Surtout que sa mère lui avait donné un nom de fille. Cette conne aussi voulait faire chic. Elle avait trouvé ce prénom dans un des romans à l'eau de tilleul dont elle abreuvait ses soirées, tandis que son mari jouait aux cartes.

Enfin, c'est ce qu'il lui disait, et elle ne prit jamais la peine de vérifier. Elle ignorait que Terpsichore était la muse de la danse. Elle ne songea pas une seconde que son rejeton, affublé d'un tel prénom, serait en butte aux lazzi de ses petits camarades de classe. Comme ils habitaient dans un quartier rempli d'étrangers, ça n'était pas trop grave...

Pour l'heure, Terpsichore était dans le train Paris-Venise. En seconde, avec tous les Yougos qui rentraient chez eux, nantis de grosses valises harnachées avec des ficelles, encombrés de gros paquets de lessive. Et des jouets en plastique pour leurs

enfants. Qu'est-ce que ça doit être moche, dans leur pays, qu'ils soient réduits à y ramener de telles horreurs en guise de souvenirs.

Il avait pris des couchettes, tout de même. Il portait un pardessus en cheviotte roux, avec un costume de tweed, et des mocassins bruns très bien cirés. L'ensemble était coiffé d'un chapeau mou que lui avait offert une amante anglaise. Il pensait qu'ainsi vêtu, il avait de la classe. Malheureusement un pauvre qui s'habille, manque toujours d'aisance et ne peut tromper un œil exercé...

Il se rendait à Venise, à l'hôtel Cipriani. Il avait lu dans « Vogue » que c'était un des dix meilleurs hôtels du monde. Giscard y était descendu, en compagnie de Schmidt et Carter, pour leur causerie au sommet. Il allait claquer un mois de salaire dans un palace afin de goûter les délices de la richesse.

Il souhaitait aussi revoir sa petite fiancée qu'il avait rencontrée lors d'un précédent voyage. Organisé par le comité d'entreprise de la boîte où travaillait sa sœur. Il s'était promis de ne jamais recommencer. Le retour, avec toutes ces grenouilles de bureau, ces sous-chefs visqueux qui faisaient les comiques, l'avait rendu malade. Il avait dû jouer aux cartes avec ces rustres qui avaient emporté leur casse-

croûte et qui saucissonnaient grassement dans leur compartiment. Ils avaient de quoi épater leur concierge : ils avaient fait Venise, la place Saint-Marc, la Salute et Murano. Ils s'étaient acheté du jambon de Parme, du chianti et des babioles en verre. Il les haïssait de tout son être délicat. Il souffrait, lui, si distingué (du moins il s'y efforçait), d'être en aussi hideuse compagnie.

Il avait lâché le groupe, et en entrant dans une pâtisserie il avait eu le coup de foudre pour une rousse aux yeux violets. Nise. Elle s'appelait Nise et vendait des gâteaux à la pistache. Elle avait une sœur jumelle qui s'appelait pareil. On les connaissait sous ce nom : les Deux Nise. Et, pendant deux jours, Morand avait, tel un matou énamouré, miaulé sous les fenêtres des deux belles. Il venait contempler leur linge étendu d'une fenêtre à l'autre. Du beau linge, ma foi. Des draps brodés, des serviettes qui avaient l'air douces, mais point de dessous (les Vénitiennesses ne font pas sécher leur dessous dehors). Morand ne fréquentait que le beau linge... Il évitait les rues où s'ébattaient sur les cordes de grossiers caleçons longs, des chaussettes rustaudes et des combinaisons d'interlock.

Comme il aurait aimé respirer l'odeur des aisselles d'une des deux Nise ! Mais elles se gaussaient de son amour. Il n'arrivait pas à les différencier, et

bien sûr elles se plaisaient à le tromper... Des irrévérencieuses qui avaient baptisé leur chat, un énorme tigre de gouttière aux yeux verts, Tadzio...

Pour l'heure, donc, dans son train, il se souvenait du concert de la veille. Il avait entendu Tito Puente et Celia Cruz. Ses goûts le portaient plus volontiers vers la musique populaire. Ce qui ne cadrait pas avec le personnage chic qu'il voulait paraître. Il n'y pouvait rien, l'opéra le faisait trembler d'horreur. Il détestait les afféteries de Mozart. Quant à Ludwig de mes deux ou même l'intolérable Jean-Sébastien, il avait les pavillons des oreilles qui se flétrissaient rien que d'entendre leur nom... Il se souvenait aussi avec horreur du concert qu'il s'était tapé à La Fenice. Parce qu'il faut, bien sûr, y être allé. Il y avait retrouvé tous les crétins du groupe qui prenaient des airs entendus en battant la mesure avec leurs grosses têtes de veaux débiles. Il s'était appuyé un petit chef d'orchestre qui se trémoussait presque autant que Mike Jagger (quand il était jeune). Il avait fallu se faire du Bach et du Vivaldi. Il avait craqué et s'était tiré à l'entracte, tandis que tous les autres applaudissaient. Ces cons avaient bien sûr l'impression d'accéder à quelque chose de grand. Des minables. Oh, qu'il les haïssait ! Au-delà de toute expression.

Ah, Celia ! Quand elle avait chanté *Para los rumberos*, il avait presque pleuré. A côté de lui, des Noirs à l'odeur ambrée se trémoussaient en tétant des joints gros comme des merguez. Mais là encore, il n'était pas à sa place. Tito Puente, ou Pacheco, ce n'était pas sa culture. Il se disait qu'il volait aux nègres le peu de choses que les Blancs leur laissaient. Il frissonna à l'évocation de l'abolement des cuivres, du martèlement de la basse. Et les tumbas, qui frémissaient sous les paumes amoureuses et habiles de Charlie Patato...

Il n'avait de place nulle part, Terpsichore.

Il avait également lu Morand, dont on faisait grand cas en ce moment. Un vieux con prétentieux, un pseudo-élitiste de merde qui parlait de quelque chose qui n'existait plus. Une Venise morte depuis longtemps. Celle que fréquentaient les aristocrates, les écrivains décadents comme cet abruti de Proust. Il n'avait jamais pu lire plus de quarante pages de la

« Recherche ». Il n'aimait que les polars, les bandes dessinées. Et encore, pas les dernières-à prétentions intellectuelles, les vieilles, les purs chefs-d'œuvre comme « la Famille Illico » et « Pim Pam Poum ». Il souffrait abominablement, parce qu'il fréquentait les salons parisiens. Il aurait aimé y briller et méprisait les bouffis vaniteux qui n'arrêtaient pas d'en étaler.

Mais pourquoi, bordel, ne pouvait-il assumer ce qu'il était ? Pourquoi vouloir être snob ?

Il arrivait à la gare de Venise. Il changea des sous. Prit un vaporetto qui le conduisit à la place St-Marc. De là, il appela la vedette affectée au service de l'hôtel. Il était le seul client. Il est vrai que c'était le 5 novembre. Il regarda à la dérobée le conducteur avec sa casquette de marin. Il se dit : *Je suis sûr qu'il voit que je n'ai pas l'habitude de ce genre d'endroit*. Terpsichore avait l'impression de goûter à un plaisir interdit. Que le directeur de l'hôtel allait lâcher les chiens pour chasser cet intrus qui osait pénétrer en ce lieu où tout n'était que volupté.

A la réception, rien de spécial. Il remplit une fiche et laissa son passeport. Un larbin diligent (ici, on les appelle faquino) porta son sac (plastique imitation cuir) dans une chambre au goût de parvenu. Cet hôtel chic, laissé à l'imagination d'un décorateur mode, devait plaire aux épiciers nouvellement enrichis qui se payaient une folie avec leur caissière et néanmoins épouse. Il inspecta la salle de bains à baignoire ronde, séparée de la chambre par une vitre fumée que l'on pouvait masquer à l'aide d'un panneau de bambou. La télé sortait par magie d'une table lorsqu'on appuyait sur un bouton. Les draps blancs légèrement apprêtés étaient extrêmement doux. La radio pré réglée diffusait de la pop italienne, ou du classique. Des glaces aux murs donnaient à l'ensemble une allure de chambre de bordel discret. Il s'imagina avec la rousse Nise, se regardant dans les glaces. Il banda. Se masturba un petit coup dans l'une des serviettes épaisses. Il fut l'heure de dîner. Il fallait porter une cravate. Il s'habilla, toujours dans le pseudo-goût anglais qu'il imaginait le meilleur.

En bas, la salle était agrandie par des foutues glaces. Un obsédé, ce décorateur ! Il se posa,

pas très à l'aise. Le cul un peu sur le rebord de la chaise. Il n'y avait que des vieux. On se serait cru dans un asile chic. Les garçons ne vous faisaient pas sentir que vous les emmerdiez à vouloir être servis : ils avaient l'air d'aimer leur métier. Sur le menu, Terpsichore choisit ce qui lui parut le plus simple à manger : il avait toujours peur de s'emmêler les pinceaux avec les couverts et les verres. Il dégusta de merveilleuses pâtes fraîches au jambon accompagnées d'un délicieux vin rouge conseillé par un garçon qui préparait maintenant devant lui une salade mixte. Il aurait bien pris des fruits, mais il se dit qu'il s'en ferait monter dans la chambre, qu'il pourrait ainsi les dévorer sans se sentir obligé de se tenir bien.

Au bar, il but une Sambucca en croquant des grains de café et monta se coucher. Merde, ce n'était que ça, la vie de palace ! Il n'en tirait guère plus de plaisir que s'il était dans une auberge bien tenue...

Le lendemain, il se rendit à une exposition au Palais des Doges. On y voyait des dogaresses : ça vous avait un côté tigresse à canine aiguë ! Autre chose que les créatures de Paul, le Morand. Elles voyageaient en bucintaure. De beaux gros bateaux que des hommes musculeux devaient actionner en déversant des torrents de sueur. Elles devaient s'en payer, les salopes dogaresses vénitienes ! Et les chaussures qu'elles portaient : de vraies échasses, avec lesquelles elles devaient se tordre les chevilles sur les escaliers des petits ponts.

Qu'est-ce qu'il foutait là ? Il se faisait l'effet d'un nécrophile consommant de la viande morte. Cette ville était morte. Elle puait le tombeau. Il sortit mal à l'aise de la salle de l'expo. Il courut au Campiello d'el Archangelo, où créchaient les deux Nise. Le beau linge n'était pas aux fenêtres. La vitrine de la pâtisserie ne comportait que des Saint-Martin en pâte sablée décorés comme des statues de Vierge espagnole. Pas de pâtisserie à la pistache. On lui dit que les deux Nise étaient mortes de la peste !!!

Il se précipita à son hôtel, monta à sa chambre, fit ses bagages et repartit pour la gare. Pour lui, Venise, c'était fini. Il lui restait une seule consolation, c'est que la ville s'enfonçait. Pas assez vite, malheureusement.

Jeanne Folly

DOMMAGES DE GUERRE

AVANT toute chose, je voudrais vous présenter, chers amis lecteurs, *mes souhaits de prospérité dans les affaires et mes meilleurs vœux de bonheur pour l'année nouvelle* (1) : année qui je l'espère sera, pour vous comme pour moi, une année Marie-Franco-Garaudienne (2).

Le mois dernier, la lecture de mon excellente chronique vous apprenait que l'extrême jeunesse de mon souffle patriotico-lyrique (3) m'avait valu un privilège insigne : celui d'une définitive exemption de toute punition corporelle. Moins poètes, nombre de mes camarades n'avaient pu bénéficier de semblables prérogatives... Et, du martinet, avaient eu à connaître les bienfaits. Bienfaits ou méfaits ? Quoiqu'il soit écrit dans la Bible : *Celui qui épargne la verge hait son fils* (4), voire (dit l'aveugle, ha ! ha !) ... Et, certes, la correction manuelle ne devrait s'imposer que comme suprême remède. Mais supposons le cas d'opiniâtreté irréductible. Des rechutes répétées que n'entrecoûte aucune manifestation de bonne volonté. Un parti pris de rester absolument sourd aux remontrances maternelles, et de subir sans capituler toutes les punitions non violentes qui pourraient venir. Alors, alors seulement, ne

serait-il permis de songer au martinet ? Ma réponse est catégorique : OUI ! (5).

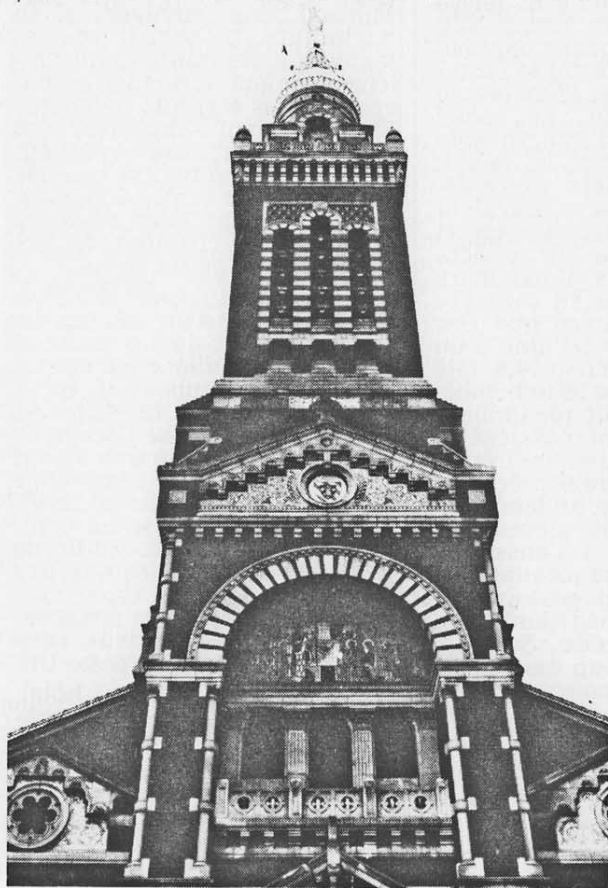
Cette mise au point terminée, mais toujours à propos de saine discipline et du corrélatif du martinet, un peu d'histoire...

Peut-on raisonnablement affirmer ou prétendre que, ignominieusement chassés de France, les officiers huguenots des armées du Roi-Soleil aient apporté, à celles du Grand Electeur (6), ces biens précieux que sont l'art de la manœuvre et celui des armes, l'intendance et cette discipline sans laquelle ces derniers ne seraient rien ? Sans l'ombre d'un doute, OUI !

Je manquerais pourtant à la plus élémentaire honnêteté si j'omettais d'associer, à cette influence certaine, celle d'un précurseur, Maurice de Nassau (7), et celle plus obscure d'un de ses concitoyens. Car à l'époque où les armées suédo-bataves manœuvrent comme sur un échiquier, celles de France, celles du très jeune roi Louis XIV chargent dans le désordre (8). Faute d'être payée, la troupe pille et viole tout ce qui bouge pour, l'hiver venu, se débarrasser... Et, dès lors, se livrer au brigandage ! Tous crimes sévèrement punis dans les petites armées fortement structurées du couple-vedette Nassau/Gustave-Adolphe (9). Ce ne sera qu'en 1662, soit cinq avant les premières guerres victorieuses du roi, que les armées louis-quatorziennes s'initieront aux recettes de l'*ordre serré* et se plieront aux rigueurs de la discipline. Par la grâce de qui ? Par la grâce du mystérieux Hollandais auquel il est fait allusion plus haut...

Inventeur d'un petit fouet à multiples lanières de cuir auquel il voudra laisser son nom, cet obscur mais orgueilleux Batave, au patronyme bien gaulois de Martinet (prononcez Marti-net, comme l'adverbe « net »), va métamorphoser l'armée royale et, n'hésitant pas à utiliser chaque fois que la nécessité s'en fait sentir son inventif et correctif outil, monsieur Martinet va la bouleverser, profondément (10). Et les compagnies de dragons, de fusiliers, de carabiniers et de grenadiers de se multiplier, l'artillerie de s'organiser, la bombe de faire merveille... Le Génie est créé. Les ingénieurs se constituent en corps militaire. Avec Vauban, les sièges – jadis atroces boucheries – commencent et s'achèvent au son des violons (11). La discipline, la courtoisie des armées françaises, leur cohésion, leur administration, leur surprenante intendance (12), ce goût si pertinent qu'elles ont pour la nouveauté et donc pour l'invention, de tout cela elles sont louangées, et dans les cours étrangères.

Spanheim, ministre du Grand Electeur à Paris, « de tout cela » était particulièrement conscient (13). Conscient de ce que cette science militaire pourrait apporter à son jeune mais vigoureux pays, il sera l'organisateur de l'émigration huguenote en Prusse... Cette Prusse où, à Potsdam, le Grand Electeur vient de signer un édit invitant les protestants, persécutés en France, à venir s'établir (14). Et les adeptes de la religion prétendument réformée d'affluer (15)...



Que retenir de tout cela, sinon que la Révocation de l'Edit de Nantes et, indirectement, le martinet sont, au sein du Saint Empire romain germanique, les causes de l'hégémonie prussienne ? Mais est-ce assez dire le rôle tout à la fois positif et négatif qu'allait jouer dans le devenir des Françaises et des Français le martinet ? Je ne le crois pas... 1870, 1914, 1940... Ces dates sonnent le glas de nos espérances (16). Faut-il s'étonner si les notes, les notes noires du glas des veuves s'égrènent comme autant de coups de martinet ? Faut-il s'étonner, surtout, de cette étrange fascination qu'ont les mères de France pour les sévères leçons du martinet ? Menaçants et armés, leurs bras séculiers ne constituent-ils pas la seule dissuasion qui ait encore quelque pédagogique fiabilité...

Au sommet du clocher de l'église d'Albert (Somme) (17), la mère de Dieu, la première maman de France, ne fait rien d'autre que de leur montrer le bon exemple en ne faisant rien d'autre que menacer son propre fils, ce petit che-napan de Jésus... De quoi ? Mais tout simplement de le balancer dans le vide si le petit che-napan continue à être désobéissant (18) ! L'en-nui, c'est que cela fait soixante ans que le divin délinquant persiste et s'obstine, et que sa ma-man et ses pauvres bras qui fatiguent ne se résolvent pas au lâcher...

Jean-Marie de Busscher

(1) Pour reprendre l'intéressante formule d'un imprimeur belge qui m'envoie ses vœux et me pose un problème : de quelles affaires veut-il parler ?

(2) Après de trop longs siècles d'esclavage judéo-chrétien, peut-être allons-nous enfin retourner au culte de la Déesse Mère... Française et moderne Walkyrie dressée sur les murailles de son lointain Walhalla poitevin, Marie-France Garaud en possède et l'image, et l'aura. Aaaaah, l'âpre beauté de ce visage tout retenu de pudique émotion ! Aaaaah, cette insondable tendresse si sévère aux manquements des hommes ! Les « Maîtres » nomenclaturiers du Kremlin peuvent (tant qu'ils le veulent) reprendre à leur compte la stalinienne boutade à propos du Vatican et dire : « Marie-France-Garaud, combien de divisions ? »... N'empêche qu'ils n'ont qu'à bien se tenir !

(3) Patriotico-lyrisme bien évidemment inspiré par notre chère architecture des « Dommages de Guerre ».

(4) Au Livre des Proverbes, 12, 24.

(5) Toutefois, et pour mes amies lectrices-mamans, j'ajouterai ceci : si vous voyant, ou vous croyant, réduites à cette triste extrémité, vous voulez assurer le plus possible le bon effet de la correction, il vous faut la considérer comme un remède héroïque dont l'emploi, pour être utile, requiert presque les conditions du chef-d'œuvre ! Je m'explique : la bonne correction, la correction utile, est œuvre d'amour... Elle doit être pour vous, mères, autant que pour l'enfant, douloureuse. Mamans, vous devez donner le fouet comme on appliquerait un sinapisme cuisant, à regret, en vue de la guérison à obtenir. Mais avant de vous emparer du martinet, surtout, il vous faut retrouver votre calme et laisser au délinquant le temps de s'apaiser. N'empoignez pas le petit scélérat, même s'il re-gimbe... Invitez-le ! Faites lui entendre que vous remplissez un devoir pénible tout en l'amenant à reconnaître sa faute. Dès l'instant où il l'aura reconnue, allez-y, sans mots blessants mais fermement ! Tant qu'à faire les choses, autant les faire de telle façon que nous n'ayez plus à y revenir de sitôt... C'est-à-dire administrez le remède à dose suffisante pour laisser un souvenir efficace. Lorsque vous en aurez fini, attirez votre enfant contre vous afin de calmer ses pleurs par vos caresses et félicitez-le d'avoir si bien accepté sa punition ; puis faites-lui promettre au Bon Dieu d'être sage et terminez par un baiser. Voici quinze jours, une mère à qui je prodiguais de semblables conseils me disait : « J'ai fouetté, cher ami, mon petit Paul en me conformant exactement au « cérémonial » que vous m'aviez indiqué, et j'ai été surprise du résultat. Le cher enfant non seulement a très bien pris sa correction mais, chose curieuse, j'ai le sentiment que depuis nous nous aimons davantage... » Cet aveu, cet aveu d'une maman, cet aveu tout de simplicité tendre, n'est-il pas concluant ?

(6) Il s'agit ici de Frédéric-Guillaume, Electeur de Brandebourg et père de la Prusse.

(7) Prince d'Orange et Stathouder des Provinces-Unies (les actuels Pays-Bas), ce maître de tous les grands capitaines du XVII^e siècle était le génial inventeur de l'ordre serré. Tout au long de la guerre de Trente ans, le couple antagoniste Wallenstein/Gustave-Adolphe devait utiliser cette bénéfique tactique pour le plus grand profit de leurs fortunes respectives (Gustave-Adolphe devait mourir vainqueur à Lützen et, toujours à Lützen, Albrecht von Wallenstein devait perdre en vivant.... Comme parfois la vie est étrange !). Quoi

qu'il en soit, des démonstrations brillantes de ces princes, les prussiens officiers de l'Electeur gardèrent une impression durable et nul doute qu'elles influencèrent leurs enseignements. N'avaient-ils pas adopté la suédoise devise « Gott mit uns »...

(8) La cavalerie est encore l'arme noble et elle le restera jusqu'en 1914...

(9) Vedettes parce que leurs victoires sont nombreuses. Breda, Nimègue, Groningue et Nieuport pour le Nassau ; Breitenfeld et Lützen pour le Gustave.

(10) Cela l'empêchera pas d'être nommé Inspecteur général de l'infanterie et, tout en surveillant étroitement l'éducation du soldat ainsi que sa tenue, de rédiger les règlements de la reine des batailles.

(11) « Tant il est vrai », comme l'écrit le comte d'Aligni, « que Monsieur de Vauban fait les tranchées d'une manière telle qu'on y est en sûreté comme si l'on était chez soi et que ville assiégée par lui est ville prise. »

(12) Appelée « Service des subsistances ». En campagne, le Français déteste la sensation de faim.

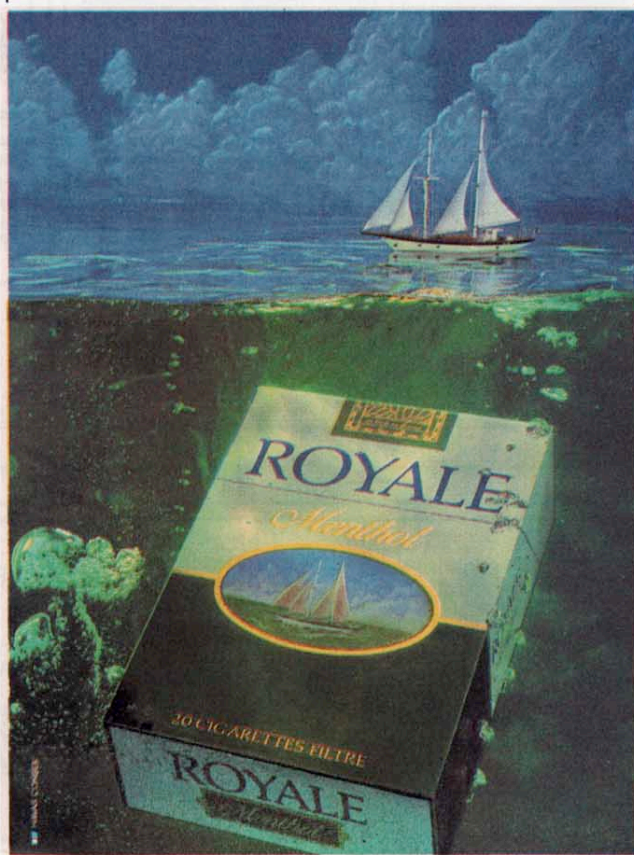
(13) Ses « Relations de la cour de France (1690) » l'attestent en maints paragraphes.

(15) Alors... Schomberg, un maréchal de France au patronyme bien germain, va pouvoir modeler la matière brute (mais d'excellente qualité) que les hasards de l'intolérance offraient à ses mains. De la lourde et puissante pâte prussienne, le levain huguenot lèvera ces armées dont le monde médusé ne tardera guère à convenir de l'excellence.

(15) Manufacturiers, artisans, négociants... Ils y sont heureux. En 1687, Jean Meffre, un protestant languedocien, fabricant de bas, écrit de Magdebourg à son frère qui attend à Zürich : « Les laines sont bonnes et à bon marché. Les fileuses sont prévoyantes et à bon compte... Le pays est beau, les vivres excellentes, et on s'habille facilement à la bière. » Après avoir fait l'éloge du prince et des autorités, il ajoute : « Nous avons mangé nos cerises, et nous attendons la maturité de nos abricots, de nos prunes, de nos pommes et de nos raisins, car nous avons tout cela dans notre jardin. »

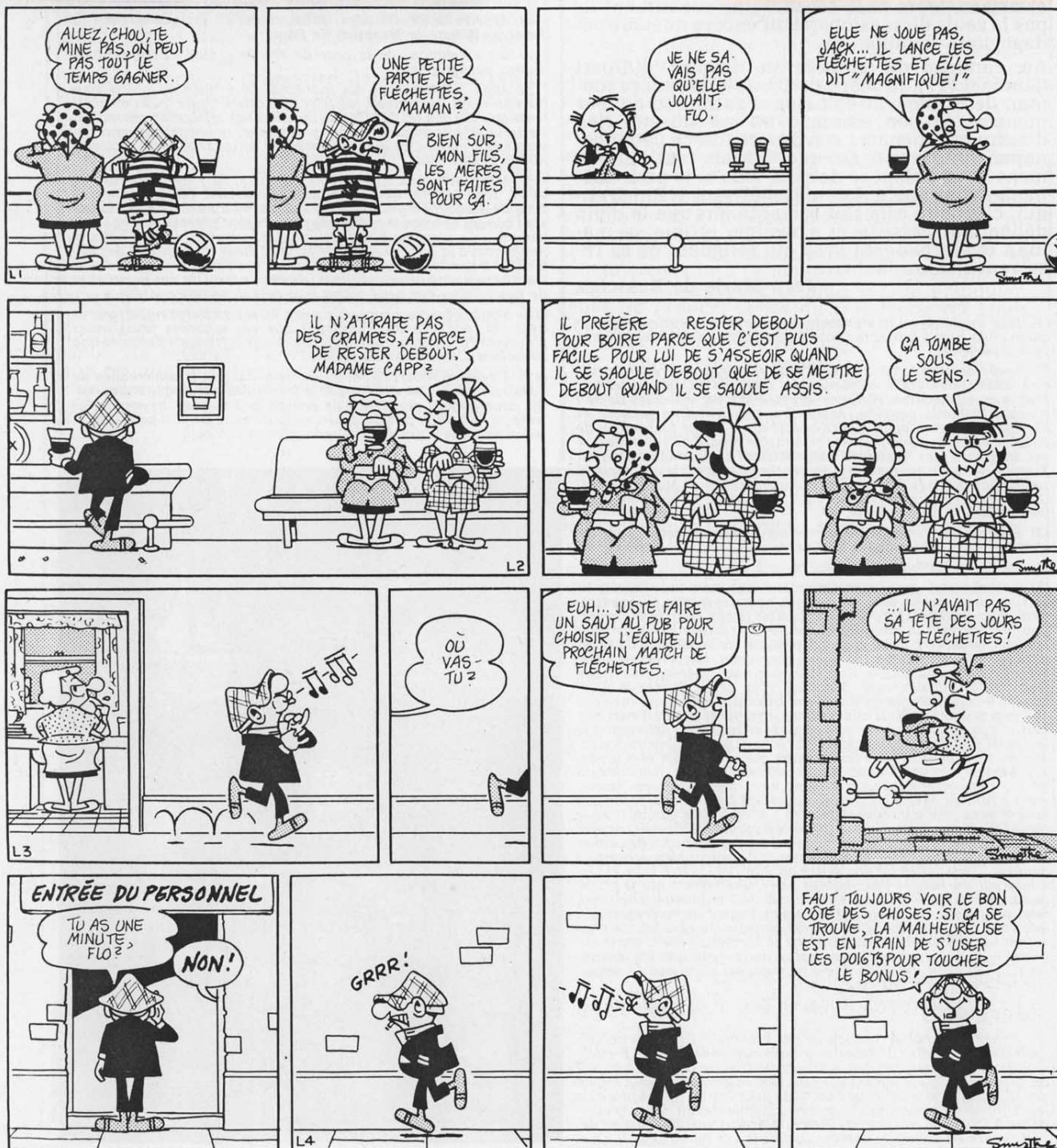
(16) Certes et auparavant, il y avait eu les victoires napoléoniennes... Et, par ailleurs, l'évidence que ces victoires prussiennes n'eussent été possibles sans l'apport du génie français demeure une consolation, mais tout de même...

(17) L'église d'Albert (Somme) somnole dans la paisible vallée de l'Ancre, mais si l'on en juge par le fourmillement singulier des motifs décoratifs, il est permis de penser qu'à sa planche son architecte ne somnolait pas. Le doute, en tout cas, n'est plus permis lorsqu'on sait que c'est de M. Cordonnier qu'il s'agit.



ANDY CAPP

smythe



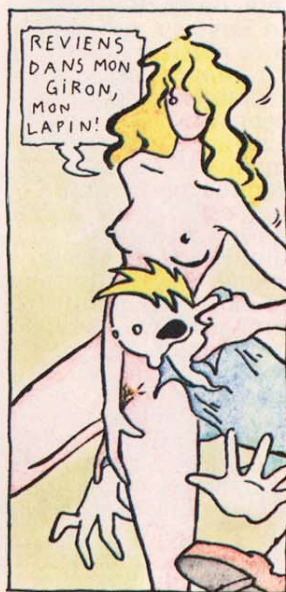
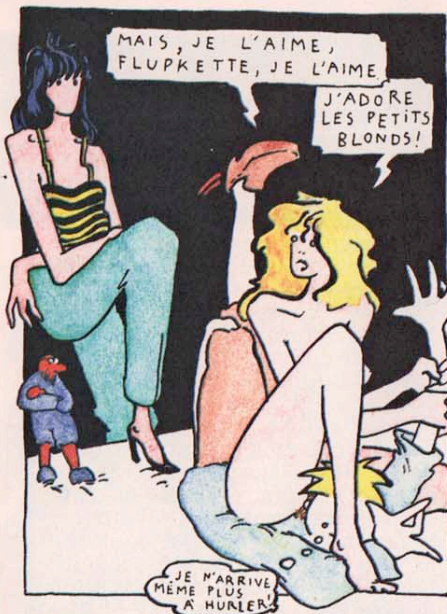


DEUX JEUNES
FILLES
MODERNES



QUICKETT^E & FLUPKETTE





LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

TRANSMUTATION

MALÉFIQUE pour nombre d'activités sectorielles, la crise... semblerait ne pas devoir l'être à l'égard de ces arts que l'on disait beaux : l'architecture, la sculpture et la peinture (1).

Les temps « happenisants » qui s'effilaient dans l'éther conceptualisé des cimaises apparaissent révolus. Celui où, dans l'entrée du Grand Palais, de jeunes femmes douées mais obsolètes embrassaient l'art sur la bouche du chaland qui passe est dépassé. Les bateleurs et autres batteurs des estrades du talent rangent leurs dérisoires accessoires aux vestiaires déçus de la spéculation. Les clowns-clones de la pseudo-imagination au pouvoir ne s'éclatent plus, ils ont quitté la scène.

Divers, ces constats, à la dernière F.I.A.C. (2), étaient patents. Ils nous étaient autant de ballons d'oxygène.

(1) L'architecte Pouillon le prétend, pour l'architecture...

(2) Foire internationale de l'art contemporain, le mois d'octobre dernier, au Grand Palais.

RÉPLIQUES

MOYEN d'évasion et de séduction, objet de frémissements plaisirs, bête de race, carte de visite du pauvre, mais aussi du luxe, tremplin sexuel ou sportif, telle était l'automobile... Elle est devenue - en France (et dans toute l'Europe) -, outil ! Avec toute la tristesse, tout l'ennui, toute la monotonie et tout le mimétisme qui, dans ce pays, s'attachent aux objets utilitaires et leurs enlèvent toute résonance sur le goût.

Ces vertus délétères d'une fabrication « managée » dans l'écoute informelle de la non-différence sont fort heureusement battues en brèche par les initiatives bourrées d'humour d'une construction discrète. Euvrant pour la plupart aux Etats-Unis (dans l'Ouest, bien évidemment), mais aussi en... Belgique, ces constructeurs nous offrent des « kits » d'événements automobiles tels que : la Bugatti 1927 type 35 B, la Jaguar 1937 SS 100, la Bentley Phaeton (vainqueur au Mans

en 34), l'Auburn 876 Speedster, la Lincoln Continental Mark V, ou les Mercedes-Benz SS-SSK et 540 K. Marginaux, ces constructeurs ont des firmes prospères et celles-ci ont des noms : Antique and Classic, Arntz, California Custom Coach, California Component Cars, Classic Motor Carriages, Clénet (dirigée par le Français Alain Clénet), Excalibur, tous aux U.S.A., et plus près de nous Mathomobile, en Belgique, Panther, Mallalieu, Lynx et Dutton en Angleterre. Je ne retiendrai que celui d'Antique and Classic. D'abord parce que sa production sera la seule à être exportée en France (1), et ensuite parce que ses carrosseries en plastique s'adaptent sur des châssis de série, cependant que les ensembles se voient mus par des groupes propulseurs contemporains. Mais, me diront certains, le charme du passé allié aux avantages du présent ne s'apparenterait-il pas, dès lors, à l'horreur polymérisée d'acajou de certain bureau à cylindres Léviton mais d'époque Louis XVI ? Cette réflexion n'appelle qu'un commentaire ! Ces imbéciles croient-ils un seul instant que j'aurais pris pour habitude de mélanger les torchons et les serviettes ?

(1) Bluvil-Auto, 30 bis, rue de Vauréal, Boisemont, 95000 Cergy. Tél. : 031.30.96. Les importations seront la Jaguar SS 100 (32 100 F), la Frazer-Nash (29 000 F) et la Bentley (27 600 F). La Bugatti de Mathomobile vaut 238 000 FB.

LA DROLE DE GUERRE

BIEN que déclarées, les hostilités n'étaient pas déclenchées. Telle était l'étrange situation que connurent des milliers de français mobilisés en 39. Tel est le sujet d'une exposition aux Invalides. C'est une gageure... Evoquer cette époque tient du pari. « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts » s'entendent répéter les bidasses de corvée. Et se méfieront-ils jamais assez de ce que les greilles ennemies écoutent... Écoutez quoi ? Ray Ventura qui chante : « Tout va très bien, madame la marquise » et Rina Ketty qui n'en finit plus d'attendre sur un matelas de sombreros et de mantilles. Madame la généralisme Gamelin est sollicitée pour la présidence

d'une vente de charité... Elle fait dire qu'elle est prise mais que son mari est libre (on croit rêver !). La toujours excédentaire production vinique languedocienne se mue en souverain remède : le « vin chaud du soldat » (l'hiver 39/40 est rude). L'Académie est sous l'uniforme et les académismes sous les drapeaux. Yves Brayer, Roger Bezombes, Lucien Fontanarosa, Maurice Brianchon peignent la routine. Et des photos nous émerveillent... Une soucieuse inspection des ongles au front de l'hygiène, toujours et encore de l'hygiène) ou cette fanfare allemande jouant un pot-pourri de rengaines françaises à l'adresse des locataires de la ligne Maginot... Qu'importe ! Dans peu de temps, ce sera la débâcle...

LES ARCHITECTES FRANÇAIS A POMPÉI AU XIX^e SIÈCLE

POMPÉI, la romaine Gommorhe dont Pline le Jeune nous a laissé le récit de la catastrophe (1), a-t-elle séduit le goût et la réflexion des pensionnaires de la Villa Médicis ? La vision des travaux des architectes Prix de Rome exposés à la chapelle des Petits-Augustins (Ecole des Beaux-Arts) tenterait de nous en convaincre. Pompéi et ses ruines ont été, de 1823 à 1910, le sujet « d'Envois » qui peuvent atteindre plusieurs mètres de long... Ces œuvres associent le relevé minutieux et de somptueuses reconstitutions aqua-rellées où marbres, mosaïques, fresques, mobiliers et tentures nous sont rendus avec une prodigieuse virtuosité. Tout à la fois témoins archéologiques et marques d'une culture architecturale fondée sur l'étude des monuments du passé, manifestations tantôt austères, tantôt cinématographiques, ces œuvres ne manquent ni de séduire, ni d'étonner. Elles sont, en tout cas, lénifiantes, et ce n'est pas le moindre de nos plaisirs que d'en revoir la trace talentueuse dans les perspectives, admirables d'un Nino Nunez.

(1) Lettres VI, 16 et 20.

Jean-Marie de Busscher



Drôle de guerre

Oui, c'est vrai

les nouvelles littéraires

sont réservées à une élite!
Pas une élite de la fortune ou du savoir,
mais du cœur et de l'intelligence.

Oui, c'est vrai

les nouvelles littéraires

sont devenues un hebdomadaire engagé!
Pas au service d'un parti ou d'une idéologie,
mais de la vérité des choses
et de la liberté des hommes.

Oui, c'est vrai

il est question aussi de politique dans

les nouvelles littéraires

Pas de politique politicienne,
mais de celle qui s'occupe de nous,
même si l'on ne s'occupe pas d'elle.

Oui, c'est vrai

les nouvelles littéraires

ne parlent pas que de littérature!
Mais, pour nous, la chanson, le rock,
l'opéra, la science-fiction, la télévision,
la radio sont autant de véhicules
de la créativité culturelle de notre époque.

Si vous pensez que nous avons raison,
REJOIGNEZ-NOUS!

ABONNEMENT SPECIAL D'ESSAI
14 numéros pour 60F

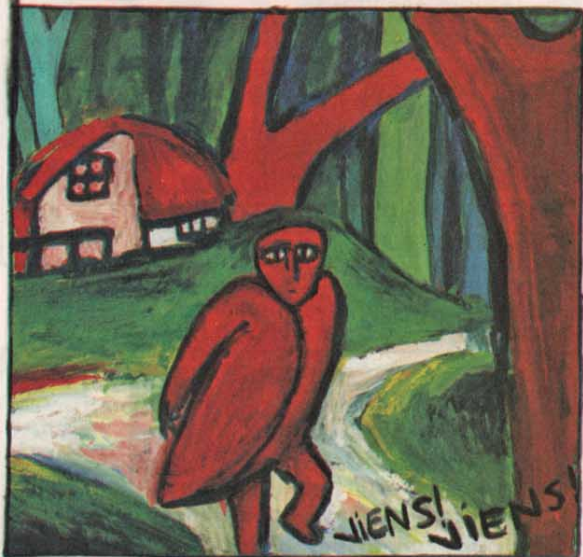
Charlie

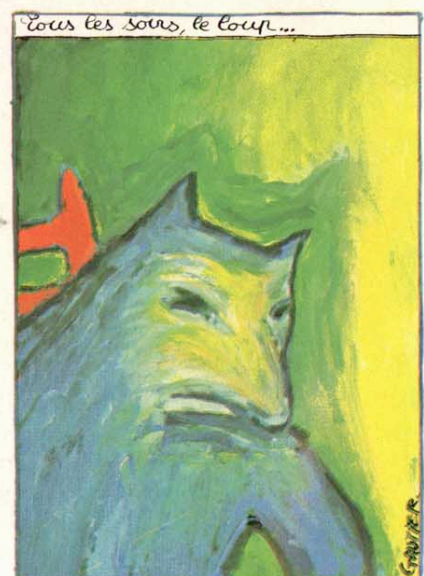
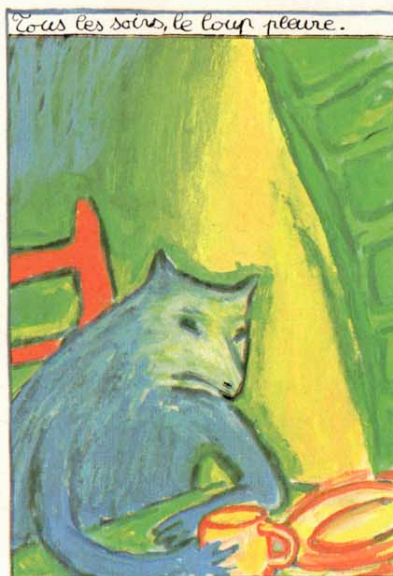
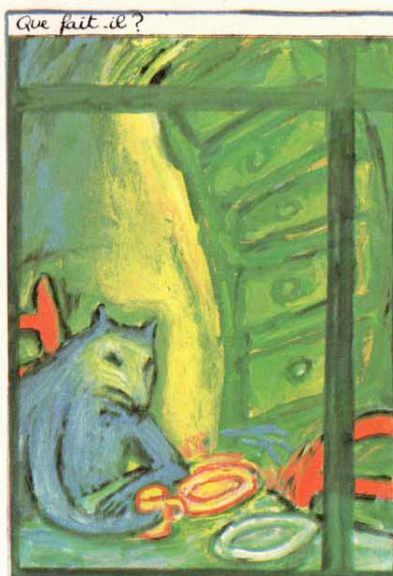
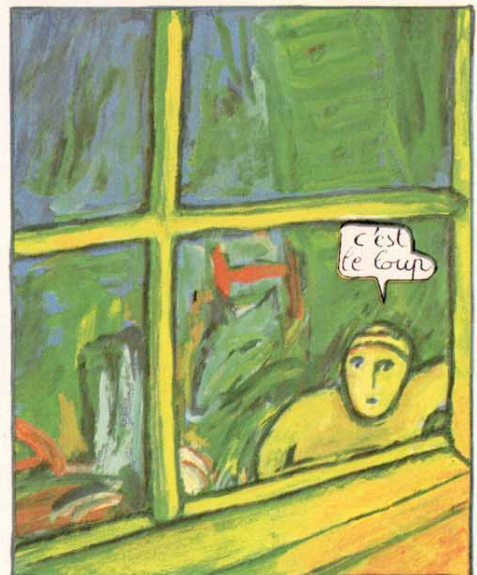
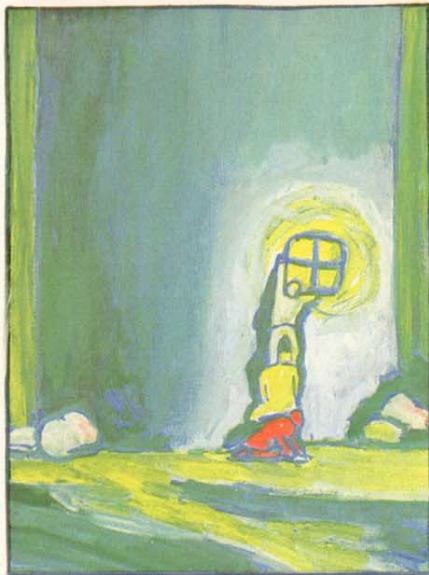
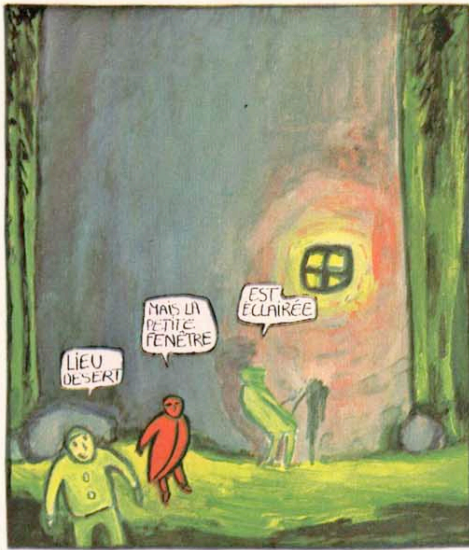
NOM
ADRESSE

A découper et retourner aux *Nouvelles littéraires*, 10, rue Saint-Antoine, 75004 Paris.
Règlement par chèque bancaire ou CCP Paris 19704 19R à l'ordre de SESC, les *Nouvelles littéraires*.
CANADA : Vente au numéro et abonnements :
LMPi 4435, bd des Grandes-Prairies, St-Léonard, Montréal. Périodica, 7045 av. du Parc, Montréal.
Henri Chalotin, 1665, av. Delaunay, Québec.

appels dans la forêt

GAUTIER





(à suivre)

FULL
FLAVOR

INTERNATIONAL

SPECIAL
BLEND

NEWS

Take A Break In The Rush



20 FILTER CIGARETTES